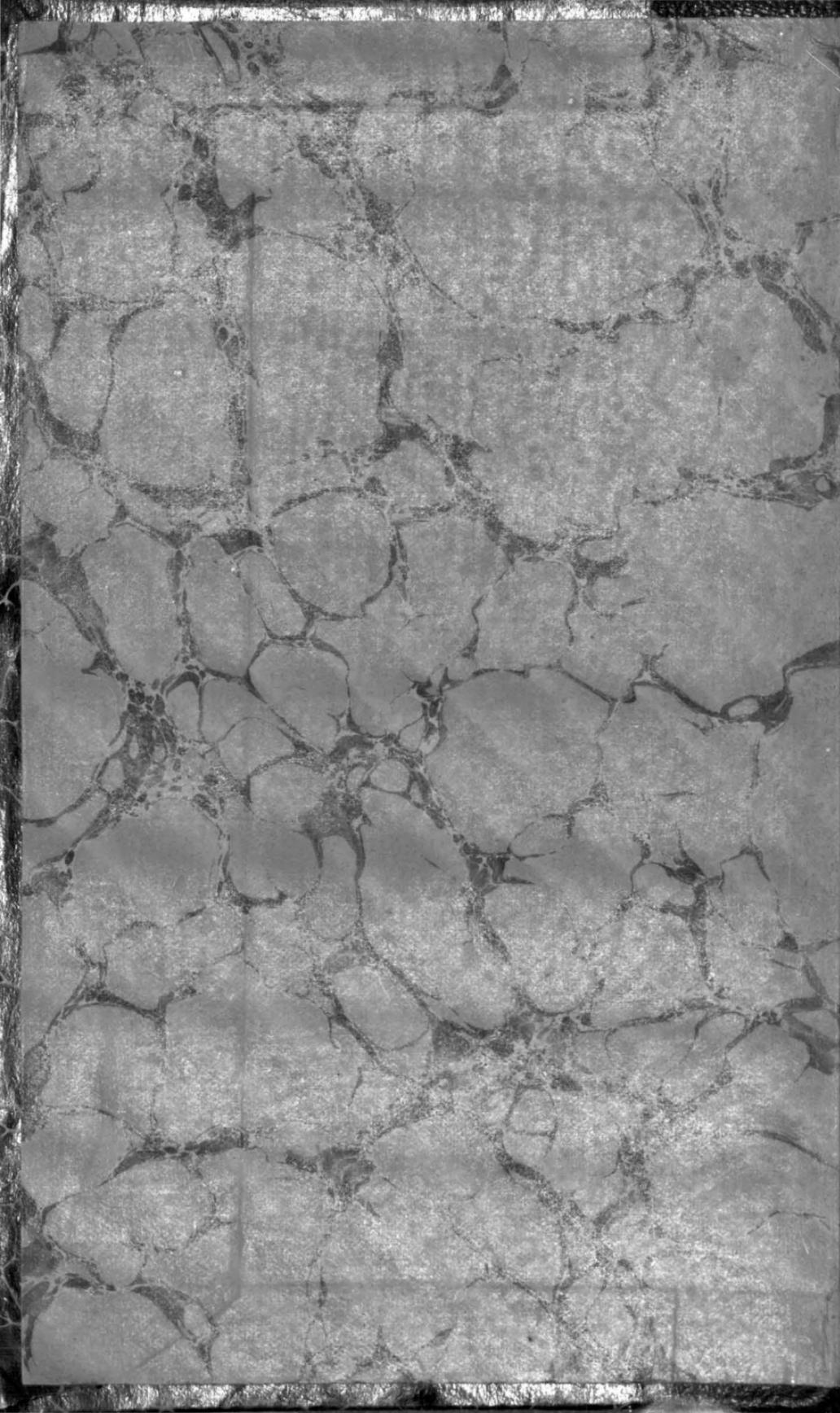
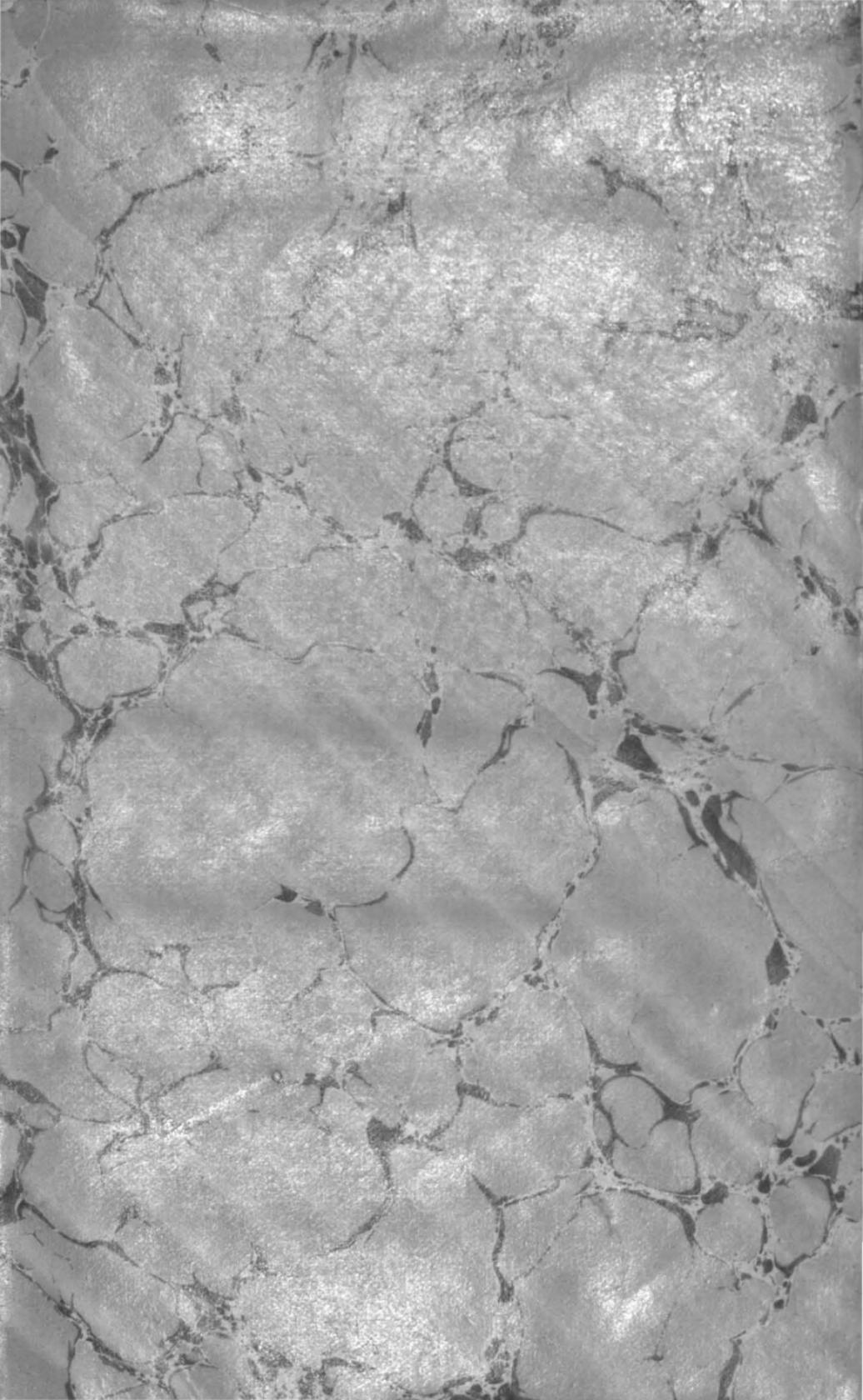


BOIS





C-667

47
2
3

FONDS DUBOIS: 667

SELLES

fact maison

LES

TRANSACTIONS

DE

VIRTOMNIUS.

47
C
S

LES

TRANSACTIONS

DE

ALBANY

LES TRUJES

TRANSACTIONS

SOCIALES,

RELIGIEUSES ET SCIENTIFIQUES

DE

VIRTOMNIUS.

Un peuple nouveau va paraître;
 Sa race couvrira la terre en un moment,
 Et de l'empire prêt à naître,
 La justice sera l'éternel fondement.

Tom. I.



PARIS,

BOSSANGE PÈRE, rue Richelieu n° 60.

1832.

première édition

cB 2M 828

TOME I.

*Destin de l'Homme. — Ce que c'est que
l'Homme. — Idée de l'Univers. . . pag. 1*

L'HOMME DÉVOYÉ. 25

RELIGION DE MYSTÈRES ET DE RIGUEURS. . . 57

SCIENCE INCERTAINE ET CONFUSE. 88

LOI DE CONTRAINTE. 123

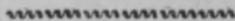
*Chap. transitoire. — VIRTOMNIUS. — LE
PHALANSTÈRE. 145*

APPENDICE. — DE L'ÉDUCATION MORALE. . . . 169

TOME II.

LOI D'ATTRACTION.
SCIENCE LUMINEUSE ET CERTAINE.
RELIGION DE JOIES ET D'ÉVIDENCES.
L'HOMME REINTÉGRÉ.

NOUVELLES

TRANSACTIONS SOCIALES,**RELIGIEUSES ET SCIENTIFIQUES.**

*Dualité du Destin de l'Homme. — Ce que c'est
que l'Homme. — Idée de l'Univers.*

QUELLE est la destinée de l'homme ? Sans cesse renouvelée, cette question primordiale n'a point encore eu de solution suffisante. La divergence d'opinions est complète parmi les savans, et l'on semble, sur ce problème, plutôt chercher à grossir qu'à renverser les obstacles qui, trop souvent, font croire à l'impossibilité d'une grande découverte. Cependant, tant qu'il ignore sa destinée, l'homme reste dans les ténèbres ; car c'est ne pas voir, c'est s'égarer à chaque pas, que marcher vers un but non déterminé d'avance, ignoré de ceux-là mêmes qui doivent l'atteindre.

Le problème de la destinée demeure sans solution suffisante, parce que, soit découragement ou incapacité, soit frivolité ou indifférence, sur des milliers d'individus il est rare d'en trouver seulement un qui s'en soucie, et parce que personne encore, peut-être, n'a su ou voulu, pour juger de la destinée, faire réellement abstraction des préjugés devenus notre seconde nature. Le matérialiste ou sensualiste de l'école

moderne croit l'homme créé pour se livrer autant que possible aux jouissances de la vie. Par opposition, le moraliste ou spiritualiste de l'ancienne école croit l'homme né pour souffrir, pour s'imposer, par vertu, la privation des plaisirs, afin d'acquérir du mérite, des droits aux félicités futures.

Jouir quelque peu, beaucoup souffrir, tel est en effet le partage de l'homme, dans le cours des événemens qui se passent sous nos yeux ou dont l'histoire conserve le souvenir. Mais cet état mélangé de mal-être et de bien-être peut-il être nommé une DESTINÉE ? La destinée d'une chose est surtout dans son utilité, ses fins, l'emploi qui en est fait. L'homme peut éprouver des douleurs, goûter des plaisirs, sans que le plaisir ou la douleur soit l'utilité de l'homme, soit la raison du rang ou de la fonction assignée à l'homme dans la chaîne des êtres. Le plaisir et la douleur peuvent être un véhicule, un accessoire du destin de l'homme, sans être ce destin lui-même. Admettons provisoirement qu'il convienne de spéculer ainsi, et cherchons à fixer les idées.

L'homme, en tant qu'être *passif* ou matériel, est comme attaché à la terre, soumis à toutes les influences physiques de la nature ; la privation totale et quelque peu prolongée du feu, de l'air, de l'eau, des alimens, le fait périr ; un corps qui le frappe, le blesse ou le tue. L'homme matériel est donc un être fatidique : son sort est la subordination.

En tant qu'être *actif* ou spirituel, l'homme est comme indépendant de la terre ; il domine tout par la pensée, invente mille moyens de se soumettre les

choses créées, règne en maître sur elles. L'homme spirituel est donc un être volitif : son sort est la domination.

L'homme ne pourrait exercer aucune action sur les corps, s'il n'existait aucun point de contact entre lui et eux. Si l'homme n'était pas *corps* lui-même, s'il n'avait aucune action corporelle à exercer, comment son existence tant active que passive, pourrait-elle se concevoir ? Pour être, il faut se manifester d'une manière quelconque ; et toute manifestation ne saurait être que phénoménale, c'est-à-dire réalisée moyennant de la matière, qu'on lui donne les noms de fluides impondérables, molécules aériformes, liquides, solides, il n'importe ; toutes ces choses ne sont toujours que des élémens de corporéité.

L'homme est donc essentiellement un être fatidico-volitif. Pourquoi ? Parce que notre petit globe ne peut pas plus qu'aucune autre création, pas plus que l'univers entier, se passer d'un régulateur, d'un gérant ; parce que ce gérant, qui, sur la terre, est l'homme, ainsi que nous le prouverons longuement, doit avoir des moyens suffisans, tant physiques que métaphysiques, pour exercer sa fonction, et devenir ainsi un être providentiel (1). Ces faits sont assez évidens pour

(1) *Providence, providentiel.* Dans notre siècle positif, plusieurs ne saisissent pas la réalité exprimée par ces mots. La *Providence* est un fait comme le fait de l'existence. C'est le maintien de ce qui est, sa durée, son perfectionnement, nonobstant toutes les causes de perturbation ou destruction. Qu'un incendie, une épidémie, une guerre surviennent, l'homme providentiel sera celui qui mettra fin au fléau. Si telle plante, le chêne, par exemple,

qu'en ce moment il suffise de les énoncer, et pour qu'il soit permis d'en déduire cette sorte d'aphorisme :
 LA DESTINÉE DE L'HOMME EST LA GESTION DU MONDE
 TERRESTRE.

Une gestion peut être loyale ou déloyale, savante ou inhabile : elle peut enrichir, si elle est bien conduite ; ruiner, si elle est mal entendue. Il n'y a pas pour cela *deux* gestions ; c'est toujours la même, tantôt estimable et heureuse, tantôt malheureuse et blâmable. Dans le premier cas, le gérant accomplit sa destination réelle ; dans le cas contraire, il l'intervertit. Ainsi se dualise le destin (1). L'homme régit bien ou régit mal le monde terrestre confié à son administration. S'il régit bien, son action providentielle, ses principes actif et passif, sont en harmonie entr'eux, avec l'univers et avec Dieu ; et alors l'homme jouit. S'il régit mal, la subversion tient la place de l'harmonie, et alors l'homme souffre.

Toutes les traditions sacrées révèlent ces grandes vérités ; toutes les sciences positives les confirment. Serait-ce parce que le Zepher de Moïse les offre à chaque page, que les dominateurs littéraires et scientifiques du siècle les dédaignent ? Ils les éludent, ils les rejettent, et les frappent ainsi de stérilité, tandis que tous les biens devaient en découler. Le devoir des

dont les semences et les rejets pourraient en quelques mois couvrir toute la terre, n'envahit pourtant que telles parties de telle forêt, cette limitation est encore le fait providentiel. Providence et équilibre sont synonymes.

(1) On voit ici la nécessité du mot *dualité du destin* : le destin n'est pas *double* ; il n'y en a pas *deux* ; il est *un* en essor *dualisé*.

savans n'était-il pas de s'y rattacher comme à un point de ralliement conditionnel, au moins jusqu'à parfaite exploration ? ne devaient-ils pas en développer les belles conséquences, les fécondes applications ; prouver leur entière conformité avec l'organisation ontologique de l'homme ; rendre par-là le dogme de la destinée aussi palpable que le dogme de l'attraction ? Dès le moment où l'on y sera parvenu, toute divergence d'opinions cessera parmi les hommes assez instruits pour avoir une opinion.

Réparer l'omission des savans est une tâche immense. C'est une entreprise du nombre de celles que ne peut achever un homme seul. Mais celui qui croit pouvoir y concourir avec quelque utilité, n'est-il pas, de fait, tenu de fournir son contingent ? Je le pense, et c'est ce qui m'a décidé à écrire, sauf à subir la commune condition sociale, qui ne nous laisse libres de travailler que dans l'isolement, sans loyal émule, sans secours désintéressé, sans appui permanent.

Je disserterais d'abord sur l'essor faussé, puis sur l'essor vrai du destin de l'homme. Je ferai voir l'homme, tantôt dévoyé et malheureux, parce qu'il manque à maintenir ses principes ontologiques en harmonie entr'eux et avec son action providentielle ; tantôt réintégré et heureux, parce qu'il rétablit cette harmonie.

Trois choses, sous les noms de *religion*, *science*, *loi*, constituent toutes les voies du bien dans le cours de la destinée humaine. La religion, selon le sens étymologique, aussi bien que selon le sens intellectuel, est le ralliement général des êtres, et leur convergence vers un foyer commun, qui est et ne saurait être que

Dieu, leur créateur ou émanateur (1). La science est la connaissance mathématique des voies de ce ralliement, n'importe qu'il s'agisse de l'ordre matériel, organique, instinctuel, ou de tout autre. La loi réalise en acte ce qu'indique la science et que la religion conseille.

Je montrerai comment, dans l'essor faussé du destin, le BIEN est purement *négalif*, ne pouvant consister que dans une plus ou moins grande atténuation du MAL, et ne pouvant aller au-delà; comment alors la religion ne saurait avoir que des mystères et des rigueurs, la science/que des incertitudes et de la confusion, la loi que des voies coercitives et cruelles, le tout pour n'aboutir le plus souvent qu'à la duplicité d'action et à l'aggravation des souffrances.

Je montrerai ensuite comment, dans l'essor vrai du destin, les voies de la loi sont toutes de récompenses et d'attraction; comment la science devient lumineuse, certaine, la religion enchanteresse, ne prodiguant plus que les joies, rejetant au loin tous les voiles décevans de la vérité; et comment alors tout concourt à l'unité d'action, au règne du BIEN *positif*.

Soit que je signale les conséquences de la déviation du destin, et par-là même les causes du mal, soit que j'énumère les moyens de réintégration dans le bien, je puiserai à une même source la confirmation de mes

(1) Sens étymologique : *rallier*, réunir les hommes sous une même loi, *rattacher* les choses terrestres aux choses divines, la raison individuelle à la raison universelle : tous ces mots *raison*, *réunion*, *ralliement*, comme le mot *religion*, tiennent à la même racine et à la même pensée.

théories : toutes seront déduites des traditions sacrées, confirmées par les faits historiques et scientifiques les mieux reconnus.

Préalablement, revenons sur un énoncé de principes, sur la définition de l'Homme : elle doit précéder les dissertations sur son destin, et elle ne saurait être précisée avec trop de soin.

Les anciens ont dit : « L'HOMME EST UN ABRÉGÉ DE L'UNIVERS. » Cette pensée si vague aujourd'hui, a sans doute été entendue à une autre époque. Sa vraie interprétation a complètement échappé aux modernes, parce que, selon l'expression de Condillac, au lieu d'observer la chose, ils ont voulu l'imaginer. A la première vue, comme après les investigations les plus approfondies, l'univers se manifeste à l'homme dans la combinaison de deux principes, l'ACTIF, principe principiant ; le PASSIF, principe principié. L'homme retrouve la présence de ces deux principes dans tout ce que ses sens et son esprit peuvent atteindre, depuis la plus exiguë jusqu'à la plus grandiose des créatures, depuis le mûle jusqu'à l'ensemble des tourbillons planétaires ; en un mot, dans tout ce qui constitue l'intégralité de l'univers, et d'abord dans l'homme lui-même. A cet égard il y a identité d'opinion entre les panthéistes, les théistes et les chrétiens, comme je le démontrerai.

Considéré dans son essence, l'homme est donc, selon l'axiôme de l'antiquité, un être composé de principe actif et de principe passif. C'est une duité combinée, analogue à la duité combinée universelle. Le premier membre de la duité, dans l'homme, est

nommé *Âme*. L'âme se dualise elle-même en ressorts essentiels, que je nommerai *Passions*, et en *Facultés* inhérentes à ces ressorts, telles que la mémoire, l'entendement, l'industrie, etc. Le *Corps*, second membre de la duité humaine, se dualise aussi en parties fluides et en parties solides, le tout organisé pour servir de véhicule à la vie que le principe actif ou âme doit manifester.

J'entends sous le nom de *PASSIONS*, les modes d'existence, les élémens constitutifs des âmes, de même que, sous le nom de *formes*, on entend les élémens constitutifs des corps. Avant que Michel-Ange déploie la dextérité de sa main, la justesse de son coup-d'œil, l'excellence de sa mémoire et de son entendement; c'est-à-dire, avant que Michel-Ange mette en jeu ses facultés physiques et métaphysiques qui réaliseront un chef-d'œuvre, il a senti dans son âme un germe d'ambition; il a désiré la gloire, a voulu jouir, faire jouir ses semblables d'une affection de plaisir, d'un élan de bonheur. Ce sentiment dans Michel-Ange est ce que j'entends sous le nom de passion; c'est le ressort de l'âme qui suscite notre intelligence et nos talens.

Les diverses impulsions passionnelles sont aussi faciles à discerner que les diverses parties, viscères, os, nerfs, sang, etc., dont se compose notre organisme matériel. L'amour, la haine, l'enthousiasme, la peur, le goût de l'intrigue, de la variabilité, sont des choses aussi évidentes et distinctes entr'elles, que les vertèbres, les veines, les muscles, le chyle, sont évidens et distincts entr'eux. Le but, la fonction propre de chaque

partie de notre corps et de l'ensemble de ses parties, est de servir de véhicules aux manifestations passionnelles. On ne saurait le nier, tous les mouvemens du corps ne sont en effet que la réalisation actuelle ou potentielle des passions de l'âme, soit qu'elle se borne à l'essor des sens, soit qu'elle s'élève à l'essor des vives affections du cœur et de l'esprit.

Ainsi le corps est à proprement parler l'instrument physique de l'âme; et si l'on veut spéculer avec fruit sur la nature et les modes d'existence de l'âme, il faut constamment sous-entendre l'existence du corps, n'importe que ce soit le corps de la vie présente, ou celui que la religion attribue à la vie ultérieure. Dans toutes les vies, l'organisme *matériel* du corps est toujours l'inévitable et rigoureuse conséquence de l'organisme *passionnel* de l'âme.

Cherchons à rendre ces points de fait moins abstraits. L'amitié, cette passion si ardente et si noble quand elle n'est point faussée, dans son essor, par les convenances sociales, ne saurait se manifester sans l'intervention des yeux, de la langue, de l'oreille, de la main; c'est-à-dire, sans l'emploi d'organes corporels avec lesquels on puisse voir, toucher, entendre un ami, lui parler s'il est près, lui écrire s'il est loin de nous. Dès-lors la vue, l'ouïe, le tact, la parole, l'écriture, sont les facultés matérielles de la passion ou ressort de l'âme nommé *amitié*. Ce sont les facultés spéciales de ce ressort, quand il est seul en jeu; ce sont les facultés générales de l'âme, quand plusieurs de ses ressorts ou tous ses ressorts cumulativement sont en jeu.

Pour pouvoir se réaliser complètement, l'amitié, ou toute autre passion, ou l'âme, collectif de toutes les passions, n'est pas seulement douée des facultés *matérielles* que lui fournit le corps ; elle a, en outre, des facultés *intellectuelles* connues sous les noms de mémoire, entendement, imagination, etc., facultés sans lesquelles la manifestation continue de l'amitié serait aussi impossible que le serait sa manifestation instantanée, si la main, la langue, l'œil, ou d'autres organes équivalens, n'intervenaient point. Il est assurément possible, il est probable même que, dans une vie ultérieure, ou dans un monde physique différent du nôtre, l'organisme corporel ait plus de perfection ; mais, quel qu'il soit, cet organisme ne pourra toujours être que le moyen d'objectivité des mouvemens de l'âme ou passions. C'est le seul point que je veuille ici poser en fait.

En vain le sensualiste voudrait-il faire voir dans les passions et les facultés intellectuelles, un simple produit de la matière organisée ; en vain le spiritualiste dira-t-il que les passions et les facultés corporelles ne sont qu'un produit de l'intelligence efficiente. Pour pouvoir connaître, il faut être, exister en soi ; et l'on ne peut exister en soi sans être doué de plus ou moins de connaissances, sans revêtir telle ou telle forme, sans être *producteur*, et non pas simple *produit*. Dans l'acte de la conception et de la naissance, l'enfant n'est d'abord qu'un germe, un principe de vie. Le corps, l'intelligence ne se manifestent qu'à la longue. La première manifestation vitale est l'expression d'un sentiment ; le geste, l'idée, viennent ensuite comme

les conséquences de ce sentiment, qui, par le caractère particulier qu'il prend, spécialise telle ou telle passion. Sous ce rapport, il en est de l'âge mûr comme de l'enfance. Alexandre n'arrête ses plans de conquêtes qu'après qu'un ardent désir de gloire et de domination s'est spontanément formé dans son cœur. Le même désir de la gloire, une passion plus noble encore, celle de devenir, si je puis m'exprimer ainsi, le bienfaiteur de l'esprit humain, anime Galilée à la recherche des lois du mouvement des astres. Sans ce besoin d'éclairer le monde, sans cette passion de la vérité, essence vitale de Galilée, jamais il n'aurait reçu, n'aurait agrandi sa sublime intelligence. Aussi, selon l'éloquente expression d'un auteur moderne que je citerai quelquefois, « c'est l'amour qui a produit » la science, et ce n'est point la science qui a produit l'amour. » Le sentiment passionnel, qui est l'essence vitale, précède toujours le raisonnement et l'action. Ce n'est point là un fait à prouver; il est évident pour quiconque veut observer : et de là vient que les prétentions opposées du spiritualiste et du sensualiste sont également dénuées de fondement solide; que ni l'un ni l'autre n'ont pu parvenir à faire régner exclusivement leurs doctrines respectives, entre lesquelles se partage encore le monde.

J'ai dit que les passions étaient pour l'âme, ce que les formes sont pour la matière. Tel être matério-solide peut avoir de la beauté ou de la laideur, selon que ses formes sont gracieuses ou répugnantes; tel être matério-fluide sera un aliment salutaire ou un poison, selon l'emploi qu'il recevra, le vase dans lequel on le

déposera, le milieu par lequel on le fera passer, ou toute autre circonstance modificative. De même, tel être animique aura de la beauté ou de la laideur, sera bon ou mauvais, selon que ses passions se manifesteront en vertus ou en vices. Les passions seront vertus ou vices en raison des voies d'essor qui leur seront ouvertes, des impulsions libres ou forcées qu'elles devront suivre pour se satisfaire; car, à moins de nier la raison et la justice de Dieu, on ne peut dire que les passions aient été créées essentiellement mauvaises. Tout ce qui, comme l'âme humaine, comme les passions qui la constituent, émane directement de Dieu (1), est et ne saurait être que bon. Mais il est de la nature de l'âme d'être douée de la liberté d'opter, par conséquent d'être exposée à la chance d'errer, de se fausser, et par-là d'introduire le *mal*, qui n'a pas d'autre voie de pénétrer dans l'univers; vérité dont l'exposition sera le principal objet de ces essais.

En définissant l'homme un abrégé de l'univers (microcosme), on conçoit l'univers (macrocosme) comme une immense *duité* combinée, se constituant des principes primordiaux désignés sous les noms d'*actif* et de *passif*. Le physicien du 19^e siècle admet cette hypothèse du moment où il avoue le mouvement et le repos, l'inertie de la matière et la puissance des causes motrices. Le théologien chrétien admet bien mieux encore la *duité* combinée, dès qu'il médite sur les premiers versets du texte hébreu :

« En principe, Aelohîm créa le Ciel et la Terre, »

(1) Genes. II, 7.

dit Moïse, Baeresith, ch. 1, §. 1. La première manifestation émanée d'Aelohîm (lui-les-dieux) fut donc une manifestation duelle : le Ciel, espace contenant, éthéré, infini ; la Terre, espace contenu, durcissant et borné. « §. 2. L'Esprit d'Aelohîm (le principe actif) se mouvait dans cet espace ; il se mouvait sur les Eaux, » (figurant le principe passif universel). La seconde manifestation duelle, parfaitement analogue à la première, s'est montrée dans la Lumière et les Ténèbres, (§. 3, 4). Ainsi le principe actif, le ciel, la lumière ; le principe passif, la terre, les ténèbres, ne sont que les élémens mêmes de l'universelle et immuable Duité.

La loi de duité n'est pas moins une nécessité absolue qu'elle n'est un point de fait irréfragable. Les deux principes primordiaux, actif et passif, esprit et matière, ne sauraient exister l'un sans l'autre. Que serait-ce que l'esprit n'exerçant point d'action manifestée ? que serait-ce que la matière, si rien ne l'animait ? — Il est tout autant impossible de concevoir l'esprit sans manifestation objective quelconque et inévitablement matérielle, que de concevoir une cause sans effet ou un effet sans cause. Une cause sans effet actuel ou potentiel, n'est plus une *cause* ; c'est un mot vide de sens.

L'esprit et la matière, susceptibles de se combiner entr'eux, doivent demeurer éternellement distincts et inconvertibles. S'ils pouvaient se confondre, la loi de duité ne serait point immuable, car la confusion est ce qui peut lui être le plus opposé. Aussi Moïse (§. 4, 5, 26) désignant la lumière, *élémentisation intellectuelle*, sous le nom de *jour*, et l'obscurité, *manifes-*

tation négative et nutation des choses, sous le nom de *nuît*, dit-il qu'Aelohîm a déterminé un moyen indéfectible de séparation entre la lumière et les ténèbres. *ŷ.* 6, 7, formation de l'atmosphère, dont les principes se dualisent en expansion sous forme d'*air*, en rétraction sous forme d'*eau*, (mers, fleuves, etc.)

Ce qui, selon Moïse, s'est passé au moment de la création de la terre, s'est passé de même au moment de la création de tout autre corps céleste, s'est passé à la création d'un tourbillon planétaire, comme à la création d'un astre. Les astres sont des individus sidéraux, comme nous sommes des individus humains. Un astre a son âme, un tourbillon planétaire a son âme, comme un homme a la sienne. Une molécule pierreuse appartient à son rocher, ce rocher appartient à son continent ou à son île, le continent ou l'île appartient à son globe, le globe à son tourbillon, le tourbillon à son univers, comme l'âme de l'homme appartient à sa nation, l'âme nationale à l'âme de la terre, l'âme de la terre à la grande âme de notre tourbillon sidéral, la grande âme du tourbillon à Dieu. Et c'est ainsi que Dieu et l'univers sont UN, que toutes choses sont coordonnées, liées les unes aux autres, régies par l'UNITÉ DE SYSTÈME, hors de laquelle il ne saurait y avoir que le chaos.

Il est bien prouvé en musique, en numération, en toute science exacte, qu'il faut diviser et réunir pour créer; que l'espace ne peut être occupé que par des créations; que les créations doivent se distribuer en individus; que les individus doivent se graduer en nombre, en qualité, en étendue; que là où les in-

dividus manquent, il n'y a point d'harmonie possible. C'est pourquoi les astres, les tourbillons d'astres sont si multipliés ; pourquoi l'on distingue des soleils, des planètes, des lunes, des nébuleuses, des comètes ; pourquoi tous ces corps célestes diffèrent de volume, de pavois, de fonctions. C'est encore par une conséquence nécessaire de l'unité de système qui régit l'univers, que les astres, individus du ciel, doués d'une âme, comme en sont doués les hommes, individus de la surface terrestre, doivent nécessairement avoir, et leurs titres caractériels, et leurs passions dominantes. Le titre caractériel, déjà beaucoup moins relevé, beaucoup plus restreint dans l'homme que dans l'astre, se reproduit en fragment dans chaque animal, devient le type emblématique de chaque végétal, de chaque minéral, parce que l'univers ne peut être qu'une magnifique vibration ascendante de l'infiniment petit à l'infiniment grand, et descendante de l'infiniment grand à l'infiniment petit.

Le principe actif, conséquemment passionnel, est l'unique *cause* créatrice ; le principe passif, conséquemment matériel, est l'unique moyen de manifester des *effets*, des créations objectives quelconques, sidérales, animales, végétales, industrielles ou autres. Il est évident, parmi nous, que les créations industrielles sont et ne peuvent être que les effets des affections et pensées de l'homme, effets réalisés avec la matière secondaire ou naturée, fournie par les corps des divers règnes. Dans l'univers, les créations sidérales sont et ne sauraient être également que les effets des affections et pensées de Dieu, effets réalisés avec la ma-

tière primaire ou naturante , propre à former les corps des divers règnes.

Dieu crée immédiatement l'ensemble de l'univers. Il le crée en faisant jaillir de soi-même les germes actifs et puissancielles des tourbillons d'astres. Ces germes sont , par le créateur , pourvus de toutes les facultés individualisantes , agglomérantes et formatrices des globes et de leurs accessoires. Ainsi les êtres de tout ordre , que nous voyons peupler la terre , ne sont que des créations MÉDIATES de Dieu. Ce sont les produits de l'exercice des facultés créatrices dont les astres sont pourvus par leur créateur , comme nos édifices , nos instrumens , nos meubles , sont les produits des facultés créatrices départies à l'homme. Les individus de la surface d'un globe opèrent les créations industrielles ; les astres opèrent la création organique de ces individus de la surface. Dieu crée les tourbillons générateurs des astres.

De ce que les choses créées sont la manifestation naturelle des affections et pensées de Dieu , de l'astre ou de l'homme , il suit nécessairement que chaque objet créé révèle quelque'une de ces affections et pensées. Ainsi l'astre , créature déjà médiate de Dieu , crée le chien , par exemple , pour manifester l'affection vivante de l'amitié , la pensée de la fidélité. L'homme , à son tour , dans le même but , crée un couteau , un vase , du papier , de l'écriture. Le couteau divise le pain ou le mets , le vase reçoit la liqueur qu'on offre à un ami , en témoignage de l'affection qu'on lui porte. L'écriture lui exprime la pensée de cette affection. La cause créatrice ne saurait peindre

dans ses œuvres que des choses dignes d'elle : or, quoi de plus digne d'être peint que ce qui, sous le nom de *passions*, constitue l'essence de l'âme, premier produit de la cause créatrice? Avouons que St. Paul a exprimé cette vérité avec une bien grande justesse, quand il a dit : *ce monde n'est qu'un système des choses invisibles, manifestées d'une manière visible.*

Les physiciens, dans leurs études, faisant toujours abstraction de l'âme, de la cause créante, et s'attachant exclusivement à la connaissance simple des corps, des effets créés, ont dû jusques à présent ne point saisir les conséquences inévitables que je viens de déduire de l'unité de système dans laquelle se combinent les deux principes primordiaux de l'univers, et de laquelle, ainsi que je l'exposerai, découlent tous les faits dont la recherche est l'objet des sciences physiques.

Les métaphysiciens ont pareillement fait abstraction des essences de l'âme, pour ne s'occuper que de ses facultés intellectuelles. Ils ont analysé d'une manière lumineuse la génération des idées, le mécanisme de l'entendement, la logique du raisonnement, etc. etc. ; ils n'ont pas plus que les physiciens, expliqué les causes créatrices. De chaque côté, en physique et en métaphysique, on s'est enquis des effets, sans remonter aux causes. On a relégué parmi les rêves de l'imagination, ce qui pouvait tendre à la découverte de l'origine de ce qui est. En attendant que, dans les chapitres spéciaux, je disserte sur cette origine, observons que ce que je viens de dire sur les créations et les titres caractériels, est formellement établi dans le livre de Moïse.

« Que la Terre produise les végétaux portant graines et fruits, *chacun selon son espèce*, et renfermant leur semence en eux-mêmes. — Que les Astres soient répandus dans l'espace pour les divisions temporelles, pour les manifestations phénoméniques, les mutations ontologiques des êtres. — Qu'ils soient des lumières sensibles, foyers lumineux, pour exciter la lumière intellectuelle sur la terre. — Qu'ils soient les facultés virtuelles et la force fécondante de l'univers. — Ainsi préposés par Aelohîm, les Astres font le partage entre la lumière et l'obscurité. — Que les Eaux originent à foison le vermiforme, le volatile, les poissons, et toute âme de vie mouvante d'un mouvement contractile. — Que la Terre fasse provenir une animalité selon l'espèce sienne, à la marche élevée et bruyante; et le genre quadrupède fut ainsi jugé bon, etc. »

Tel est le précis des versets 11 à 25, chap. 1 de la Genèse. Ce n'est point Aelohîm qui crée; il fait créer par le globe. On ne peut énoncer avec plus de précision que n'en a le texte hébreu, et les facultés créatrices des astres, et l'individualisation caractérielle de chaque être, créé SELON SON ESPÈCE, selon la fonction qu'il doit remplir, la modalité animique qu'il doit manifester en titre dominant; en un mot, selon sa destinée.

Les versets 26 à 31 décrivent avec plus de clarté encore la nature d'Adam (l'homme universel), sa puissance et son destin. Créé conformément à l'action assimilante d'Aelohîm, en similitude première, en unité collective, en ombre-de-lui-l'être-des-êtres, Adam doit dominer sur la terre et la régir. Moïse,

parlant d'Adam et lui attribuant les deux sexes, emploie le pluriel. « Ils règneront, eux, Adam ; ils tiendront le sceptre sur toute l'animalité terrestre ; tout ce qui meuble la terre leur a été donné. »

Jamais le sublime hiérographe auquel nous devons les premiers livres de la Bible, n'eut la pensée qu'Adam fût un homme individu, tel que le vulgaire l'imagine encore. Cette pensée, de la part de Moïse, eût été aussi injurieuse au Créateur, que contradictoire avec l'évidence des faits reproduits à chaque pas sur notre globe. Comment, sans attribuer à Dieu l'impuissance et l'imprévoyance les plus étranges, supposer qu'il ait remis le destin de la terre, de ses populations, de ses glorifications, à un homme seul, sans collaborateurs et sans émules ? Comment, sans renier le plus grossier bon sens, croire que les diverses races humaines, blanches, jaunes, noires, rouges, les Albinos, Patagons, Lapons, sont sortis d'un premier homme unique ? Autant vaudrait dire que Dieu ne créa qu'un arbre, qui a reproduit des chênes, des palmiers, des pêchers, des tilleuls ; qu'un poisson, duquel sont provenues toutes les espèces de turbots, requins, carpes, brochets ; qu'un quadrupède, à qui nous devons le chien, le cheval, la vache, le lion. N'y a-t-il pas autant de différence entre un Patagon et un Albinos, qu'entre un léopard et un chat ; entre un Turc et un Nègre, qu'entre un dogue et un braque ? Eût-il été digne du Créateur, lui eût-il été possible de laisser le globe inhabité durant les siècles nécessaires pour que les générations d'un chétif individu, vivant sur un point imperceptible, vers le Tigre ou l'Euphrate, pussent

se développer et se répandre en colonies dans les diverses zones et sous les divers climats ? Ce ne sont plus là des questions. Depuis longtemps les grands génies dont s'honore le monde chrétien, ont reconnu dans Adam, l'homme universel, le genre humain, pris abstractivement, comme ne formant qu'un tout homogène ; et c'est dans ce sens que les peintres l'ont représenté comme l'homme le plus parfait qu'ils pussent imaginer. L'expression de Moïse est d'une énergie, d'une profondeur étonnante, bien propre à confondre la plupart des beaux esprits du siècle. En donnant au genre humain le nom d'Adam, le législateur théocrate des Hébreux n'a pu séparer l'idée des individus, des familles, des nations, de l'idée de l'unité qu'ils doivent former selon leur vœu intime, leur destinée essentielle. Le nom d'Adam signifie la partie animico-intellectuelle rectrice de notre monde. Il signifie que cette âme intelligente et rectrice est dans l'homme, mais dans l'homme collectif et unitaire (1).

Il n'est pas un savant chrétien, quelque peu versé dans la connaissance des langues, qui ne sache que toutes les translations du Zepher de Moïse, faites en chaldéen, en samaritain, en grec, en latin, puis en français ou autre idiome moderne, sont plus ou moins

(1) C'est d'après le même système de nomenclature que, dans la bible, *Behemoth* désigne tout le genre quadrupède ; *Léviathan*, tout le genre poisson ; *Hozan*, tout le genre volatile. Les *Savans* qui déplorent la perte des *grands animaux* dont, selon eux, ces noms seuls conservent le souvenir, prouvent seulement qu'ils n'entendent point le langage antique.

fautives , rendent le plus souvent au propre et dans le sens le plus restreint , ce qui a été dit au figuré et dans le sens le plus étendu. Je m'en tiens à ces assertions des savans. On ne les conteste point , parce qu'elles sont trop bien établies. Du reste, mes autorités seront, quand il le faudra , citées par leurs noms. Pour le moment je ne les mentionne qu'afin de corroborer le principe d'où je pars , savoir , que l'homme a été créé collectif pour gérer la terre , et qu'il a été créé avec tous les moyens physiques (races nombreuses, individus multipliés) , et métaphysiques (caractères animiques très-diversifiés , intelligences très-diverses) dont il devait être pourvu pour exercer sa gestion.

Si la Religion nous enseigne que le but de l'existence d'Adam est la domination gérante de l'univers terrestre, cette vérité ne nous est pas moins démontrée par la Science. Toutes nos connaissances scientifiques aboutissent en effet à découvrir qu'il n'y a sur notre globe aucun être gérant que l'Homme. Seul il régularise et perfectionne les productions animales , végétales , utilise les minéraux , aménage les eaux , assainit l'atmosphère ; seul il élahore toute la terre. Là où la main de l'homme n'a point agi , il n'y a qu'immenses déserts, savanes insalubres, marais infects, impénétrables forêts , empestées , infestées de races carnacières et d'affreux reptiles. Là où l'homme n'a point exercé son action industrielle , animaux et végétaux ne présentent qu'une nature brute , une nourriture grossière. C'est l'auroch , le moufflon , le sanglier , la cerise de bois , la rose de buisson , le raisin sauvage. Ce sont de vastes plaines n'offrant aucun abri, des montagnes où le seul

refuge que l'on trouve, est dans des cavernes, repaires dont les hôtes sont la terreur et l'asphixie.

À l'homme seul appartient le pouvoir d'animer et d'embellir la terre. Par nos cultures, le charme des fleurs redouble, les fruits sauvages se transforment en fruits délicieux, les animaux deviennent serviables, les alimens qu'on en retire plus délicats et plus sains. Les campagnes s'enrichissent de vergers, de guérets, de troupeaux : elles s'ornent d'édifices commodes et somptueux. Les pompes des créations et de l'industrie se déploient partout ; car, en déléguant à l'homme les pouvoirs dont il jouit, Dieu a fait de l'homme son intermédiaire pour présider aux harmonies terrestres.

Adam se constitue d'une multitude d'individus corporels-animiques, afin de pouvoir peupler et élaborer toute l'étendue du globe. Il se constitue ainsi, parce qu'il n'y a point d'agrégation possible sans parties constituantes ; parce que, pour réaliser une harmonie quelconque, il y a nécessité absolue de pouvoir disposer de nombreux individus, susceptibles de se combiner, se distribuer en graduations, former les liens les plus multipliés, les accords les plus fréquens et les plus intenses. L'homme individu est donc pour l'intégralité d'Adam, ce qu'est un son pour l'intégralité de la musique. Cela est si vrai, que si un son isolé est sans valeur musicale, hors de la société l'homme individu également sans valeur n'est pas même l'égal de la brute ; car la brute atteint à sa perfection par son seul instinct, tandis que l'éducation, impossible hors de la société, est pour l'homme une seconde mère, aussi indispensable que la mère qui lui donne le jour.

La valeur de l'homme individu est donc en raison de ses combinaisons avec d'autres hommes individus, de même qu'en musique la valeur d'un son est en raison de ses combinaisons avec d'autres sons. La force humaine résultant de la combinaison sociale maîtrise tout sur la terre. Aucune création animale, végétale, minérale, ne saurait lui résister ou lui échapper. En l'absence de la combinaison sociale, l'homme individu est sans force, ne pouvant se défendre contre l'ours ou le tigre, connaître les plantes utiles, amasser et conserver les récoltes, éviter les plantes nuisibles, se mettre suffisamment à l'abri des fléaux destructeurs, tirer avantageusement parti des substances pierreuses ou métalliques.

Dès-lors l'organisation sociale est l'affaire la plus importante pour l'homme. Bien entendue, elle l'élève et l'agrandit, le met en harmonie avec lui-même, avec la nature et avec Dieu. Mal entendue, elle l'abaisse et le dégrade, le plonge dans un abyme de maux. Alors Adam est en déviation complète, livré à toutes les misères, les erreurs, les folies imaginables. Il demeure dans cet état d'abjection tant qu'il dédaigne ou néglige de chercher l'issue que la divine providence n'a pu omettre de lui ménager. Veut-on procéder à cette recherche avec la plus sûre méthode et la plus grande probabilité de succès, il faut remonter à la source du MAL, en faire l'analyse scrupuleuse, explorer toutes ses voies, en ne négligeant rien pour n'en oublier aucune. Ainsi l'on mettra à découvert tout ce qui doit être évité ou extirpé. On n'espérera point une extirpation absolue, car elle ne saurait se

concilier avec la loi de duité que nous avons reconnue nécessaire et immuable. Pour être apte à goûter pleinement le BIEN, il faut pouvoir le juger par comparaison au MAL. Mais une extrême exiguité de celui-ci suffit pour cette comparaison. Nous atteindrons le but, nous consommerons l'œuvre en raison du plus ou moins de rapprochement où nous parviendrons de cette atténuation extrême. La mesure de la réduction du MAL est la mesure préparatoire du mérite de l'homme.

La recherche du BIEN et de ses voies d'extension suivra une marche analogue. Nous nous y attacherons avec non moins d'ardeur qu'à la recherche des voies de réduction du mal. Nous serons soutenus dans cet élan par la conviction que la mesure de l'extension du BIEN est la mesure définitive du mérite de l'homme.

En vain la frivolité, la faiblesse, l'orgueil, dans la suffisance qui leur est propre, taxant nos spéculations et nos espérances de rêveries, voudront les couvrir de leur dédain. Il retombera sur eux. Que les cœurs sans désir, les esprits sans élévation, sans générosité, demeurent indifférens ou prévenus : c'est un malheur pour eux, et non pas pour nous. Ils n'ont point la vie digne de l'homme. Ils sont à plaindre, dans leur incapacité, de ne pas oser entreprendre mieux que ce qu'ils voient et ce qu'ils font. Puisse l'application prompte et complète des moyens que je décrirai, les combler d'un bonheur parfait, dût ce bonheur leur arriver en dépit d'eux-mêmes.

L'HOMME DÉVOYÉ.

« Tout est bien, sortant des mains de l'auteur des choses. » La foi religieuse n'est point nécessaire pour décider l'esprit du simple ou du savant à admettre un tel axiôme. Le nier, serait nier l'existence ou Dieu même. Adam (l'homme universel) fut donc créé BON.* Il fut créé bon dans toutes ses harmonies, morales ou sociales, physiques ou corporelles, métaphysiques ou intellectuelles, établissant ses rapports avec lui-même, avec la nature et avec Dieu.

Ces grandes harmonies ne se confondent point. Elles sont distinctes l'une de l'autre, mais tellement liées, tellement combinées entr'elles, que la division ne peut s'en faire qu'abstractivement, par la pensée. En effet, les harmonies d'Adam avec lui-même ne sauraient exister en l'absence des harmonies d'Adam avec la nature et avec Dieu, et celles-ci sous-entendent inévitablement le concours des harmonies de l'homme avec lui-même. Un seul fait, pris entre mille, suffit pour démontrer cette vérité primordiale : l'homme individu qui se bat l'épée à la main, reçoit des blessures, donne la mort à son adversaire, n'est point en harmonie avec lui-même, puisqu'il souffre, met le désordre en lui, fait souffrir, détruit son semblable. Il n'est point en harmonie avec la nature, puisqu'il la violente. Il est moins encore en harmonie avec Dieu, puisqu'il contrevient aux lois divines éternelles, qui sont toutes de bienfaits, ne

* Genèse, ch. 1 en entier.

veulent que la justice et l'amour. Si ce même homme eût observé la loi divine ou la loi naturelle, il eût par le fait observé sa propre loi humaine, tant les harmonies de l'univers sont inséparables.

Dès-lors il serait assez indifférent, pour découvrir la cause de la rupture des harmonies originelles, de la rechercher à l'aide des indications que nous offrent les faits physiques, ou à l'aide des faits métaphysiques ou des faits sociaux. Partant de ceux-ci, il faudrait descendre à ceux-là. Partant des faits physiques, il faudrait remonter aux faits sociaux.

Raisonnons sans abstraction, en prenant indifféremment la peste égyptienne pour sujet de glose. La peste, comme toute autre maladie, est le résultat d'un désordre physique, d'une perturbation dans le mouvement des fluides ou des solides de l'organisme humain. Ce désordre ne peut s'introduire que par la faute de l'homme, puisque toutes choses lui ont été primitivement remises en état d'harmonie, puisque sa destinée est de tout régir sur la terre. Comment l'homme a-t-il pu laisser la peste s'introduire? Dès l'abord, on conçoit que l'homme n'a pas su s'opposer à l'invasion de la peste, parce qu'il n'a pas su s'entendre avec ses co-habitans pour le maintien d'un bon régime sanitaire. Jamais la première apparition de la peste, non plus que d'aucune autre épidémie analogue, n'a lieu dans une localité bien tenue, quant à la propreté, aux cultures, aux édifices, aux alimens, aux courants d'air et courants d'eau, naturels ou artificiels, tous moyens de salubrité que l'industrie d'une nation nombreuse, bien mécanisée socialement.

est toujours en état de maintenir ou de créer. La peste naît au sein des ramas de populace croupissant dans la misère et la mal-propreté, sous une atmosphère qu'elle-même a corrompue. Le désordre physique que nous nommons peste est donc, en dernière analyse, la rigoureuse conséquence d'un mauvais organisme social, déviation accidentelle du destin.

Nous avons établi, d'une manière générale, que le destin de l'homme était la gestion de l'univers terrestre ; que les moyens d'accomplissement du destin consistaient, pour l'homme, dans l'action sociale ; que, hors de l'état social, l'homme est sans valeur et sans puissance (1). La chose la plus pressante pour l'homme,

(1) C'est un point de fait sur lequel on ne saurait trop insister, surtout dans un temps comme le nôtre, où tant de sophismes sont admis comme des vérités. Voyez la fable de Voltaire, intitulée *Le Marseillais et le Lion*, fable dont le premier résultat est de fausser le jugement des gens irréfléchis qu'elle amuse. Un Marseillais abandonné dans les déserts d'Afrique, se voit nu, sans armes et sans défense, à la merci d'un terrible lion qui le menace des dents, des griffes et de la queue, et lui débite de graves propos philosophiques. Là-dessus, le poète se complait à dénigrer le sort de l'homme ; il emploie sa faconde à ravaler la puissance humaine au-dessous des avantages dont jouit la brute. Personne assurément ne prise plus que moi le charmant talent de Voltaire, et n'a plus de plaisir à lui rendre hommage : mais n'est-il pas pénible de voir un génie de sa trempe oublier le correctif d'une telle diatribe, négliger de faire sentir que si l'homme *individu*, dans l'état de pure nature, est sans force contre des animaux armés comme les lions, c'est pour l'obliger à se former en *homme collectif*, afin que, dominant alors toutes les créatures, les réduisant à lui obéir, portant même la puissance jusqu'à détruire entièrement les races nuisibles, il assure sa sécurité sur tous les points du globe ?... Et c'est Voltaire qui a manqué une si belle occasion de fronder nos sottises sociales !

est, dès-lors, de constater si l'organisme social dans lequel il vit, produit ou non des résultats satisfaisans, atteint son but réel en mettant en harmonie les rapports de l'homme avec lui-même, avec la nature, avec Dieu.

Ces rapports se règlent sur l'essor des passions, puisqu'un état social quelconque n'est qu'un jeu, un mécanisme de passions.

Cela étant, la connaissance des passions est la plus désirable des connaissances, elle seule pouvant naturellement conduire à la conception de l'ordre social susceptible d'accomplir notre destin vrai. Néanmoins, un seul écrivain, que je sache, a donné une analyse satisfaisante des passions. Il n'a point été entendu dès l'abord, peut-être à cause que, comme Galilée, comme Bacon, Christophe Colomb ou même Molière, il s'est trouvé trop au-dessus de son siècle. Le temps est venu où les vérités mises au jour par ce puissant génie, doivent être goûtées comme les vérités physiques et géographiques pareillement dédaignées à leur première apparition, puis ensuite si bien reconnues. C'est l'inventeur du système passionnel, qui, sans y penser, nous a suggéré ces transactions religieuses et scientifiques. C'est de lui que je vais emprunter un rapide aperçu de l'analyse des passions, aperçu indispensable à produire en introduction de ce que j'ai à dire sur la cause originelle et perpétuante de la déviation du destin de l'homme.

Les passions, ressorts essentiels de la vie, peuvent, au premier degré, être distinguées en 3 classes ;

La classe des *sensitives*,

La classe des *affectives*,

La classe des *distributives*.

Les passions sensibles établissent plus immédiatement les rapports de l'homme avec la nature, c'est-à-dire avec les êtres matériels. Les passions affectives ont plus immédiatement pour objet les rapports de l'homme avec l'homme, avec les êtres animiques. Les distributives coordonnent ces divers rapports entre eux. Les passions distributives, affectives, sensibles, émanent d'une passion radicale, leur foyer, leur pivot commun, qui peut être nommée UNITÉISME, et qui établit plus immédiatement les rapports unitaires de l'homme avec Dieu.

Je dis de chaque classe de passions qu'elle établit *plus immédiatement* tels rapports spéciaux, parce qu'elle ne reste jamais étrangère aux autres classes, pour les divers rapports dont je leur attribue la spécialité. L'intervention des sensibles, par exemple, est, ainsi que je l'ai démontré, nécessaire à l'existence des rapports de l'homme avec l'homme, et l'intervention des affectives n'est pas moins nécessaire aux rapports de l'homme avec la nature. Encore une fois, tout est lié, tout est plus ou moins composé, tout se combine dans l'univers. Les distinctions que je pose ont pour unique but de faciliter l'étude du mouvement passionnel ou social. Il y a des raisons de croire que ces distinctions sont inhérentes à la nature des choses : toutefois, qu'un plus habile en donne de meilleures ; il aura ma reconnaissance.

» Pour classer exactement les passions, bien pré-

ciser leur tendance sociale, il faudrait employer l'échelle de tige et ses rameaux primaires, secondaires, tertiaires, etc.; il faudrait dire :

« En TIGE, une seule passion, l'UNITÉISME, tendant à l'unité.

» En rameaux primaires, 3 passions, le *sensitif* tendant au luxe, l'*affectif* tendant aux groupes, le *distributif* tendant aux séries de groupes.

» En rameaux secondaires, 12 passions, 5 sensibles, 4 affectives, 3 distributives. »

Considérées sous ce point de vue, on nommera : *luxisme*, les 5 passions sensibles prises collectivement : chacun sait qu'en effet le premier, le véhément besoin des sens, est le luxe, tant interne ou santé, qu'externe ou richesse; *groupisme*, les 4 passions affectives, (*amitié, amour, ambition, familisme*), prises collectivement : chacun sait encore que ces passions, qui sont celles du cœur, ne peuvent se satisfaire que dans les groupes d'amis, d'amans, de parens, de corporations diverses, politiques, industrielles, scientifiques, etc., seuls groupes sociaux; *sériisme*, les 3 passions distributives, toujours prises collectivement. Ces passions distributives sont peu ou ne sont point connues. Définissons-les.

» La *cabaliste*, ou esprit de parti, fougue spéculative : c'est la passion de l'intrigue, très-ardente chez les courtisans, les ambitieux, les commerçans, le monde galant, etc. L'esprit cabalistique mêle toujours les calculs à la passion : tout est calcul chez l'intrigant; le moindre geste, un clin-d'œil, il fait tout avec réflexion et célérité : cette ardeur est donc une fougue réfléchie.

» **LA COMPOSITE**, ou fougue aveugle, l'opposée de la précédente. C'est un enthousiasme qui exclut la raison ; c'est l'entraînement des sens et de l'âme, état d'ivresse, d'aveuglement moral, genre de bonheur qui naît de l'assemblage de deux plaisirs, un des sens, un de l'âme. Son domaine est spécialement l'amour ; elle s'exerce de même sur les autres passions, mais avec moins d'intensité.

» **L'ALTERNANTE** OU **PAPILLONNE**, besoin de variété périodique, de situations contrastées, changemens de scène, incidens piquans, nouveautés propres à créer l'illusion, à stimuler à la fois les sens et l'âme. Ce besoin se fait sentir modérément d'heure en heure, et vivement de deux heures en deux heures. S'il n'est pas satisfait, l'homme tombe dans la tiédeur et l'ennui. C'est la passion qui, en mécanique sociale, tient le plus haut rang parmi les 12 secondaires, en ce qu'elle est agent de transition universelle.

Ces trois passions distributives tendent à sérier les groupes, à les combiner entr'eux, pour former les accords de contraste (par la cabaliste), d'identité (par la composite), et l'alternat ou équilibre des accords (par la papillonne).

» **L'UNITÉISME**, ou passion de l'unité, est le but commun de toutes les autres. » C'est le besoin du bien-être général, le vif désir de voir le bonheur commun garantir le bonheur privé. C'est la haute idée de l'harmonie universelle, du point d'union qui rattache tous les êtres entr'eux et à leur créateur. Sa tendance sociale est de mettre toutes les séries de groupes à l'unisson.

Ces courtes notions élémentaires sur les passions et leur tendance sociale, suffisent, en ce moment, pour répandre assez de clarté sur la solution que nous allons essayer de l'épineuse question de l'origine du mal.

Convenons d'abord d'un point de départ; reconnaissons que le principe animique de l'homme est essentiellement libre. Il faut concevoir, avant tout, que la volonté, premier essor de ce principe, est par sa nature propre, douée de la faculté d'opter, de se diriger en sens direct ou inverse, vers la vérité ou l'erreur, le bien ou le mal. Aelohim, en créant des êtres animiques ou passionnels, ne saurait s'écarter de l'ordre qu'il s'est imposé à lui-même. Il ne peut pas plus empêcher la dualité d'essor, l'essor bon ou l'essor mauvais d'une passion, qu'il ne peut, dans l'ordre matériel, empêcher un bâton d'avoir deux bouts, une sphère d'avoir deux pôles, conditions en l'absence desquelles il n'y aurait plus ni sphère, ni bâton. Une âme, une passion, soit qu'on la considère dans l'homme collectif ou dans l'homme individu, peut varier de mille manières son essor direct ou inverse, bon ou mauvais; de même que la forme, la longueur du bout supérieur ou du bout inférieur du bâton, la direction des pôles d'en-haut et d'en-bas d'une sphère, peuvent varier de mille manières.

Ces nécessités sont telles, parce que le système de l'univers est UN, ne saurait être qu'un, suivre dans l'ordre spirituel ou actif la même loi qu'il suit dans l'ordre matériel ou passif; la loi du mode composé, et d'abord *duel*. Hors de cette loi unitaire il n'y aurait

aucune combinaison, aucun lien possible entre les deux principes actif et passif. Nous observons la présence de cette loi dans toutes les manifestations phénoménales. Elle se montre dans la réfraction et la réflexion de la lumière, dans la condensation et la dilatation de l'air, dans les deux extrémités du corps long, dans les deux pôles du corps sphéroïde, dans les deux essors d'une passion.

Le créateur a prévu deux essors passionnels, l'un vers le bien, l'autre vers le mal social, de même qu'il a prévu deux essors réfracté ou réflécté pour la lumière, dilaté ou condensé pour l'air, etc. Le créateur a su quels inconvéniens pouvaient résulter de chaque essor, et comment il devait y être paré; et certes il n'aura rien omis de ce qui était nécessaire pour ramener incessamment l'essor passionnel vers le bien. Mais il a dû concilier son action tutélaire avec la loi de liberté qui fait le caractère distinctif et la dignité de l'homme, loi sans laquelle l'homme ne saurait être ni intelligent, ni heureux. Le créateur s'est donc borné à révéler, dans toutes ses œuvres, ce qui est le *bien* et ce qui est le *mal*, ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter. Toute la création dit à l'homme : « vois ce que produit telle passion quand, dévoyée » par les chances sociales, elle se dirige dans tel sens : » fuis la direction mauvaise; redresse-là; prends la » direction bonne. » Aelohîm laisse d'ailleurs sa providence suivre son cours. La révélation des événemens successifs n'est pas moins instructive que la révélation offerte dans les divers règnes des créations. Aelohîm, qui est la générosité même, aura fait plus que son

devoir : l'homme n'a pas rempli le sien. Nous le démontrerons de reste , mais nous ne pouvons tout dire à la fois.

Ces points de fait posés , remontons aux circonstances dans lesquelles Adam (le genre humain) a laissé se perdre les avantages qu'il tenait de ses harmonies originelles, et des révélations tant providentielles que phénoménales.

Les philosophes modernes qui ont vu *l'état de nature* dans l'homme vivant seul, n'ont pas assez éclairci leur opinion. S'ils n'ont vu d'autre état de nature que celui-là, ils n'ont eu de l'homme qu'une idée très-incomplète ; car l'homme vivant seul, sans avoir reçu la moindre éducation, est plutôt une brute qu'un homme proprement dit. A peine alors peut-il satisfaire une faible partie de ses besoins physiques. Il n'a ni vie morale, ni vie intellectuelle. Il serait plus exact de dire qu'alors l'homme est hors de son état de nature, le vrai état de nature étant pour l'homme l'état de société, comme nous l'avons fait voir, comme nous le ferons voir à chaque page de cet écrit. Chaque fois qu'on a vu l'homme vivant hors de l'état de société, on n'a fait que découvrir un accident très-rare, une véritable exception confirmative de la règle générale. Le Sauvage même est toujours membre de quelque horde, de quelque famille ayant des liens sociaux. La société est le seul état naturel de l'homme, est sa destinée essentielle, parce que, hors du mouvement social, la vie de l'homme n'est qu'une souffrance perpétuelle, une affreuse privation des choses ardemment désirées de nos sens, de notre esprit, de notre cœur.

Dieu, en créant l'homme, aurait été contradictoire avec lui-même, s'il l'eût voué à la solitude. Le créant avec des besoins sociaux, c'eût été une stupide cruauté de ne point lui donner, par la création même, les moyens de satisfaire ces besoins. Les traditions sacrées attestent qu'au temps de Moïse encore, on avait le souvenir de la société originelle, qui eut le nom d'Eden. Ses harmonies, son bonheur, furent un effet nécessaire des chances qu'offrait l'état primitif de la terre, joint à l'absence des préjugés. L'harmonie édénienne subsista jusqu'à l'événement décrit dans la Genèse, chapitre VI, verset 1, événement que les traducteurs ont qualifié *mort d'Adam*, et dont le motif est exprimé dans le mot *chi-he-hel*, signifiant littéralement *à-cause-de-s'être-dissous*. Adam, la société naturelle primitive, a donc cessé d'exister par la dissolution, la rupture, la dispersion des élémens dont elle se constituait. Mais pourquoi cette catastrophe est-elle survenue? Le créateur n'avait pu omettre de la prévoir; comment ne l'a-t-il pas prévenue, lui qui ne peut vouloir que l'accord, le bien-être des créatures?

Redoublons ici d'attention. Lors des créations qui meublent notre globe, les êtres des divers règnes avaient dû être disséminés sur une étendue superficielle assez vaste pour que chaque groupe y trouvât abondamment ce qui était propre à l'alimenter, jusques à ce que l'INDUSTRIE eût multiplié les moyens de sustentation (1). Cette abondance brute devait toutefois

(1) L'acception du mot *industrie*, qui semble ne pouvoir être remplacé ici par aucun autre, ne saurait être trop précisée. *Industrie* doit s'entendre dans le sens le plus étendu de tout ce qui

avoir de justes bornes, car le travail et l'industrie sont à la fois, pour Adam, un besoin utile, un véhicule social, un moyen de bonheur. Si l'abondance et la perfection natives des créations n'eussent rien laissé à faire à l'homme, il aurait été plus que ridicule de lui donner les facultés dont il est doué, de lui déléguer comme un besoin, un plaisir, un titre de gloire, les créations industrielles, et la domination rectrice qu'il exerce sur l'entière superficie de l'astre où il vit.

Mais lorsque l'industrie, comme l'hominalité elle-même (1), parcourant ses phases d'enfance, ne pouvait que faiblement subvenir aux moyens de satisfaire les impérieuses passions des sens, la haute sagesse de l'homme consistait à se livrer le moins possible à leur cupide essor. Tel fut, selon Moïse, le conseil d'Ihoah (l'éternel) donné à Adam (2). L'option était libre : Adam avait le plein pouvoir de conserver l'unité harmonique, ou de la rompre : il pouvait la conserver en restreignant temporairement l'essor des passions sensuelles; c'est-à-dire en amenant ses individus à comprendre que les produits de l'industrie ne suffisant pas encore pour satisfaire pleinement le *luxisme*, il y avait nécessité de privation temporaire. « Abstiens-toi du fruit de cet arbre. » Adam devait obtenir de

se rattache à l'exercice des facultés humaines, de tout ce dont l'homme est capable pour atteindre le plus haut degré de vitalité, pourvoir à toutes ses jouissances comme à tous ses besoins, tant métaphysiques que physiques.

(1) *Hominalité*, règne *hominal*, le genre humain.

(2) Genèse II, 16, 17.

ses individus la ferme résolution de supporter cette privation, plutôt que de rompre l'unité. Tant que de cette sorte l'homme se fût maintenu heureux et juste, il n'eût point acquis la science approfondie du BIEN et du MAL, car alors le *mal* lui eût été inaperçu, se bornant, pour lui, à éprouver quelque lésion dans l'essor des passions sensibles.

Adam pouvait occasionner la rupture de ses harmonies, en négligeant de faire reconnaître aux individus la nécessité des privations, tant que dure l'insuffisance du produit industriel; Adam occasionnait cette rupture en laissant ses individus entrer dans les seules voies susceptibles de conduire à l'essor du luxisme, alors que les richesses ne sont pas assez abondantes pour le satisfaire par une juste répartition. Chacun, dans la juste répartition de richesses insuffisantes pour contenter pleinement tous les participants, n'aurait guères obtenu que le nécessaire. Les plus forts, les plus véhéments, les plus adroits rejetèrent la voie de la justice ou répartition proportionnelle : ils s'isolèrent de leurs consorts; ils leur ravirent les richesses par la violence ou la ruse. Ainsi tous les fléaux du mal débordèrent sur le genre humain : ses individualités, en s'isolant et se spoliant réciproquement, enfantèrent l'indigence, la fourberie, l'oppression, le carnage, et leur horrible cortège. De ce moment date la chute d'Adam. Le règne hominal tombe dans les lymbes, où nous l'avons vu et le voyons si cruellement souffrir, et d'où il ne sortira qu'à l'instant où le cours des périodes sociales incohérentes aura atteint son dernier terme.

Ainsi l'essor passionnel et social, par suite de la libre option d'Adam, liberté nécessaire et son plus bel apanage, est devenu subversif et divergent, d'harmonique et convergent qu'il avait été et devait être. L'égoïsme s'est substitué à la philanthropie, la misère à la richesse, le mal au bien, parce que l'homme a substitué l'isolement, l'opposition des intérêts individuels, à leur combinaison sociétaire, et dès-lors nous ne pouvons plus en effet nous nourrir que des fruits produits par *l'arbre de la science du bien et du mal*.

Moïse rapporte ce grand événement dans le chapitre III, versets 1, 3, 6, de sa cosmogonie. *Nahaz* (1), dit-il, (l'attract originel et cupide entraînant la vie élémentaire; en termes plus précis, le *luxisme*); *Nahaz* séduit *Aïsha* (faculté volitive, essor animique d'Adam), et l'entraîne à oublier le conseil divin, à transgresser le commandement, pour s'abandonner à la violence des passions sensuelles qui dès-lors dominant tout. Cette transgression d'Adam le voue à la mort, l'unité sociale étant frappée du sceau de la dissolution, par la dispersion des individus, le conflit de leurs intérêts respectifs, l'incohérence générale.

Telle est la vraie version de l'histoire du *péché originel*, ou origine du mal. Seule elle se concilie avec les vérités physiques et morales incontestées. Les doctrines des théologiens et des théosophes s'en rappro-

(1) *Nahaz* est ce que les latins et les français ont traduit par le mot *serpent*, ayant pris le sens au propre, au lieu de le prendre au figuré.

chent infiniment , lorsqu'elles attribuent la prévarication d'Adam et sa chute , à l'orgueil individuel , portant l'homme à se dire : « je vivrai par moi-même ; » je dominerai sur les autres ; je serai Dieu moi-même : qu'ai-je à faire du conseil divin ? »

Les publicistes philosophes raisonnent encore comme les théosophes , les théologiens , ou comme Moïse. Ils attribuent à la cupidité égoïste tout le mal de ce monde. Les docteurs de toutes les écoles sont d'accord à l'égard du *luxé*. Ceux-là le proscrivent de leurs républiques ; ceux-ci , le gardant pour eux exclusivement , l'interdisent aux peuples , de tous leurs moyens. C'est au luxe , c'est à l'orgueil , c'est à l'ambition personnelle , que les plus grands génies des diverses écoles ont rapporté la cause des innombrables calamités humaines. Mais ils n'ont pas vu qu'une fois le principe d'incohérence introduit , l'orgueil et l'égoïsme étaient devenus les voies rectrices , les seuls mobiles comme les seuls moyens de la conduite des individus , moyens forcés , inévitables , et par-là même bien moins criminels que les moralistes l'ont prétendu.

Dans son langage naïf et trivial , l'homme , que la société tient dans l'abjection de l'ignorance , ne fait lui-même qu'exprimer à sa manière la même vérité traditionnelle , quand il dit que , séduit par sa femme , le premier père a mangé la pomme , fruit défendu dans le paradis d'Eden , et par-là nous a tous engendrés dans le péché. La pomme , dans cet apologue , ne signifie autre chose que ce à quoi nous attire la passion des sens , le luxe ; le paradis ne peut s'entendre d'un autre lieu que celui des jardins de la société pri-

mitive : la femme est encore un autre attrait animique et sensuel qui redouble la concupiscence née de la convoitise du fruit défendu. Aux yeux de l'ignorant , sans qu'il s'en doute, le mal est toujours, comme aux yeux du savant , la conséquence de l'entraînement du luxisme , véhémence passion à laquelle Adam n'a pas su résister à propos, pour un peu de temps.

Le pouvoir de se fourvoyer ainsi devait appartenir à l'homme ; puisque l'homme est doué de l'intelligence et de la liberté. Ce sont deux avantages essentiellement constitutifs de sa haute dignité et de son destin. Sans eux il ne se distinguerait pas de la brute , et ne s'acquerrait par lui-même aucun mérite. Il ne saurait , sans eux , ni goûter cette exaltation de sentimens ineffables qui l'identifie aux ravissantes harmonies de l'univers , ni soutenir cette profondeur de pensée et de raisonnement qui lui dévoile le secret de ces harmonies dans le calcul mathématique de leurs lois.

Et telle est la haute raison pour laquelle le créateur de l'homme n'a dû faire que ce qu'il a fait dans le but de prévenir la déviation de l'essor passionnel. La toute-puissance d'Aelohîm ne s'étend pas jusqu'à la faculté d'invertir les lois de l'ordre qu'il s'est imposé à lui-même comme devant être la règle de ses œuvres et du mouvement universel. Il ne serait plus l'Éternel ; il n'aurait plus le caractère sous lequel seul nous pouvons concevoir la divinité , si ses lois d'ordre n'étaient point immuables , s'il pouvait les enfreindre , se plaire à leur violation. Il a dû se borner à ne rien omettre de ce qui , se conciliant avec l'ordre universel et avec le libre arbitre de l'homme , était susceptible

de réduire la déviation à sa plus courte durée. Sous ce rapport, Aelohîm a traité Adam avec une grande largesse, ainsi que nous le ferons voir en dissertant sur la réintégration. Les sollicitudes d'Aelohîm envers sa créature malheureuse ont été dignes de la grandeur de l'Être divin ; mais l'homme les a méconnues, dédaignées, et le règne du mal s'est prolongé par sa faute.

L'homme veut, avant tout, la richesse, moyen d'essor du luxisme. Il la veut, il se la procure, aux dépens de ses plus nobles affections, si elles sont contraires. Pour la grande majorité des humains, l'amitié, l'amour, la parenté, l'honneur corporatif, se subordonnent facilement à la cupidité. Leurs groupes doivent se rompre et se disperser devant elle, à moins que ces groupes eux-mêmes ne soient un moyen de la satisfaire. Cette sujétion des passions affectives est commune aux passions distributives. La *cabaliste*, au lieu de tendre à faire prévaloir le mérite, en établissant une exacte distinction entre les hommes et les choses, par leur classement régulier, et de former ainsi de beaux accords contrastés, ne fait que susciter les noirceurs sociales, s'attachant à faire réussir le fourbe, à ourdir la perte du véridique. La *composite* n'est plus qu'une duperie, une voie assurée de déception et de ruine. La *papillonne* devient inconstance désastreuse pour le pauvre, vexatoire de la part du riche. Ainsi l'ordre est subverti : les passions distributives devaient régir les affectives et les sensitives, pour les conduire au bien ; les sensitives ne devaient être que le moyen de manifestation des affectives en essor harmonique. Il y a

transposition des rôles. De régies qu'elles devaient être, les sensitives deviennent rectrices, ou, pour parler plus exactement, deviennent fautrices de troubles et de discordes. Elles étouffent les affectives; elles forcent les concordantes distributives à fuir au loin, à laisser le champ libre à leur contre-essor en subversion.

Alors le luxisme prend la domination; le groupisme, le sériisme lui sont sacrifiés; et telle est encore, selon Moïse, l'histoire des générations d'Adam, l'homme universel. Sous les noms de *Kaïn*, *Habel* et *Seth*, l'auteur de la Genèse désigne les trois êtres cosmologiques ou grandes ramifications du genre humain distinguées par leurs caractères respectifs. Kaïn se constitue abstractivement de tous les hommes *luxuels* qui, dans la rupture des harmonies, subjuguent les autres hommes. Habel comprend de même abstractivement tous les hommes chez qui le *groupisme* est dominant; Seth, tous ceux qui, par la dominance du *sériisme*, devaient présider à la formation des accords sociaux ou passionnels. Le féroce Kaïn immole le tendre et touchant Habel. Le spirituel et mystérieux Seth fuit cette scène d'horreur, se réfugie dans la région purement intellectuelle. (Genèse, chap. IV, V.)

Les trois sociétés subversives, sauvage, barbare, civilisée, qui, de nos jours, se partagent encore la terre, ne cessent point de représenter cette première génération d'Adam. La vie des sens, sorte de vie brute, est encore la vie des Sauvages, dominés par une grossière cupidité. Ils ne songent qu'à satisfaire leurs appétits sensuels, leur industrie ne s'élevant pas au-

delà de ce qui peut atteindre ce but : ce sont les enfans de Kaïn. Si les passions affectives ne dominent pas fréquemment en essor direct chez les Barbares, ils y prétendent au moins, et ne font qu'y substituer l'essor faussé. Lorsqu'on observe leurs mœurs chez les nations pures, en Alger, en Turquie, en Perse, et non chez les bâtardes, en Chine ou ailleurs, on voit que, de tous les hommes, les Barbares sont le plus dominés d'ambition, d'amour, de familisme, d'amitié, font le plus grand étalage de l'hospitalité et de la fidélité. Les Civilisés sont à coup sûr les plus savans, les plus avancés dans l'essor des passions distributives. Mais cet essor est subversif, comme l'essor des affectives chez les Barbares, des sensibles chez les Sauvages; et chez tous le mal domine.

La même marche des faits s'observe dans chacune des trois grandes divisions sociales. Parmi les Civilisés, les hommes sensuels et violens persécutent, comme Kaïn; les hommes sensibles et doux souffrent, comme Habel; les hommes intellectuels et justes, sont d'ordinaire forcés de se tenir éloignés du monde et des affaires, comme Seth. Il en est de même chez les Barbares et chez les Sauvages.

Les facultés intellectuelles, l'art de penser, de raisonner, d'ourdir le mal, de discerner et réaliser le bien, peuvent, ainsi que nous l'avons établi (p. 9, 10), se développer pour l'essor d'une passion, quelle que soit sa classe, distributive, affective, sensitive, et quelle que soit sa tendance, harmonique ou subversive. Un homme fortement dominé de la passion du goût, par exemple, pourra, en inventions susceptibles de la

satisfaire, avoir une imaginative, une dextérité, une sagesse, égales, quant à leur degré d'intensité, à la sagesse, à la dextérité, à l'imaginative que déploiera un amant pour plaire à sa maîtresse, un ambitieux pour parvenir au ministère, un Pascal pour varier et agrandir ses connaissances et ses talens.

Ainsi, soit qu'on la considère dans l'homme individu, soit qu'on l'observe dans telle nation plus ou moins nombreuse, une génération de **Kaïn** manifestera la plus grande énergie de volonté et de conceptions intellectuelles, dirigées vers les choses qui se rattachent plus directement à l'essor des passions des sens. Si l'individu ou la nation de ce caractère vit dans l'état de société que nous nommons état sauvage, absence de police, d'industrie agricole et manufacturière, ses conceptions intellectuelles tendront surtout à développer la plus grande dextérité du corps, et nulle part on ne trouvera des coureurs plus agiles que les **Hurons**, des chasseurs plus adroits et plus intrépides que les **Cafres** ou les **Iroquois**, des voleurs plus hardis que les insulaires de la mer du sud, des mangeurs plus gloutons que les **O-Taïtiens** ou les **Eskimaux**. Nulle part aussi, en société subversive, on n'inventera plus de cruautés pour torturer l'homme dans ses sens corporels, depuis le douloureux tatouage, dont on fait même le privilège des gens en dignités, jusqu'à l'aplatissement des têtes, aux mutilations de tous les genres, à l'immolation de six cents hommes, femmes, enfans, pour la splendeur des fêtes ou des funérailles d'un roi nègre.

Quelques exceptions, sans doute, se feront remar-

quer. On verra certaines peuplades ayant des mœurs moins affreuses ; mais, dans le plus grand nombre des hordes sauvages, la férocité sera portée à son plus haut degré, résultat infaillible, éminemment caractéristique de la subversion d'essor des passions sensibles.

Ce qui s'observe chez les Sauvages sous le rapport des appétits sensuels, de leurs essors et des tortures du corps, se retrouve chez les Barbares par application plus spéciale aux appétits et essors de l'âme, aux tortures du cœur. En passant à l'état policé, les nations que nous nommons barbares n'ont oublié des cruautés de l'état sauvage que ce qui, comme le tatouage, n'est plus qu'incommode ou fâcheux pour les dominateurs des peuples. L'usage des supplices est conservé comme moyen de terreur retenant les hommes sous le joug ; mais alors ce ne sont plus les passions des sens qui suscitent et dirigent principalement l'énergie de la volonté et des conceptions intellectuelles ; ce sont les passions affectives, l'orgueil du commandement, la jalouse fureur de l'amour.

Un Genghis-Khan, un Timour-Lenk, un Mahomet II, parviennent à leur immense puissance par le courage et le talent qu'inspire une vaste ambition, comme tel Algonquin, stimulé par une faim véhémence, par l'ardent désir de se couvrir d'un vêtement, parvient à la prodigieuse vélocité qui lui fait saisir un daim à la course et s'enrichir de sa dépouille.

Les Barbares ne sont plus, comme les Sauvages, exclusivement absorbés dans l'essor des passions sensibles, parce que l'état policé auquel ils se sont élevés, force des esclaves à exercer l'industrie agricole et

manufacturière, et subvient déjà abondamment aux besoins corporels. Sans inquiétude sous le rapport de ses besoins, le Turc ne songe qu'à peupler ses sérails et ses bagnes, à goûter les voluptés, les charmes de la grandeur et du pouvoir. Il semble ne vouloir et il ne fait réellement que porter l'oppression à son plus haut degré, effet inhérent à la subversion de l'essor des passions affectives.

Fatigué de la misère et de la férocité de l'état sauvage, de l'arbitraire et de l'oppression de l'état barbare, l'homme veut passer à un état social moins intolérable : il maintient l'industrie productive qui doit satisfaire ses besoins corporels ; mais il lui donne un véhicule moins hideux que l'esclavage. Un commencement de liberté corporelle s'introduit ; on est censé travailler pour soi et sa famille, au lieu de travailler pour un maître, et les chances de satisfaction des passions des sens et du cœur sont agrandies. N'étant plus exclusivement absorbé, comme le Sauvage, par la crainte de manquer de vivres ; comme le Barbare, par la soif du pouvoir qui a cessé d'être la seule voie des richesses et des honneurs, le Civilisé tend plus spécialement à l'essor des passions distributives, qui, selon la définition que nous avons donnée, ne sont qu'une combinaison, un raffinement de toutes les autres. L'énergie de conceptions intellectuelles et de volonté qu'elles déploient à leur tour, prend la seule direction que lui permette l'incohérence sociale au point où notre civilisation est parvenue, direction éminemment subversive, portant la fourberie à son plus haut degré, inventant et perpétuant toutes les

tortures de l'esprit, ainsi que nous aurons trop d'occasions de le démontrer.

Les faits généralisés en distinction des trois grandes divisions sociales du genre humain, se particularisent en analogie parfaite au sein de chacune de ces divisions. Si nous voulons observer la Civilisation européenne, le titre passionnel caractéristique de chaque nation se classera comme aura été classé le titre passionnel de chaque grande division sociale, sauvage, barbare, civilisée. Ainsi le *luxisme* ayant pour voie d'essor les grands moyens industriels, l'esprit mercantile, la foi punique qui se joue des peuples et des rois, et accumule la plus grande masse de richesses qu'on ait encore vue entre les mains d'un petit nombre d'hommes, le *luxisme* sera la passion dominante, le titre caractériel de la nation anglaise. La nation espagnole a déployé un caractère plus animique : il tenait aux passions du cœur, à la plus grande étendue de domination, à l'orgueil des qualifications les plus pompeuses. Son essor s'est manifesté par les conquêtes guerrières et lointaines. Les mœurs des Espagnols furent toujours les plus rapprochées des mœurs asiatiques, et leur puissance, fondée sur l'essor nécessairement subversif du caractère d'Habel, a dû se dissiper devant l'ascendant *kainique* des dominateurs des mers. Le caractère national français est plus connu, plus tranché encore. C'est une dominance des passions distributives. L'inconstance ou variabilité, l'enthousiasme aveugle, l'art du raffinement des plaisirs, la pureté du langage, la générosité, mille traits divers caractérisent cette nation comme prétendant surtout briller par les supériorités de l'esprit.

En France, en Espagne, en Angleterre, comme en tout autre pays, l'homme sensuel, enfant de Kaïn, sera le plus cupide, ou, s'il est déjà riche, le plus dissipateur des dons de la fortune, pour ses propres jouissances. L'homme animique, enfant d'Habel, sera le plus aimant, le plus doux, ou le plus jaloux, le plus ambitieux de gloire et d'honneurs. L'homme spirituel, enfant de Seth, s'il n'est le plus juste, sera le plus intrigant, le plus enthousiaste, par fois le plus versatile; et ces hommes de caractères divers auront autant de difficultés à se concilier, à vivre ensemble, qu'en ont les nations anglaise, française, espagnole, ou les sociétés sauvage, barbare, civilisée, à s'entendre pour leur bien commun.

De cette scission survenue, dans l'origine du mal, entre les enfans d'Adam, soit qu'on les considère dans leurs grandes masses sociales, dans leurs masses nationales ou dans leurs individualités, les siècles ont vu découler tous les fléaux qui ont affligé la terre. La rupture des harmonies de l'homme avec lui-même, a entraîné la plus funeste perturbation dans les harmonies de sa demeure. La plaie morale, étendue sur tout le globe, s'est envenimée de plus en plus; les générations se sont succédées sans qu'on songeât à la sonder. N'en observant que quelques escarres, n'y appliquant que d'insuffisants palliatifs, avec le seul espoir d'en cicatriser quelques points à peine aperçus, on s'est tenu hors de possibilité de juger sa nature, sa gravité, de découvrir le spécifique d'une guérison radicale. Les plus hardis explorateurs n'ont pas signalé le centième des désordres physiques, métaphysiques

et sociaux auxquels Adam, l'homme collectif, usant de la puissance dont il est investi, est tenu de remédier, pour rentrer dans la voie de son destin vrai. Essayons le précis des faits principaux sur lesquels l'investigation la plus approfondie devait se diriger, et raisonnons sur ces faits, d'après les principes que nous avons posés.

Les grandes calamités physiques de la terre se remarquent dans la congélation des pôles, les feux dévorans de la torride, le désordre général des climatures, les sinistres atmosphériques et terrestres, l'infection des mers, la surabondance des créations véneuses ou malfaisantes dans les divers règnes de la nature, les virus morbifiques répandus dans tous les êtres organisés.

Tel n'a pas toujours été l'état matériel de notre globe. Les savans physiiciens, naturalistes, géographes, ont prouvé, par de nombreuses découvertes, qu'il fut un temps où les pôles étaient peuplés de végétaux, d'animaux d'un climat moins rigoureux que celui de l'Islande. Il a été constaté dans les régions polaires comme dans nos Alpes, que chaque siècle, chaque année même, les glaces permanentes gagnent du terrain, exercent une influence plus nuisible. D'autre part, vers l'équateur, surtout en Afrique et en Asie, les mers de sable se sont étendues en superficie, comme les glaces dans le Nord. Partout les ouragans, les sécheresses, les inondations, les tremblemens de terre, plus fréquens et plus intenses, semblent ne laisser aucun doute sur ce que nous devons nommer les diagnostiques croissans du mal-être de la planète.

Naguères on ne connaissait que la peste d'Orient : aujourd'hui la fièvre jaune, le typhus, la syphilis, le cholera-morbus et cent autres maladies ignorées de nos pères, infectent le monde et le dévorent.

Pour remonter à l'origine de ces désordres de la surface terrestre, il ne faut qu'observer un point de fait évident. Dans son état primitif, comme déjà nous l'avons dit, la nature est BRUTE. C'est la matière à mettre en œuvre, fournie à l'homme pour l'exercice de l'industrie, grand moyen de vitalité. Les immenses forêts vierges du Brésil ou du Labrador n'ont point encore été défrichées; leur climat est âpre comme leurs produits. C'est un sol qui, pour devenir réellement habitable par des sociétés humaines, attend des travaux analogues à ceux avec lesquels l'ancienne vallée des Arvernes, si brumeuse du temps de César, s'est transformée en délicieuse Limagne.

Le retard de l'action de l'homme sur les nouveaux continens d'Amérique et d'Australie, fait que, sous les mêmes parallèles que ceux de l'Europe, les climatures y diffèrent notablement des nôtres. La vigne ne prospère point encore en Pensylvanie, sous le 40^e degré; tandis qu'en Belgique, sous le 50^e, on a long-temps récolté des vins agréables. La pleine culture du littoral de la Méditerranée et de tout l'espace compris entre cette mer et la Baltique, a tellement amélioré le climat de la Scandinavie, qu'il est peut-être moitié moins rude qu'aux lieux de la Sibérie ou du Canada, également rapprochés du pôle, mais où l'influence du voisinage des nations industrieuses ne se fait point sentir. Il est donc avéré que les grands

travaux des sociétés humaines modifient considérablement la température. Ils la modifient en multipliant les foyers domestiques, en élevant des abris, perpétuant les hautes futaies qui ont la propriété de carder les vents; disposant les bassins d'eau, encaissant les torrens, recourant aux mille moyens de maîtriser les météores, d'échauffer ou rafraîchir le sol, condenser, dilater, purifier l'air, accélérer ou ralentir le mouvement de l'atmosphère.

Pour exercer cette puissance sur le globe, l'homme doit se former en grands corps de nation, et il peut l'exercer pour le mal-être comme pour le bien-être de la terre. Après avoir assaini telle contrée, adouci tel climat, les travaux humains, mal continués et mal entendus, peuvent amener un état de détérioration plus fâcheux cent fois que ne l'était l'état primitif ou brut de cette même contrée.

Plusieurs points de l'Asie sont les témoins de ces déplorables vicissitudes. L'histoire raconte tant de merveilles du séjour enchanté de Babylone, qu'on le confond souvent avec le paradis perdu. La douceur exquise du climat, la perfection des cultures, la magnificence des édifices, les arts industriels, les beaux arts, les sciences, les mœurs, en un mot tout ce qui constitue l'apanage de l'homme, sa dignité et son bonheur, y avait atteint un degré de splendeur plus élevé peut-être que celui auquel la riche et puissante Europe est parvenue de nos jours. Cependant le voyageur, qu'une ardente curiosité ou le sordide espoir du gain peut seul aujourd'hui amener sur ces plages asiatiques, jadis si fortunées, n'y trouve plus que les silencieuses et mortelles horreurs du désert.

Les peuples de Sémiramis avaient su créer et maintenir la fécondité de leur sol, par une sage économie des plantations, des irrigations; par cent chefs-d'œuvre de grande industrie, qui, lorsqu'ils embrassent un vaste territoire, en garantissent la prospérité. Celle des Babyloniens se fût perpétuée, s'ils avaient su persister dans une impulsion forte en perfectionnemens progressifs. Leur mouvement ascendant vers le bien s'est ralenti; leur accord social a faibli. D'autres peuples, voisins ou éloignés, ignorans et jaloux, vinrent fondre sur Babylone, comme Kaïn se précipita sur Habel. Ces peuples s'emparèrent, par la force, des jouissances dont la persuasion ne leur avait point fait adopter les moyens. Les Babyloniens, en négligeant cette voie de conquête persuasive, si digne de leurs supériorités, avaient en quelque sorte provoqué la catastrophe dont ils ont été victimes. Attaqués à leur tour, leurs premiers conquérans furent vaincus. Chaque siècle a vu la guerre succéder à la guerre; chaque guerre a ajouté à la détérioration successive de la culture et du climat. Enfin quelques hordes de Bédouins sont restées seules maîtresses du pays, et leur unique occupation a été d'en consommer la ruine totale.

Tel a été le sort de cette portion du globe, autrefois si brillante d'industrie, si riche en productions de tous les genres, si renommée pour l'éclat des sciences, et pour la variété des plaisirs que goûtaient ses heureux habitans. Après avoir fait passer la nature brute à l'état de nature en perfectionnement, ils ont manqué d'énergie pour augmenter encore ce

perfectionnement, le propager chez les autres nations qui nécessairement devaient en convoiter les avantages pour elles-mêmes. Sur ce point du globe la climature s'est perdue par excès et fausse direction de l'action industrielle de l'homme, comme sur d'autres points elle est à naître, à cause de l'insuffisance de cette même action industrielle.

Ainsi les conquêtes que les sables au midi, les glaces au nord, n'ont cessé de faire sur le domaine de l'homme, attestent simplement que l'homme a manqué de valeur et de force. Il a manqué de valeur par apathie, de force par désunion. La désunion, le choc des nations, a couvert de deuil les plus vastes contrées de l'Afrique et de l'Asie. Le Sahra, l'Aheaf, le Cobi, se sont formés comme on a vu plus récemment se former le désert de Babylone. La mer polaire au nord du détroit de Behring, redeviendra navigable comme sont redevenues navigables les baies du Spitzberg, bien plus rapprochées du pôle, mais bien moins éloignées des terres en culture.

Aux grandes dégradations climatériques, excès de froid dans les régions polaires, de chaud dans les régions équatoriales, sont dus tous les désordres de l'atmosphère. Les émanations discordantes de la zone glaciale et de la torride ne pouvant s'équilibrer constamment, se heurtent, se confondent, et produisent ces intempéries, ces terribles météores qui, chaque année, ravagent nos plus heureux climats.

L'infection des mers tient à la même cause que la surabondance des créations malfaisantes. C'est une subversion née de la nécessité où s'est vu le créateur

de manifester, dans tout le mobilier du globe, les analogies révélatrices de la déviation du destin : Adam s'était corrompu ; la corruption a dû s'étendre à tout ce qui dépendait d'Adam. Pour concevoir ces grandes choses, il faut toujours en revenir au droit sens des adages les plus naïfs et les plus vulgaires, « *on se peint dans ses œuvres. — Tant vaut l'homme, tant vaut sa terre.* » — L'homme universel chassera de sa demeure tous les êtres malfaisans, extirpera sur les divers points du globe, tous les venins pestilentiels, en un mot se peindra en beau dans ses œuvres, élèvera sa valeur, et, par suite, celle de la terre, comme déjà telle famille, telle commune, telle nation, y est parvenue, plus ou moins, par les moyens qu'elle a tirés des accords sociaux.

Ainsi, quand on procède à l'analyse des grandes calamités physiques, on les voit clairement en germe dans les discordes d'un petit ménage qui gère mal le coin de terre confié à son action sanitaire et industrielle. Ce germe prend de l'extension dans les discordes de la cité, de la nation, de la région, et le mal finit par envelopper la terre entière.

La primordiale calamité politique s'observe dans le partage de l'espèce humaine en hordes sauvages et en peuples policés. Les Sauvages refusent l'industrie ; ils restent eux-mêmes et laissent leurs savannes dans l'état de nature brute, au sein du mal-être et de l'abjection. On les voit perpétuellement en guerre entr'eux et avec les peuples industriels, qui, tantôt sont dominateurs, comme les Espagnols dans l'invasion de l'Amérique, tantôt sont subjugués, comme les Chinois

soumis par les Mantcheoux, les Romains vaincus par les Goths, les Huns, les Vandales.

A leur tour, les peuples industriels sont en pleine discordance politique, par leur division en nations à esclaves et nations à citoyens. La lutte entre les barbares et les civilisés, les Mahométans et les Chrétiens, est plus vive, plus désastreuse encore que la lutte entre les industriels et les sauvages. L'industrie, il faut bien le répéter, avait fait passer de l'état de nature brute à l'état de nature en perfectionnement. La guerre, infaillible conséquence de la scission générale, a partout suspendu cette marche dirigée vers le bien-être et la haute dignité de l'homme. La guerre entre les nations, entre les ménages, les individus, a tout subverti et a fait passer à l'état de nature en dégénérescence. Il a fallu toute la puissance providentielle pour maintenir sur quelques points un mouvement moins calamiteux, et ménager des chances de retour à l'essor du destin vrai.

C'est au-delà de l'Océan, sur les bords de la Delaware et de l'Ohio, et, dans notre Europe, aux rives d'Angleterre, de France, d'Allemagne, que se trouvent de précieux germes de réhabilitation, échappés comme par miracle à la dépravation générale. De bons esprits, en très-petit nombre, y ont conservé une noble énergie pour la recherche des voies du bien. La révélation historique les a éclairés. Les méditations d'économie politique les ont conduits à constater des faits importants. Mais les vérités découvertes étaient laissées éparses et stériles. Chacun voulait faire prévaloir ses idées, à l'exclusion des idées de

ses émules. Chacun travaillait dans l'isolement, et, au lieu de créer un corps de doctrine complet et puissant, susceptible de l'adoption spontanée de tous les humains, renversant toutes les erreurs, introduisant la seule domination légale, celle de la capacité et de la vertu, les savans voyaient annihiler leurs dogmes les plus évidens et les plus efficaces, ainsi que de forts athlètes voient la débile main du vieillard briser une à une les flèches qu'ils n'ont pu rompre unies en faisceau.

La déviation de l'homme, observée dans la scission générale des peuples, en sauvages et industriels, barbares et civilisés, se reproduit en détail dans la scission des nations civilisées, ou barbares, ou sauvages, entr'elles. Elle se reproduit entre les provinces, les villes, les corporations d'une même nation. Partout l'oligarchie est aux prises avec le peuple, le commerce avec l'agriculture, les ecclésiastiques avec les philosophes, les improductifs avec les producteurs. On ne rencontre que par hasard un ménage où la discorde n'ait pas pénétré, où l'accord règne entre l'époux et l'épouse, le père et les enfans, entre les frères, les sœurs. Bien plus, chaque individu, homme, femme, enfant, est plus ou moins en scission avec soi-même. L'impulsion naturelle porte chaque individu à jouir; la crainte de la dépense, de la maladie, ou le manque de moyens retient chaque individu dans la circonspection et l'ennui, véritable état de guerre entre son cœur et ses sens voulant le plaisir, contre son esprit défendant le plaisir.

Les funestes conséquences d'un tel bouleversement ne comportaient que quelques palliatifs, tant qu'on

ne découvrirait pas le procédé d'extirpation radicale de l'universelle incohérence. Aussi c'est à quoi se sont bornées et ont dû se borner la RELIGION, la SCIENCE, la LOI, que nous avons déjà citées comme les seules voies d'atténuation du MAL dans l'état de subversion, d'exaltation du BIEN dans l'état d'harmonie. Traitons de ces voies avec quelque développement.

RELIGION DE MYSTÈRES ET DE RIGUEURS.

Les écrivains qu'on désigne sous le nom de philosophes, et qui ont traité de la religion, ne paraissent pas en avoir eu une connaissance approfondie. Il serait facile de prouver qu'il n'en ont encore saisi ni le véritable esprit, ni les vrais dogmes; et pourtant bien des gens croient qu'après ce qu'ont publié les Fréret, les Voltaire, les Dupuis, les Volney, le sujet est épuisé, les textes sont éclaircis, les doutes fixés. Il n'en est rien : on peut, sans beaucoup de témérité, avancer que ces auteurs et ceux du même ordre qu'on leur assimile, n'ont fait qu'aborder et résoudre quelques questions très-secondaires. Les points fondamentaux sont restés en dehors de la sphère de leurs conceptions. Bien qu'ayant parlé avec infiniment d'esprit et de raison, nos grands écrivains sont loin d'avoir fait faire un grand pas à la vérité. Tenons-leur compte de leurs intentions; rendons-leur grâce d'avoir courageusement signalé des folies, rectifié des erreurs, démasqué des turpitudes; mais cherchons à ramener à des pensées plus saines, les esprits qu'ils ont pu égarer.

Si les philosophes ont fait du mal, sachons ne le

leur imputer qu'en tenant compte des nécessités où si souvent l'impéritie ou la mauvaise foi de leurs antagonistes les ont placés. On prêchait la religion et les mœurs, et l'on menait une vie plus que scandaleuse. Partout, quel que fût le culte, la conduite des prêtres était en pleine contradiction avec leurs préceptes et leurs discours. Les sanctuaires étaient peuplés d'ignorans, ou de demi-savans qui les premiers doutaient de leurs doctrines, les qualifiant de mystères, ne sachant en donner aucune explication suffisante. Comment le sacerdoce aurait-il soutenu la lutte, quand il manquait ainsi de force morale et intellectuelle, encore plus que de force physique ? L'histoire, que les prêtres redoutent et dont, en leur qualité de *pasteurs*, ils interdisent la lecture à leurs *troupeaux*, l'histoire témoigne à chaque page que si les philosophes ont méconnu les vérités religieuses dogmatiques et ont nui à la religion, les dépositaires de ces vérités, en se tenant hors d'état de les faire prévaloir et ne les comprenant guères mieux que les philosophes, ont le même reproche à se faire.

Ces maîtres de la science, prêtres et philosophes, choqués de mon langage, demanderont-ils de quel droit je le leur tiens, quelle est ma mission, quels sont mes titres ? Mes titres, ma mission, mon langage, sont les mêmes que les leurs. Ils ont exploré les archives de l'esprit humain, et moi aussi : voilà nos titres communs. Ils font part à leurs semblables du résultat de leurs recherches ; ils publient ce résultat, avec l'espoir de contribuer aux progrès de la vérité : j'agis de la même manière, et voilà notre mission commune. Leur langage est à la fois affirmatif et critique, et ils

proclament que l'évangile, aussi bien que la saine logique, consacre le principe de l'égalité des droits. Je ne fais qu'user du droit qu'ils me reconnaissent, dissenter à mon tour avec le langage dont ils m'ont donné les formules.

Insiste-t-on, veut-on absolument que je produise des autorités ; je demanderai un peu de patience : mes autorités seront plus nombreuses et plus fortes qu'on ne le voudra ; mais encore faut-il m'accorder le temps de les citer. Je me bornerai, pour le moment, à transcrire un passage de certain auteur dont je ferai plusieurs fois mention : « L'on ne saurait, dit-il, » calculer tous les maux qui ont été versés sur la terre » et dans l'esprit de l'homme par les mal-adroits ou » les fourbes, qui n'ont marché que par les traditions » corrompues : » (celles dont s'alimente encore la polémique de notre époque). « Le temps viendra, et » il n'est pas loin, où les docteurs traditionnels per- » dront leur crédit. Ce sont eux dont les ignorances » ou les mal-adresses servent de reflet à l'orgueil du » philosophe, qui voit leur incapacité ; à l'aveugle et » avilissante crédulité du simple, qui ne voit d'autre » divinité qu'eux, et à l'animosité des sectes qui se » croient en mesure et posséder la vérité, quand elles » se sont jetées à l'autre extrémité des erreurs qu'elles » leur reprochent (1). »

Je dirai donc aux docteurs, soit qu'ils aient reçu leurs diplômes dans les séminaires et les facultés, soit qu'ils les aient conquis à la pointe de leur plume, par

(1) Le Crocodile, page 87. (Luc. XI, 52).

des écrits d'un haut mérite, honorés des suffrages publics : « Faites pour moi ce que vous voulez qu'on » fasse pour vous. Je produis mon œuvre ; tenez-m'en » compte ; si sa lecture ne vous suffit pas pour l'ap- » précier avec justesse, et si vous ne manquez ni de » capacité, ni de bonne foi, ni du noble désir du » bien et des progrès, demandez des développemens » en précisant sur quoi ils doivent s'étendre, et vous » les aurez. » Mais c'est pure absurdité de vouloir qu'un écrivain soit connu, ait fourni ses preuves, avant même qu'on l'ait admis à se présenter pour soutenir sa thèse et se faire connaître ! Si tel a été jusqu'ici l'abus ordinaire des dominateurs légitimes ou légaux du monde scientifique et littéraire, il est temps de le réformer.

En remontrant les philosophes sur leurs méprises, je ne saurais les offenser. C'est abonder dans leur sens, que rappeler leurs adversaires aux vérités qu'ils méconnaissent ou défigurent. Voltaire et son école tiennent moins aux explications qu'ils donnent, qu'à prouver l'insuffisance des explications qu'on leur oppose. Si les acquisitions récentes des sciences philologiques et archéologiques eussent été connues de Voltaire, très-sûrement on l'eût vu le premier vénérer les dogmes dont elles ont rétabli la véritable acception, dogmes qui n'ont été ridiculisés que parce qu'ils n'étaient point compris.

Les théologiens ne seraient pas mieux fondés que les philosophes à s'indisposer. Mon intention n'est pas de les combattre, d'attaquer leurs doctrines, de pervertir le sens attribué par eux aux écritures qu'ils ont

qualifiées saintes. En donnant à ce sens plus d'étendue et de grandeur, on peut maintenir encore les acceptions précédemment admises. Ne l'ai-je pas déjà prouvé en traitant du péché originel ? Ce que je fais, beaucoup de chrétiens l'ont fait avant moi, et n'ont pas cessé pour cela d'être très-orthodoxes. Que peuvent répondre les théologiens à ceux qui leur déclarent : « Nous » nous sommes fait une règle de ne subtiliser sur rien, » et de prendre simplement ce qui est dit, dans le » sens qu'il est dit, spirituellement, ou matérielle- » ment, ou allégoriquement.... Nous ne disons pas de » ne point donner de sens nouveau, mais de faire » bien attention que le sens nouveau ne contredise » pas celui qui est reçu ; car, autre chose est d'anéantir » un sens pour lui en substituer un opposé, autre » chose est de joindre au sens déjà connu, un autre » sens qui puisse se concilier avec lui, l'éclaircir et le » développer. Tout se réduit à présenter le même » objet sous différens rapports, mais en s'imposant la » loi de ne jamais le dénaturer. Si l'on me juge d'après » ces règles, je ne crois pas qu'on puisse me reprocher » aucune erreur (1). »

Je m'imposerais volontiers une telle obligation. Mon but est plutôt de servir la cause de la religion, que de la mettre en péril, mais de la servir sans rien omettre pour le progrès des lumières que le monde peut devoir aux sciences métaphysiques. Moyennant ces déclarations préalables, un peu longues, mais encore nécessaires par le temps qui court, je puis parler avec pleine liberté.

(1) *Exurgat Deus!* page 17.

Considérée comme l'un des trois grands moyens d'atténuation du mal, la Religion, dans la déviation du destin, ne pouvait avoir d'autre véhicule que les rigueurs et les mystères. La rupture des harmonies sociales, physiques, métaphysiques, avait fait de l'état de guerre une absolue nécessité pour Adam (l'homme universel). Réduit à s'armer pour combattre les créations malfaisantes qui infestaient sa demeure, l'homme dû bientôt tourner ses armes contre l'homme, cet affreux déchirement étant inhérent à la scission des intérêts nationaux, communaux, individuels. La masse des individus était subjuguée par double nécessité : elle ne pouvait ni décliner l'obéissance que la force lui imposait, ni éviter de se soumettre à des chefs capables de lui faire soutenir avec quelque avantage un perpétuel état de guerre.

L'inégalité des conditions n'était donc pas moins un besoin impérieux pour les masses, qu'une voie de domination pour un petit nombre d'ambitieux, et le joug inévitable devait être présenté à ces masses, revêtu de tous les caractères qui pouvaient frapper les sens, l'imagination, et le légitimer. Dès-lors les allégories, les prestiges, furent aussi raisonnables dans la déviation du destin, qu'ils le seraient peu dans l'essor du destin vrai ou état de lumière et d'harmonie. En religion, tout se couvrit et dut se couvrir d'un voile. Sur tous les points, à la Chine, aux Indes, chez les Chaldéens, les Egyptiens, les Celtes, les Mexicains; et postérieurement, chez les Chrétiens et les Mahométans, les dogmes fondamentaux ne durent être et ne furent communiqués, dans leur réalité,

qu'aux adeptes éprouvés et jugés dignes de l'initiation. Pour pouvoir les divulguer utilement, il fallait atteindre l'époque de diffusion des lumières où nous sommes parvenus.

On a dit que les prêtres avaient volontairement trompé les peuples, parce qu'ils avaient trouvé plus commode de conduire des aveugles que des clairvoyans. Les prêtres, ainsi que les peuples, n'ont fait que subir les conséquences naturelles de leur commune condition. Il s'agissait de réduire le mal, de comprimer le désordre. La seule voie connue était la cohésion forcée des individus en corps de nation, pour exercer l'industrie assurant la sustentation générale : comme encore aujourd'hui, les docteurs n'imaginaient point qu'il fût possible d'obtenir le travail de l'homme autrement que par sujétion et contrainte. On avait créé l'organisation guerrière pour se défendre de ses voisins ou pour les subjuguier : on vit qu'elle n'était pas moins efficace pour enchaîner les nationaux au travail, que pour enlever aux étrangers les fruits de leur industrie. Par la même raison qu'il y avait des chefs et des soldats, des princes et des sujets, des nobles et des roturiers, il y eut des maîtres et des esclaves, des prêtres et des laïcs. Donner aux uns et aux autres la même instruction, à supposer qu'on en eût le moyen, ç'aurait été mettre entièrement à nu et par-là même envenimer la plaie de l'incohérence, à laquelle personne ne voyait de remède. Sous ce rapport, un reproche fait à Aaron serait aussi mal fondé que s'il s'adressait à Aristote. Le philosophe grec ne concevait pas quelle vertu pouvait être bonne

dans un esclave, tout le mérite du serviteur devant être de bien obéir, d'*agir*, à peine d'être déclaré en révolte, sans se permettre le raisonnement et l'examen. L'ouaille du lévite devait *croire*, comme l'esclave du philosophe devait *agir*. On ne s'étonne point d'entendre un caporal commander telle corvée à une recrue, l'exiger sans souffrir de réflexion, et l'on s'étonne qu'un Brahme commande tel article de foi sans souffrir qu'on le discute ! Comment un Indien serait-il plus fondé à contredire son Brahme, que ne peut l'être un fusilier à contester avec son capitaine ?

Sans l'obéissance forcée du soldat, il n'y aurait point de régiment, point de puissance militaire. Sans la croyance forcée du laïc, il n'y aurait point de culte, point de puissance religieuse. De tout temps, je le sais, on a vu des sages qui, pour vivre dans la concorde et s'acquitter d'un travail nécessaire, se seraient fort bien passé de prêtres et de gendarmes ; mais le nombre de ces sages fut toujours si restreint, qu'on ne saurait les considérer que comme faisant l'exception. Révoquer en doute l'utilité du culte, et conséquemment du sacerdoce, pour le bien-être de la masse du peuple ; prétendre que le peuple peut se passer d'églises, d'autels et de desservans, c'est révoquer en doute l'existence animique de l'homme. Le sentiment religieux est inhérent au cœur humain, autant que la sensation du chaud, du froid ou de la faim, est inhérente à notre organisation corporelle. L'instruction religieuse, qui sous-entend toujours l'instruction morale, est aussi indispensable pour fortifier la vertu et agrandir l'énergie de l'âme, que l'instruction militaire

pour augmenter la dextérité et la force du corps, multiplier les effets désastreux des armes de guerre. On ne peut pas plus se passer de religion que d'armée. L'une est pour la force morale des nations, ce qu'est l'autre pour leur force physique. Assurément il est triste de voir, d'une part, les armées guerrières vivre aux dépens du producteur, l'opprimer dans son existence industrielle, détruire les œuvres de ses mains; d'autre part, les armées sacerdotales, vivant aussi aux dépens du producteur, l'opprimer dans son existence spirituelle, détruire les œuvres de ses pensées. Mais est-ce aux prêtres, est-ce aux militaires qu'il faut s'en prendre de tant de malfaisance? Non: ils n'en sont point personnellement coupables; elle n'est qu'une conséquence naturelle de la déviation du destin.

Au reste, je pourrais me dispenser d'insister ainsi sur la nécessité de la religion, quand personne ne songe plus à la révoquer en doute. J'ignore s'il existe encore des impies; on ne pourrait sans doute les trouver, en très-petit nombre, que parmi les ignorans que délaisse la société, ou parmi les maniaques. Tout homme de bon sens a bientôt avoué l'existence de Dieu, du grand dispensateur qui a tout créé et qui maintient tout dans l'univers.

Mais si les esprits sensés sont d'accord sur l'existence de l'être-des-êtres et sur le sentiment religieux, indélébile dans le cœur de l'homme, ils sont loin de l'unanimité pour ce qui touche aux dogmes et aux formes du culte. Les uns disent que les dogmes, les formes sont sacrés, et que la raison humaine est inhabile à les comprendre ou à les juger. D'autres pen-

sent qu'ils se modifient, en se perfectionnant à mesure des progrès de la civilisation et des connaissances scientifiques. La controverse ainsi introduite s'est animée, et il semble que plus on s'y est livré, moins l'on s'est entendu. Le savant qui parviendrait à donner aux dogmes une évidence mathématique et saurait démontrer leur excellence, ne rendrait-il pas un éminent service aux prêtres, aux philosophes, à l'humanité entière ? Ce savant se présentera, et prochainement sans doute, car notre siècle produit à chaque instant des érudits et des penseurs d'une haute capacité. J'essaye, en attendant, quelques indications.

La chute d'Adam, la déviation du destin, avait, comme nous l'avons décrit, amené l'invasion de tous les maux sur la terre. Ainsi que l'a dit Aristote avec un si grand sens, la sujétion forcée de la grande majorité des humains voués à l'exercice répugnant de l'industrie, ne comportait en eux, ni vertu, ni science. Plus le travailleur était misérable, ignorant et rapproché de la brute, moins sa révolte était à craindre, et plus il était facile d'en faire un instrument de répression, en cas d'émeute de ses consorts. Dès-lors la politique devait être ce qu'elle a été, une attention extrême de ne permettre aux classes inférieures d'autres connaissances que celles indispensables pour bien remplir leur vocation servile. Le peuple était retenu dans cet état, au physique, par la force militaire; au moral, par la force religieuse. Celle-ci avait sa base dans les croyances inculquées dès le moment où les facultés intellectuelles s'annoncent chez l'enfant.

Les dominateurs sacerdotaux, dépositaires des premières révélations et inspirations données à Adam par l'acte même de la création, ne pouvant pas divulguer les vérités telles qu'ils les possédaient, n'avaient aucun intérêt à leur substituer des dogmes arbitraires ou faux, pour être imposés à titre de croyances. Ils pouvaient se borner à revêtir d'un voile les vérités dogmatiques, en laissant à la providence le soin d'amener l'époque où ce voile, cessant d'être nécessaire, serait levé sans danger. C'est là précisément ce qu'a fait le sacerdoce primitif.

L'unité de Dieu, la trinité, l'incarnation, revêtirent des formes à la portée de l'intelligence des Ilotes et des Parias. Le polythéisme et le panthéisme surgirent; les temples furent élevés. Convaincu que l'homme forcément abruti par le manque d'instruction, joint à l'exercice continuuel d'une industrie invariable et purement machinale, ne pouvait comprendre, adorer la divinité que dans les emblèmes qui frappaient ses sens, le sacerdoce inventa les Fétiches en Afrique, les Pénates en Asie. Il les inventa comme de purs symboles, figures hiéroglyphiques capables de rappeler incessamment dans une intelligence bornée, l'idée du Dieu qui crée, voit, maintient, récompense et punit. Une telle idée, toujours présente à l'esprit, parce que l'objet qui la reproduit est toujours présent aux yeux, ne devait-elle pas en effet préserver des maléfices, des mauvaises pensées, mauvaises actions, et garantir le bien et les succès de chacun, si elle devenait l'habitude et le guide de tous? L'invention des reliques, des amulettes, des chapelets, fut donc, dans le prin-

cipe, une invention sensée et utile ; et ces pratiques seront toujours très-salutaires pour les gens simples et de bonne foi que leur condition sociale ne permet pas de conduire au bien par une voie différente.

Si les progrès de l'instruction ou de la perversion parmi le peuple viennent à convertir ces pratiques en coutumes tantôt ridicules, tantôt superstitieuses ou de pure hypocrisie, à qui en faire un tort ? On abuse des meilleures choses. L'invention était bonne : devenue insuffisante ou nuisible, il fallait y suppléer par une invention nouvelle et opportune. Les prêtres ne l'ont pas su ; soit : mais les philosophes, tout en décriant la superstition, n'ont pas été plus habiles que les prêtres. Aussi stériles qu'eux en invention, ils ont été moins sages dans leur conduite, car il vaut encore mieux maintenir, réparer l'étaie de l'édifice où l'on s'abrite et dont on ne peut opérer la reconstruction, que de briser cette étaie, faire crouler l'édifice, et se voir sans abri.

Les Pénates, façonnés en matières les plus précieuses que l'on parvenait à se procurer, furent la représentation symbolique de l'un ou de plusieurs des grands caractères de l'être divin. Dans le palladium de Troye, c'était la sagesse de Dieu fictivement individualisée, et matériellement figurée sous le nom de Minerve. C'était la force du grand être, l'action fécondante et industrielle dont il est le premier moteur, que symbolisait le taureau ou bœuf Apis aux regards des Egyptiens. La moindre créature, de même que le chef-d'œuvre de l'art, peut manifester aux yeux du simple le souvenir du créateur. Il suffit que ce

souvenir soit attaché par une consécration quelconque à l'objet symbolique et vénéré.

Le dogme de la sagesse suprême, de la puissance infinie, de l'activité éternelle de Dieu, n'avait besoin, dans les sanctuaires, que de quelques mots de la langue sacrée, pour être compris de ceux qui, alors, avaient eu la possibilité d'agrandir leur intelligence par les hautes études. Nécessairement privé de ces études, que le défaut de livres imprimés rendait très-coûteuses, le vulgaire ne pouvait avoir, de ces sublimes dogmes, que des idées à sa portée et tombant sous les sens. Que ceux qui se scandalisent d'une statue de Pallas, d'Apis, des pains azymes, ou de tout autre symbole, en inventent donc de plus raisonnables. Qu'ils en inventent, s'ils ne peuvent rendre le vulgaire suffisamment éclairé, riche et sensé; car, encore une fois, le peuple, aussi bien que ses maîtres, est pénétré du sentiment religieux inhérent au cœur de l'homme; il veut le manifester par un culte, et le culte ne saurait être qu'extérieur, ne saurait se passer de cérémonies, de pompes, d'autels.

Quelle convenance, en effet, y aurait-il eu de dire crûment au stupide vulgaire : « Aelohîm, l'être des » êtres, est abstractivement le grand-tout duquel émane » et dans lequel s'absorbent toutes les existences, toutes » les manifestations animiques, physiques, métaphy- » siques, de même que l'unité, dont il est l'essence, » est, en mathématiques, la racine et la somme de » tous les nombres et de toutes les formes. Aelohîm » est le principe de tout bien, de toute harmonie. » L'homme doit incessamment aspirer à la découverte

» et à l'application de tout ce qui peut l'identifier avec
 » ce sublime principe. Le plus beau temple d'Aelo-
 » hîm est le cœur de l'homme. Que tous les hommes
 » ne soient qu'un en lui, et leur bien-être sera per-
 » pétuel et inaltérable. »

Quelle vénération, quelle opinion lumineuse et positive un tel langage inspirerait-il aux Parias, aux Ilotes, aux esclaves, à nos manouvriers et à nos laquais, c'est-à-dire aux sept huitièmes des humains? Ils n'y comprendraient rien, et surtout ils ne sauraient en tirer aucune conséquence d'utilité religieuse. Mais dites-leur :

« Aelohîm est le Dieu créateur et tout-puissant :
 » son essence est insondable. Il est partout ; il voit tout ;
 » rien ne peut lui être caché ! Il est UN ; mais son unité
 » est aussi incompréhensible que son essence. Il s'est
 » révélé à quelques élus : nous le connaissons par ses
 » prophètes et par ses œuvres. Ralliez-vous à sa loi,
 » transmise d'âge en âge par les prophètes, telle que
 » nous l'enseignons de droit divin : observez les rites
 » sacrés, assistez aux adorations publiques. Ayez tous
 » la même croyance ; soyez tous unis, bienfaisans les
 » uns envers les autres. Soyez soumis à l'autorité, car
 » toute autorité vient d'Aelohîm. C'est ainsi que vous
 » lui plairez, que vous serez estimés, aimés de vos
 » semblables, et que vous mériterez toutes les récom-
 » penses en cette vie et en l'autre. Sinon, craignez
 » les feux de l'enfer. »

Ces deux discours n'expriment au fond que la même pensée. Le second seul est efficace pour l'établissement, la propagation et le maintien d'une religion

positive parmi les classes industrielles, telles qu'elles ont toujours été et sont encore faites. Il ne s'agit point de les rallier par des vérités nues et abstraites, mais par des vérités déguisées, imposant le devoir, la crainte, et démontrant des nécessités. Avec des industriels plus ou moins abrutis par la misère et l'ignorance forcée; avec des peuples que leurs chefs n'ont pas la capacité d'élever à la richesse, à la science, à la liberté pour chaque individu, à la concorde pour tous, la religion ne saurait subsister qu'en revêtant des formes théocratiques. Un fondateur de religion serait accueilli avec dédain, échouerait comme les théophilantropes de 1796, s'il ne se donnait que pour un homme ordinaire, doué seulement de plus d'instruction et de vertu que ses semblables. S'il se présente comme prophète, envoyé divin; s'il soutient son rôle jusqu'au bout avec la grandeur et la force morale qui impriment le respect et s'acquièrent une juste vénération, alors le fondateur théocrate atteint le but, et, comme Moïse, Zoroastre, Cong-Tzée, etc., il institue le culte le plus raisonnable et le plus bienfaisant que puissent comporter des sociétés incohérentes.

Alors la hiérarchie sacerdotale doit être puissante et fortement constituée. Elle doit se prétendre infail-
 lible, ne permettre aucune dissidence, sous peine d'hérésie et d'excommunication, car autrement ce serait, selon l'évangile, le royaume divisé contre lui-même, royaume en dissolution. Le sacerdoce doit ne souffrir aucune invasion dans son domaine, aucune parole, aucun acte qui puisse dégrader, avilir ou

seulement ridiculiser, soit lui-même en corps, soit l'une de ses doctrines, ou l'un de ses membres. Sans ces prétentions et des efforts capables de les soutenir, la théocratie serait en contradiction avec son principe, car elle cesserait de paraître sacrée et d'institution divine. Elle serait en contradiction avec le principe des sociétés qu'elle est chargée de guider, car ce principe est la contrainte, et les hommes cesseraient bientôt de croire et de prier, si les prêtres ne terrifiaient pas leurs consciences; comme ils cesseraient d'acquiescer les impôts, les dettes, de s'abstenir du vol, de l'assassinat, si les gendarmes ne se trouvaient là avec le sabre, la prison et le gibet. Aussi, quand la puissance théocratique chancelle, par une conséquence de la marche des sociétés, le sage n'est pas celui qui cherche uniquement à accélérer sa chute; c'est celui qui découvre et démontre le sûr moyen de suppléer une institution devenue insuffisante, et de sauver la religion et ses vérités du naufrage du sacerdoce, qui n'a pas su les sauver lui-même. Beaux esprits du jour, faites donc trêve de glose sur les rigueurs et les mystères du culte, jusqu'à ce qu'ayant introduit un mode de société dont la base ne serait plus la contrainte qui fausse tout, vous soyez fondés à demander ou en mesure de donner une religion de joies et d'évidences. Jusques-là, votre rôle est la circonspection; votre bon sens doit être une profonde vénération pour le christianisme.

Observons Jésus, et admirons! Si, comme Dieu, selon les chrétiens, il a fait des miracles, comme homme il a été l'archétype de la seule conduite qui

puisse être, parmi nous, sage pour l'individu, utile pour la société. Tous les moralistes sensés sont unanimes sur ce point; tous conviennent que, dans l'incohérence sociale caractéristique de la déviation du destin, l'homme qui s'expose le moins à nuire, qui opère le plus de bien alors possible, est l'homme qui sait le mieux maîtriser l'entraînement de ses sens, de son cœur, de son imagination, et acquérir ainsi cette résignation forte qui a mérité le beau nom d'angélique. L'homme résigné ne cherche point à dominer, conséquemment il n'irrite point le puissant ou l'opprimé, ne provoque point la vengeance, parce qu'il se garde de l'orgueil. Ses exigences, ses besoins sont restreints; il ne songe point à spolier autrui, parce qu'il n'a nul sujet d'être cupide. Il s'affranchit des soucis de l'intrigue, des haines qu'elle suscite; il ne trouble point la concorde publique, parce qu'il n'est point envieux. Il ne ruine point sa santé, ne provoque point à la débauche, parce qu'il fuit l'incontinence et l'intempérance. Ses propres torts ne s'exhalent point en emportement; il supporte les torts d'autrui sans colère; il exécute ses travaux avec activité, parce que sa force d'âme surmonte facilement la fatigue et le dégoût.

Tel fut Jésus dans tout le cours de sa mission: prêchant d'exemple plus encore que de paroles, il prouve, par les faits, l'efficacité de la résignation pour l'atténuation du mal. Sans doute se résigner, c'est s'imposer la loi de contrainte; c'est se mettre en contradiction avec le vœu de la nature humaine, avec les passions, ressorts essentiels de l'existence. Mais quand Adam, l'homme collectif, marchant dans la fausse

voie, ne maintient plus ses sociétés, ne tend plus à quelque bien que par la loi de contrainte, il est naturel que cette même loi s'applique aussi à l'homme individu. Sans cela il n'y aurait point ensemble, la partie ne se coordonnerait point au tout. L'homme individu doit s'imposer des privations, remplir des devoirs, réprimer des effervescences, par la même raison et dans le même but que le font les peuples en se soumettant à l'autorité armée. La nation et l'individu se créent les mêmes avantages, par le même procédé. L'homme ou le peuple non résigné est par le fait en révolte, voué aux convulsions de la discorde, du remords, de la vengeance. Ces vérités admises, n'est-il pas évident qu'*il n'y a point de salut hors de la religion chrétienne ?*

La foi, l'espérance, la charité, sont les voies de résignation qu'enseigne Jésus, voies non moins sûres pour rendre la résignation efficace, que la résignation elle-même n'est sûre pour parvenir à l'atténuation du mal. La foi, intime et pleine conviction de l'existence de Dieu, de l'excellence du dogme chrétien, du bien individuel et social que garantit l'observance des doctrines religieuses, la foi seule peut rendre inébranlable dans ses résolutions et ses pratiques, l'homme qui cherche à maîtriser ses passions dévoyées, à comprimer leur malfaisance. L'espérance est le corroborant nécessaire de la foi : à la conviction de l'existence de Dieu, elle ajoute la conviction de sa justice. La foi rend l'homme fort ; l'espérance le rend constant, le soutient dans son malheur, lui fait incessamment entrevoir un meilleur sort, une récompense de sa con-

duite. La foi, l'espérance ne sauraient persister sans l'appui de la charité. Pour comprimer le malfaisant essor des passions, aimer Dieu et son prochain est plus pressant encore que de croire en Dieu, à la religion, et d'espérer la manifestation de la justice éternelle. La foi est la plus grande puissance de l'esprit, car, plus notre intelligence est éclairée et convaincue, c'est-à-dire plus elle a de foi, plus aussi elle a de supériorité d'action sur l'homme et sur les créatures. A son tour, la charité est la plus grande puissance de l'âme, car, plus nos affections sont vives, c'est-à-dire plus nous avons de charité, plus aussi nous avons de bonne volonté, de support pour nos semblables, et nous nous plaisons à exercer le bien.

Ainsi conçues, les vertus théologiques, et leur pivot, l'humilité chrétienne, sont ce que la philosophie peut imaginer de plus positif pour le salut de l'homme, alors qu'il vit dans la déviation du destin. Et ceux qui ne craignent pas de jeter du ridicule sur ces sublimes dogmes, ne font preuve que d'inconséquence. Parce que tel chapelain, catéchisant la populace, et mettant son langage à la portée des simples, fait entendre que la foi est la croyance aveugle à ce qu'il a lu dans les livres et à ce que lui ont dit ses supérieurs; que la charité consiste à donner du pain aux pauvres, à mettre quelques sous dans le tronc de l'église, fallait-il ne voir dans la foi que l'éteignoir du bon sens, et dans la charité qu'une vaine pratique d'aumône entretenant la fainéantise? Les articles du code pénal sont pour nous articles de foi, parce que les yeux de notre corps ne nous laissent aucun doute

sur l'amende ou le supplice qui nous punirait, s'il nous arrivait de n'y point croire. Si nous daignons réfléchir, les yeux de notre intelligence verront dans les versets de l'évangile des articles de foi non moins efficaces que les articles de nos codes. Tous tendent à prévenir, atténuer quelque mal, à réaliser quelque bien. Puisons notre instruction dans l'expérience et dans les faits; cherchons parmi les hommes quel a été, quel est encore le moins malheureux, le plus utile, le plus estimé; nous verrons bientôt que cet homme est celui qui, avec le plus de franchise et d'attention, conforme le mieux sa conduite à celle dont le Christ a honoré la terre.

Mais Jésus a dit : « Si quelqu'un vient à moi et » ne *hait* point son père et sa mère, sa femme, ses » enfans, ses frères, ses sœurs, et même sa propre » vie, il ne peut être mon disciple. — Vous serez » heureux lorsque les hommes vous haïront, qu'ils » vous chasseront, qu'ils vous chargeront d'injures, » qu'ils rejeteront votre nom comme infâme, à cause » *du Christ*. » (Luc XIV, 26, VI, 22).

Ces expressions étonnent, ces leçons paraissent, à la première vue, ne pas s'accorder davantage avec la morale et la politique qu'avec les passions, élémens vitaux de l'homme. Jésus a dû parler ainsi, parce qu'il annonçait une religion de mystères et de rigueurs. Ce détachement des vanités du monde, ces sacrifices, sont autant de moyens de résignation. Il faut savoir abandonner tout, tout souffrir, plutôt que de quitter la bonne voie; savoir haïr le mal partout où il peut se trouver, même dans nos plus proches parens,

dans nos amis les plus chers, dans notre propre vie. Assurément rien ne saurait être plus moral et plus politique.

Ainsi nous parvenons au bien-être négatif, absence des soucis, des déceptions inhérentes aux essors passionnels en société dévoyée. C'est le seul genre de bonheur permanent auquel nous puissions alors atteindre, et c'est ce bonheur que cherchent, dans leurs austérités, les religieux sincères des divers ordres. Sous ce rapport, l'estime du philosophe devrait être acquise aux cénobites. Ils ne cessent de la mériter que quand la fainéantise, l'hypocrisie, la mendicité, se substituent aux vertus claustrales. Un moine qui, d'ailleurs dénué de fortune, ne produit point par son travail le nécessaire à sa sustentation, ne mérite plus d'estime ; et la prière, à supposer qu'il s'y livre efficacement, n'est plus une compensation suffisante de son inaction industrielle. Mais une personne riche, qui peut se livrer à ce genre de vocation sans être à charge à la société, ne saurait être moins recommandable que tel savant académicien qui se livre à des recherches chimiques, de préférence aux recherches religieuses. Signalons l'abus ; blâmons-le ; gardons-nous de rejeter ce que la vie du cénobite a d'honorable.

Au nombre des choses excellentes, et au premier rang parmi elles, figure la PRIÈRE, dont il semble que, de nos jours, on ait perdu toute juste idée. Prier, c'est, autant que cela dépend de l'homme, s'identifier aux perfections divines : c'est reconnaître les folies et les misères humaines, aspirer à leur réformation, à l'extirpation du mal, au règne du bien : c'est faire

exercice continu de la charité, de la foi, de l'espérance, non d'une manière purement abstraite, mais en les utilisant même pour le plus grand succès de nos travaux manuels productifs.

Ne sommes-nous pas heureux, quand nous voyons nos enfans, nos amis, nos amantes, nos chefs, satisfaits de notre amour pour eux, empressés de le justifier par une sage et digne conduite? Dieu est envers nous dans des dispositions entièrement semblables à celles où nous sommes envers nos amis. Il souffre de nos peines, il jouit de notre bonheur, puisque nous sommes ses enfans. Prier, c'est lui plaire; c'est, dans quelque circonstance que nous nous trouvions, tendre de toutes nos forces, par la pensée, l'action, l'affection, à réduire le mal, à exalter le bien, c'est-à-dire, à nous rapprocher de la divinité, par l'élan le plus raisonnable et le plus philosophique, en même temps qu'il est le plus sublime.

Le caractère du véritable ecclésiastique serait de se maintenir en perpétuel état de prière. Il mériterait ainsi la plus grande vénération, et se rendrait éminemment utile au monde. Si l'état de la société est tel qu'il exige tous les instans de cette noble vocation; si, à toute heure, l'ecclésiastique doit être prêt à porter ses consolations au malheureux, à communiquer ses lumières à qui le désire, quoi de plus naturel que de le dispenser du travail des mains! Il est juste que la récompense soit en raison de la difficulté vaincue; et combien est grande la difficulté de se maintenir constamment en prière, au sein de la corruption contre laquelle le prêtre lutte, et où, comme le laïc, il est

si souvent dans la nécessité de disputer son pain avec les méchans, son honneur avec les fourbes ! Ne soyons donc pas surpris de voir le costume de l'ecclésiastique en quelque sorte sanctifié.

Sans doute plus ce costume inspirait de confiance, et plus le vice a dû mettre d'empressement à s'en revêtir. De nombreux crimes ont été commis à l'abri de la vénération qu'imposaient les insignes sacerdotaux ; cela ne pouvait être autrement, car tel est le sort des meilleures choses, en tout mouvement subversif. Dans une organisation sociale où il y a plus à gagner sur un mensonge que sur une vérité, où le succès est moins assuré à l'homme véridique et bien-faisant qu'à l'homme qui trompe et opprime, comment s'étonner que, pour arriver à son but, le pervers se soumette aux épreuves des séminaires et à tout ce qu'on exige d'un postulant avant de le décorer de la tonsure et de l'étole ? Un sycophante ainsi introduit dans le sacerdoce, en a bientôt attiré d'autres à lui. Ils sont attentifs au maintien des beaux dehors ; mais ils ne peuvent échapper aux conséquences de l'esprit qui les domine, et l'on ne tarde guères à les voir déployer les monstruosité qu'on aura pu légitimement reprocher au monachisme, à l'ultramontanisme, au jésuitisme.

Jésuites, moines, ultramontains, à supposer réels les torts qu'on leur impute, sont-ils donc plus coupables que le commerçant qui fait fortune par la banqueroute, l'accaparement ou l'agiotage ; le militaire qui s'élève en grade en raison de ses cruautés et de ses rapines profitables à son gouvernement ; le ma-

nufacturier qui s'enrichit par des fabrications de mauvais aloi; le courtisan qui renverse ses rivaux et fait réussir quelque noire intrigue? Tous se meuvent également dans le tourbillon du faux, et, à tout prendre, il n'y a pas moins de bons ecclésiastiques que de bons magistrats, de bons guerriers, de bons négocians. Dans toutes ces classes, notre société présente un petit nombre de *bons*, un grand nombre de *méchans*: il ne saurait y avoir plus d'exception pour le clergé, que pour l'armée ou le commerce.

Les jésuites sont très-conséquens avec eux-mêmes et avec le principe d'une religion de mystères et de rigueurs. La hiérarchie qu'ils ont constituée est forte, parce que, rigoureuse et masquée, elle veille à ce que chacun de ses membres exerce la fonction et tienne le rang auquel ses moyens intellectuels et moraux l'appellent naturellement. L'obéissance, l'abnégation, le dévouement de tout jésuite pour le plus grand profit de la corporation, n'est toujours que la résignation consentie dans des vues d'utilité; ce n'est au fond que la sage humilité chrétienne, dirigée selon certaines convenances, et portée à un haut degré dans l'individu, en faveur de la masse. Les jésuites ont bien saisi le vrai sous ce rapport. Parmi eux la naissance ou le nom est un faible titre; ils veulent, avant tout, le mérite personnel. S'agit-il, par exemple, de donner un confesseur à un roi, ils éliront avec grand soin celui d'entr'eux qui, doué d'un esprit délié, animé d'un zèle ardent, aura fait preuve d'une grande fermeté de caractère. Dans leur choix, il n'est tenu compte ni de l'origine, ni de la nationalité; l'élu serait

de la plus basse extraction , qu'ils n'y verraient qu'une convenance de plus ; il serait à leurs yeux comme une sorte de conseil vivant d'humilité.

Ces errements sont habituellement ceux du sacerdoce entier. Les jésuites les observent avec plus de rigueur, et doivent à cela leur supériorité incontestée : ainsi ils se rendent puissans et indestructibles. Effrayés de cette puissance, le plus souvent occulte, quoique très-active, les gouvernemens et les peuples tentent quelquefois d'en secouer le joug. La constitution jésuitique se rit de ces attaques, qui ne font que reproduire la lutte du pot de terre contre le pot de fer. Les gouvernemens se renouvellent sans cesse ; un souverain faible succède à un grand prince ; le ministère du jour met son mérite à s'écarter de la ligne suivie par le ministère de la veille ; les pouvoirs publics s'attachent à se neutraliser, à se renverser l'un l'autre. Courtisan, gouvernant, citoyen, chacun songe d'abord à l'intérêt immédiat de sa famille, et lui subordonne l'intérêt public, en qui, d'ailleurs, on a peu de foi. De son côté, le corps des jésuites ne meurt point ; leurs principes, leur esprit, leurs moyens demeurent fixes, tandis que tout change autour d'eux. L'intérêt du jésuite est aussi l'intérêt de sa FAMILLE ; mais cette famille ne se borne plus à une femme, à quelques débiles enfans, à des collatéraux qui contestent les héritages ; elle se compose de dix mille *pères et frères*, qui ne savent pas moins pourvoir aux besoins et aux douceurs de leur MÉNAGE, que dominer le corps social et le conduire dans le sens de leurs plus grandes jouissances, de leur plus parfaite sécurité.

Comment des peuples sans cohésion suffisante, des gouvernemens nécessairement versatiles, pourraient-ils résister à la cohésion et à la constance jésuitiques ? Il est dans la nature des choses que les jésuites unis d'intention et d'intérêts maîtrisent des sociétés que les intérêts et les opinions divisent.

Les publicistes qui ont observé ces faits si remarquables, semblent n'avoir recherché que ce qu'ils avaient de fâcheux pour les peuples, sans se soucier de ce qu'ils offraient de bon pour l'avancement de la science politique et du bonheur humain. On a vu le mal que les jésuites pouvaient faire, le mal qu'on leur imputait; on n'a tenu compte ni du bien dont ils offraient la leçon, ni de leur mission providentielle. Était-il donc si difficile de reconnaître que, si les jésuites se créaient tant d'avantages par une forte constitution sociétaire, persévéramment maintenue, ils enseignaient par-là même ce qu'il y avait à faire pour rétablir l'équilibre. S'affilier, se constituer, en un mot s'armer à leur manière, tel était le contrepois naturel. Leur méthode d'association ne laissait aucun des leurs dans le besoin; chacun d'eux était utilisé selon sa capacité, soutenu, justifié, canonisé, s'il le fallait, par ses frères. Sans s'organiser en tous points sur le même mode, les laïcs devaient adopter un plan convenablement analogue. Le but était d'introduire la cohésion sociale pour l'exercice de toutes les industries, comme les jésuites l'avaient introduite dans la branche d'industrie qu'ils s'étaient réservée, l'enseignement littéraire et scientifique.

Certes, les tentatives ont été fréquentes, surtout

depuis un siècle , pour détruire la doctrine et les moyens jésuitiques. S'il n'eût fallu que de l'esprit, de la critique, de la force physique, à coup sûr cet événement eût été consommé dans la dernière moitié du 18^{me} siècle. La critique, l'esprit, une grande révolution, ont été insuffisans, non parce que les jésuites avaient l'appui de l'autorité publique (ils se sont maintenus le plus souvent en dépit d'elle); mais parce qu'outre leurs avantages de corporation, ils professaient des vérités religieuses toujours fortes, toujours fécondes dans leurs conséquences, malgré le grotesque dont on les affuble, en les dénaturant. Il fallait dans la lutte s'emparer des mêmes dogmes, prouver que le christianisme surpasse en excellence tout ce que les jésuites lui attribuent, déduire de leurs propres principes ce qu'il y a en effet de plus favorable à la liberté, à l'égalité, à l'accroissement et à la diffusion des lumières et des richesses, et corroborer ces preuves par des institutions sociétaires pratiques, au moins égales à la leur, quant aux moyens et aux résultats. En s'armant comme les Romains, les Gaulois vainquirent bientôt leurs conquérans : les Burmèses, aux Indes, sont peut-être à la veille de renverser la puissance anglaise, parce qu'ils s'exercent dans les tactiques militaires d'Europe; les réformateurs du 15^{me} siècle ont conquis la moitié du monde chrétien, parce que, ne se bornant pas à fronder les déviations du papisme, ils ont, de plus, présenté la religion plus pure, plus sublime que le papisme ne la faisait.

La mission providentielle des jésuites était de mettre en évidence la voie effective de la vraie société. L'évan-

gile avait dit : « où l'on s'assemblera au nom de Jésus, » là sera une ÉGLISE. » Donnant à ce précepte toute son extension positive, les jésuites se sont *assemblés*, associés, ont constitué leur *église* de telle sorte qu'entr'eux la fraternité religieuse a absorbé la malfaisance des intérêts individuels, qui, d'ailleurs, dans la nature même de l'institut d'Ignace, ont trouvé plus de chances d'essor et plus de satisfaction que la vie ordinaire du monde ne leur en eût offert. Ainsi la providence avait fait sortir de l'un des dogmes fondamentaux de la religion, l'indication expérimentale de la vraie voie du bien. La divine parole avait déclaré qu'il n'y aurait *église* et religion que là où il y aurait réunion de fidèles. Il fallait donc s'assembler pour former l'ÉGLISE et s'assurer ses bienfaits; il fallait constituer l'assemblée de telle sorte qu'elle pourvût à tous les besoins moraux et physiques des individus, car, hors de la pleine satisfaction de ces besoins, il n'y a que divisions, incohérence, misère, et, par une conséquence naturelle, hypocrisie et impiété.

Sans doute les jésuites auraient dû ne pas réserver leur secret pour leur seul profit. Il était digne de la philanthropie dont ils font étalage, sous le nom de charité, d'annoncer hautement ce que l'Église doit être pour atteindre son but, le salut du monde. Mais pourquoi refuserait-on de supposer que les jésuites n'ont pas vu tout le parti qu'on pouvait tirer de la voie où ils étaient entrés? serait-ce la première fois que de grands docteurs, d'ailleurs bien intentionnés, auraient eu sous la main d'abondans puits de science, sans se douter de leurs richesses; semblables

en cela aux Caraïbes qui, avant Colomb et les Européens, foulaient stupidement aux pieds leurs fécondes mines d'or ?

Combien les amis du sacerdoce seraient heureux de pouvoir dire qu'une pareille ineptie a été son unique tort ! Les reproches que les nations adressent aux prêtres, par l'organe des écrivains célèbres qu'elles goûtent le plus, sont d'un genre bien différent. Fourbes, cruels, iniques, telles sont les épithètes consacrées, quand il s'agit de peindre les moines et autres dévots de profession. Jésus criait aux prêtres de son temps : « Guides aveugles ! après vous être saisis de la clef » de la science, vous n'y êtes pas entrés vous-mêmes, » et vous en avez fermé l'entrée à ceux qui se présentaient. Malheur à vous, qui chargez les hommes » de fardeaux qu'ils ne peuvent porter, et qui n'y » touchez pas même du bout du doigt,.... qui bâtissez » des tombeaux aux prophètes, après avoir fait mourir les uns et persécuté les autres. » (Luc XI, 52, 46, 49). Ces traits caractéristiques sont reproduits à toutes les époques de l'histoire. « *Les princes des* » *prêtres avaient livré J. C. pour être condamné à* » *mort, et l'avaient crucifié.* » (Luc XXIV, 20). Ont-ils, depuis lors, changé d'esprit et de conduite ? Certes, ce n'est pas l'opinion reçue de tous ceux qui se sont enquis des faits ! Les griefs contre les prêtres se cumulent à l'infini : ils ont attiré à eux les richesses, fruits des privations et des sueurs du pauvre ; ils n'ont songé qu'à déshériter les familles, à semer la discorde pour mieux dominer ; ils sont en conspiration permanente, tantôt contre les peuples, tantôt contre les

rois ; ils ont inventé cet infâme tribunal de sang , cette infernale inquisition que le XIX^{me} siècle voit restaurer en Espagne ; ils ont suscité , dirigé les massacres d'Amérique , des Albigeois , d'Irlande , de la St.-Barthelemy : quand ils n'ont pas fait périr les grands hommes , ils les ont torturés sans même épargner un Galilée , un Fénelon. L'art de tromper , de terrifier les consciences , de subtiliser sur les vices et les crimes , a été porté par eux à son plus haut degré de raffinement. Enfin , répète-t-on de toutes parts , ces hommes qui avaient été préposés pour nous tirer du mal , sont ceux mêmes qui ont le plus aggravé nos misères. Est-ce donc ainsi qu'ils auront fait comprendre que la religion , dans la déviation du destin , ne peut être qu'une religion de mystères et de rigueurs ?

Il faut bien avouer que cela peut être , et si les jésuites ont fait un peu plus que les autres prêtres , les prêtres et les jésuites ont fait ce qu'ils ont su. Sans ignorer que Dieu est esprit et vie , amour et sagesse , que , dès-lors , il est hors de sa nature de vouloir et de pouvoir le mal , de vouer ses créatures à la souffrance , les prêtres l'ont nommé Dieu terrible , Dieu jaloux. Ils ont commandé la crainte de Dieu , comme si la crainte était compatible avec le pur élan et la pleine confiance de l'amour. Les philosophes ont demandé ce que pouvait être un Dieu animé de haine et de colère , devant qui l'homme ne devrait penser qu'avec effroi : les prêtres n'ont point suffisamment répondu.

Qu'y a-t-il d'étrange à confondre dans la même pensée un auteur et ses œuvres ? Ne dit-on pas le

puissant Archimède, le parfait Raphaël, l'onctueux Fénelon, par la raison que la science d'Archimède créait de grandes forces mécaniques, l'art de Raphaël créait des peintures parfaites, la plume de Fénelon donnait des écrits pleins de douceur et de grâce. La loi de Dieu, immuable comme lui-même, est source de tout bien, quand elle n'est point enfreinte. Son infraction a les conséquences les plus terribles, car elle seule, comme nous l'avons vu, introduit le mal sur la terre. C'est donc Dieu identifié avec sa loi, qui a été et dû être nommé Dieu terrible, fort et vengeur. C'est en ce sens que la crainte de Dieu a dû être commandée comme une grande vertu. Aelohîm Dieu jaloux! quelle idée plus flatteuse pour l'homme, que de concevoir l'être des êtres, l'être de qui émane toute lumière et toute jouissance pure, s'indigner de ce qu'on lui préfère la douleur et les ténèbres!

Ainsi se justifient toutes les doctrines sacerdotales et jésuitiques. La religion est aussi nécessaire pour subvenir aux besoins de l'âme de l'homme, que l'industrie pour subvenir aux besoins de son corps. Dans les lymbes sociales ou faux destin de l'homme, la religion ne saurait avoir que des mystères et des rigueurs, des dogmes voilés, une morale sévère quelquefois jusques à la cruauté; et la conduite des prêtres doit être ce qu'elle a été, ce qu'elle est encore. La tourbe vouée à l'ignorance et à la misère obtient alors de la religion tout le bien qu'elle est susceptible de lui faire. Les philosophes, observant les choses d'un point de vue moins abaissé, froissés en tous sens par l'autorité sacerdotale, sont certes fondés à se plaindre;

mais ils ne seraient en droit de condamner les dogmes et les prêtres de la religion actuelle, qu'autant qu'ils auraient assez de force pour y substituer, sans inconvénient, une religion de joies et d'évidences. Nous essaierons ailleurs d'indiquer les principes et les moyens de ce nouvel essor de la religion, en dissertant sur la Sainte Trinité, l'Incarnation, l'Eucharistie et les autres points fondamentaux de la vraie théologie.

SCIENCE INCERTAINE ET CONFUSE.

La science, faisceau de toutes les connaissances humaines, a pour objet, comme nous l'avons dit, de constater les voies pratiques de l'atténuation du mal, dans la déviation du destin; de l'exaltation du bien, dans l'essor du destin vrai. Les connaissances humaines ont été méthodiquement classées en sciences physiques et sciences métaphysiques. Celles-ci traitent des choses intellectuelles, des facultés de l'esprit; celles-là, des choses matérielles, des propriétés des corps. Si les unes et les autres ont fait des progrès; si leurs principes positifs, les applications qu'ils ont reçues, ont embelli l'existence humaine, en multipliant les moyens de satisfaire ses besoins et ses plaisirs, comment se fait-il que la condition des peuples, loin de s'améliorer, de tendre effectivement au bonheur public et privé, demeure stationnaire, et semble même, sur plusieurs points, entrer en mouvement rétrograde vers les siècles de barbarie? Pourquoi ces révolutions interminables parmi les doctrines savantes comme parmi les corps politiques? pourquoi ces réactions, ces froissemens, ces guerres, ces désastres, ces sup-

plices dont la génération présente est incessamment contristée? pourquoi les neuf cent quatre-vingt-dix-neuf millièmes de la population du globe restent-ils dans la misère, l'ignorance et l'avilissement? pourquoi tant de belles découvertes dans les arts, tant de doctes dissertations dans les sciences, de vues lumineuses sur les institutions publiques, tournent-elles à peu près exclusivement au profit de l'arbitraire et de la fraude? Pour toute réponse à ces grandes questions, toujours et partout reproduites, on se récrie sur l'impénétrabilité des secrets de la nature; sur l'égoïsme, la perversité de l'homme : plaintes purement décevantes, moyennant lesquelles on croit s'excuser, et avec lesquelles on se borne, pour tout résultat, à reculer la difficulté qu'il s'agit de saisir et de résoudre.

La science n'atteint point le but, parce que ses diverses branches, dans leur divergence, semblent ne tendre qu'à se neutraliser réciproquement, la physique et la métaphysique se faisant l'une à l'autre d'éternels reproches. Elles se nient souvent l'une l'autre, n'ayant jamais pu parvenir à poser le principe fondamental d'où toutes les vérités doivent s'élaner comme les rayons d'un foyer lumineux, principe hors duquel il n'y a dans les sciences, qu'incohérences, incertitudes et confusion.

Soit qu'il étudie l'organisme et les propriétés des corps, soit qu'il médite sur les facultés de l'esprit, le savant fait toujours abstraction de *l'essence*, et ne s'occupe que de la *forme*. Les facultés spirituelles et matérielles sont, à proprement parler, les formes,

les organes donnés à l'homme pour manifester et diriger son existence; ce ne sont point les ressorts essentiels de l'existence. Sans l'étude de ces ressorts, causes des créations et de toutes les manifestations phénoménales, tant matérielles que spirituelles, la physique et la métaphysique ne sont point liées, combinées entr'elles; leur but est manqué, leur tendance est vaine; car, en pleine analogie, elles sont pour la science ce que le système sensitif et le système nutritif sont pour le corps humain, ce que le système artériel et le système veineux sont pour la circulation, ce que sont pour le globe terrestre, ou pour le cerveau de l'homme, les deux hémisphères constituans. Spéculer, ainsi qu'on a toujours fait en études physiques et en études métaphysiques, sans les rattacher à leur point d'unissonance, au tronc dont elles sont les rameaux, c'est à peu près comme si l'on voulait apprendre à connaître le mécanisme de l'organisation humaine en faisant abstraction de l'homme. La science foyère ou pivotale est la SCIENCE DES PASSIONS, la science sociale. Traiter de la métaphysique et de la physique en les isolant de ce pivot, c'est se jeter dans de pures subtilités idéologiques; c'est se perdre dans de stériles recherches de curiosité, dépourvues d'utilité urgente; et pourtant chaque savant s'obstine à voir toute la science dans le fragment qu'il en étudie, et semble croire son orgueil intéressé à rétrécir ainsi son domaine.

Le physicien physiologi-anatomiste se morfond dans la tentative de voir par ses yeux ce qui fait mouvoir notre bras, tandis que, le scalpel en mains,

il ne peut pénétrer dans les chairs qu'après que le principe moteur, la vie, s'est retirée. C'était précisément ce principe qu'il s'agissait de saisir, et il est déjà bien loin quand l'instrument de mort arrive, par la solution, au muscle ou au nerf que le principe de vie faisait mouvoir. Le métaphysicien-spiritualiste s'efforce de légitimer le dédain qu'il voue aux organes matériels, selon lui grossières enveloppes, illusions temporaires et décevantes, faites pour arrêter ou oblitérer l'essor des facultés intellectuelles, enchaîner la pensée, entraver le raisonnement. Un enfant conseillerait de se borner à bien reconnaître les lois du mouvement propre à nos organes, à bien employer ce mouvement, en suivant avec scrupule les impulsions naturelles, au lieu de les gêner : ce conseil est notoirement celui de la sagesse : ce qui nous importe surtout, c'est le bon emploi de nos facultés corporelles et spirituelles, emploi dont le mode et les résultats sont toujours accessibles à notre observation ; tandis que, d'ordinaire, les plus savantes abstractions sur ces facultés, n'aboutissent à rien d'utile, ou du moins à rien qui soit susceptible de satisfaire nos plus imminens besoins.

En effet, quand le matérialiste s'obstine à ne chercher la réalité que dans la matière compacte, dans l'analyse de ses élémens, ne se plaît qu'à concevoir la matière s'organisant d'elle-même, se sublimant sous forme de fluide, jusqu'à devenir pensée, et ne veut rien admettre de contraire à cette sèche doctrine, rien de ce qui pourrait le sortir de la sphère des plus froides spéculations ; quand, à son tour, le spiritualiste ne

veut voir la réalité que dans l'esprit subtilisé en contact avec les fluides les plus ténus, dont il est lui-même le principe, et ces fluides, en se condensant progressivement, produire la matière compacte, grossière et honteuse enveloppe de l'homme; quand l'un a dit, plus l'esprit s'enfonce dans la matière, plus il s'éloigne de sa pureté originelle, perd de son énergie, et moins alors l'être qu'il anime est heureux; quand le contradicteur, adoptant en tout un système inverse, a conseillé de s'en tenir aux sensations, à la vie matérielle, afin de n'être point rongé par les peines de l'esprit, source des malheurs de l'homme; à quoi toutes ces belles théories aboutissent-elles? A ce que nous avons vu de tout temps; au plus atterrant mécompte. L'imagination peut bien un moment se plaire aux brillantes idées du théosophe sur l'ordre intellectuel des êtres, sur les harmonies rationnelles des chœurs d'anges dont se peuple le ciel; les yeux peuvent bien suivre quelques instans avec charme les expériences chimiques démontrant les harmonies concrètes des corps: mais ces doctes spéculations ne suffisent point à l'âme de l'homme; elles sont au nombre des voies d'essor de l'âme; elles préparent utilement ces voies, quand l'essor est dirigé vers le vrai et le bon; elles les faussent quand le mal et l'incohérence règnent, comme nous l'avons vu en traitant de la déviation du destin.

Philosophes et théosophes, ne vous arrêtez donc plus au point d'où il faut partir. Faites que les connaissances physiques ou métaphysiques ne restent plus incertaines, ne tournent plus à la confusion; attachez-vous à les appliquer d'une manière directe et sûre

pour la réalisation du bien-être de l'homme. Vous posez en dogme que la chose éminemment importante est d'entrer dans les voies de l'intelligence, de s'élever par l'observation et le raisonnement, à la vie sapientielle, but suprême pour tous les humains : si vous ne pouvez encore rendre palpables les moyens pratiques d'un aussi grand résultat dès l'existence présente, au moins mettez-les en question.

Comment s'obtient l'initiation dans les sciences ? L'enfant ne doit-il pas être favorisé d'un heureux concours d'éducation et de fortune, qui, aujourd'hui encore, se restreint à un nombre excessivement borné de privilégiés ? Bacon, Fénelon, Neuton, Pascal, tous les génies qui peuvent leur être assimilés, avaient reçu l'instruction nécessairement préparatoire ; ils avaient pu jouir de la liberté de s'adonner à l'étude, à la méditation. Supposez qu'ils fussent nés dans la cabane d'un pâtre stupide, que la misère ne leur eût pas seulement permis d'apprendre à lire, les eût forcés d'employer tous leurs instans au labour, à la conduite des troupeaux, leur eût ôté toute occasion, toute liberté de penser : dans ces circonstances, les germes spirituels que leur avait départis le créateur, se fussent perdus ; on ne les eût point vu éclore et se développer, pour la consolation, les jouissances ou la gloire des humains. Si, par hasard, quelque indigent de naissance et d'éducation première est parvenu, sans secours et sans appui, à l'initiation scientifique, ce fait ne saurait être considéré que comme l'exception confirmative de la règle posée.

L'obligation primordiale des savans, de quelque

école qu'ils soient, s'ils veulent être conséquens avec leurs prétentions d'utilité, est donc de pourvoir à l'accomplissement des vues du créateur, en introduisant, avant tout, des moyens sociaux d'éducation et d'aisance tellement généralisés et efficaces, qu'aucun individu, n'importe sa fortune, ne puisse manquer d'être mis à portée de comprendre les vérités physiques et métaphysiques; à portée d'accomplir la loi de salut, avec la libre et intime conviction qu'elle seule garantit nos intérêts les plus pressans et les plus positifs. C'est là le point de départ pour se diriger vers l'atténuation du mal. Là se rattache le grand principe dont je parlais tout-à-l'heure, quand je demandais aux savans physiiciens et métaphysiciens de fixer le point fondamental d'où toutes les vérités doivent s'élaner comme d'un foyer lumineux. Ce principe est de reconnaître la nature passionnelle de l'âme de l'homme, de rapporter chaque branche, chaque parcelle de la science à l'utilité de l'homme, comme devant lui faire éviter le mal et goûter le bien; enfin, de ne laisser parmi les hommes aucun germe d'intelligence et de science sans en soigner l'éclosion et le développement.

Tant que ceux qui se flattent de saisir la vérité dans l'ordre spirituel ou dans l'ordre matériel, n'ont pas rempli le premier de leurs devoirs, en généralisant des moyens d'essor garantis à tout individu, sans aucune exception de rang, de sexe ou d'âge, ils ne peuvent prétendre avoir effectivement atteint à la science, dont alors ils se targuent en vain d'être les oracles. Ils sont comparables à une troupe d'archers dont les uns feraient voler leurs flèches à vingt pieds

au-dessus, les autres à vingt pieds au-dessous du but, et qui néanmoins prétendraient avoir gagné le prix. Quand la chimie invente la poudre, quand la métallurgie forge le canon, pour rendre les ravages de la guerre plus grands et plus rapides; quand la logique enseigne l'art de mieux subtiliser et de mieux feindre, d'exercer l'hypocrisie et la mauvaise foi avec plus d'adresse, les progrès de ces sciences sont-ils bien profitables? ne tournent-ils pas alors moins à notre avantage qu'à notre confusion? Convenons enfin que le premier pas dans la science vraie, doit être de ne point isoler l'une de l'autre les vérités physiques et métaphysiques, et de ne point les séparer des vérités passionnelles ou sociales. Pour lever toute incertitude, éviter toute confusion, il nous faudra chercher et trouver dans chaque fait, dans chaque chose, son caractère propre, sous ces trois rapports; car il n'est rien qui ne puisse être observé sous le triple point de vue de la réalisation phénoménale, du symbole intellectuel, de l'emploi animique; rien qui, sans cette cumulative étude, puisse avoir une utilité positive et complète.

Le médecin, dans la contemplation de l'homme, ne s'attache qu'à l'organisme corporel; il fait abstraction des principes animiques, des facultés intellectuelles, ou ne les considère que comme des résultats accessoires du jeu des organes, résultats à peu près inutiles à porter en ligne pour arriver à la connaissance parfaite de la physiologie, de la pathologie, de la thérapeutique. L'ecclésiastique ne tient compte que de l'homme spirituel; l'organisme du corps est pour lui

un tas de boue , recélant la corruption , le péché et la mort. Le gouvernant , magistrat judiciaire ou civil , ne veut voir que les faits de la conduite de l'homme : il spéculé sur ses vices , sur l'ignorance des simples , sur l'astuce des intrigans ; il fait abstraction des exigences de l'organisme corporel , et de la nature des facultés intellectuelles , essentiellement libres. Tous omettent d'avoir égard aux ressorts de l'âme , que nous avons nommés *passions*. De là naissent les incohérences et les incertitudes de la science. Connaître effectivement l'homme , ce n'est pas se borner à le considérer d'un seul côté , à ne l'étudier que dans l'une de ses parties. L'organisme ou réalisation phénoménale , l'intelligence ou type spirituel , l'essor social ou emploi animique , sont autant de parties intégrantes , inséparables , que le savant doit avoir approfondies simultanément.

On s'est depuis longtemps convaincu qu'il ne faut pas être seulement maçon , ou charpentier , ou couvreur , pour bâtir un édifice. Ces ouvriers n'ont d'utilité réelle et ne parviennent à élever une construction régulière , qu'autant que leurs travaux sont bien coordonnés et se complètent l'un par l'autre. C'est à l'intervention de l'architecte qu'est dû ce résultat. Un office parfaitement analogue doit être rempli relativement à l'édifice de la science , et , il faut l'avouer , aucun ARCHITECTE de cet ordre , parmi les savans renommés , ne s'est encore acquitté d'une telle tâche. Bacon , d'Alembert , le baron Massias , en dressant leurs arbres encyclopédiques , sont restés , à cet égard , ce qu'aurait été Vitruve , s'il se fût borné à

classer méthodiquement, selon leur nature, les matériaux, pierres, bois, métaux, dont tel palais peut se composer. Le classement des matériaux est certes un bon préparatif; mais il laisse encore tout à faire; le plan des constructions n'est point arrêté, les travaux ne sont point exécutés, le palais n'est point rendu habitable.

La première étude nécessaire à l'architecte est celle de la destination de l'édifice qu'il s'agit de construire. Il doit, avant tout, s'informer des habitudes, des besoins à satisfaire, connaître le genre d'industrie qu'exerceront les futurs habitans, la température à ménager, le mode suivi dans les manutentions alimentaires, celui des relations de société, etc. etc. C'est seulement après avoir acquis toutes ces données, que l'architecte distribue avec convenance les différentes parties de la construction, et détermine en quelle matière chaque partie sera formée. Les ouvriers constructeurs venant ensuite, exécutent les ouvrages de détail avec d'autant plus de perfection, qu'ils les rendent plus propres à remplir la destination préalablement assignée à chacun d'eux. Adoptons la même marche relativement à l'édifice de la science, en procédant d'abord à l'examen du but qu'il s'agit d'atteindre, et passant ensuite aux applications spéciales.

La destination de l'édifice scientifique, de même que la destination d'un édifice domiciliaire, est le bien-être de l'homme. Il n'est d'autre voie de ce bien-être que le mouvement social, car dans la société seulement nous pouvons atteindre au plus haut degré d'essor de la vie. Les affections de notre cœur ont

besoin de s'exciter, de se répandre, de coïncider avec des affections de même nature, éprouvées par nos semblables. Notre esprit a besoin d'exercer ses pensées sur une infinité de faits, tant de l'ordre physique que de l'ordre moral et de l'ordre intellectuel, de communiquer ces pensées à d'autres esprits, et d'en recevoir de pareilles communications. Nos sens ont besoin d'entrer en contact avec tout objet susceptible de concourir à leurs jouissances.

La science du mouvement social, science pivotale, dans laquelle convergent et de laquelle émanent les branches diverses de la physique et de la métaphysique, consiste dans la connaissance des *passions* sensibles, affectives, distributives, ressorts du mécanisme, et dans la détermination du mode pratique des relations industrielles, civiles, commerciales, qui en sont les grands rouages. Le degré d'harmonie auquel le mécanisme social peut être élevé, de même que le degré de bien-être et de dignité auquel l'homme peut atteindre, est toujours en raison du degré d'affinité que les rouages et les ressorts sociaux ont entr'eux.

Les trois rouages sociaux ont pour objet commun la production, la distribution, la consommation. Le rouage industriel qui concourt, comme chacun des deux autres, à l'essor de toutes les passions, mais qui se rapporte plus spécialement au ressort sensitif, est à peu près nul chez les Sauvages. Il ne s'étend guère qu'à l'exercice de la chasse et de la pêche, pour satisfaire les besoins les plus grossiers du sens du goût : il laisse les quatre autres passions sensibles en état défectif. C'est là son caractère de malfaisance négative.

tive. Quand le produit de la chasse ou de la pêche est insuffisant, ce qui arrive périodiquement chez les Sauvages, le rouage industriel change de direction; ce n'est plus aux fauves que l'homme fait la guerre; c'est à l'homme lui-même, et la malfaisance devient positive.

Les privations qu'éprouve le Sauvage, sa stupidité, sa cruauté, proviennent donc principalement de l'insuffisance du rouage industriel qui n'est point en affinité avec le ressort sensitif, et qui dès-lors fausse la gravitation en mouvement passionnel ou social.

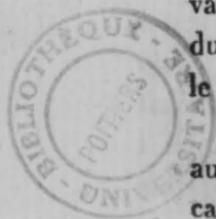
Le même faussement, parmi les Sauvages, résulte aussi de l'anarchie où sont laissées leurs relations civiles, rouage qui a plus particulièrement pour objet l'essor des passions affectives, ambition, amour, familisme, amitié. Cet essor sous-entend toujours les droits de propriété et autres accords que la loi civile règle d'ordinaire. Tels sont le mariage qui tient à l'essor de l'amour, l'hérédité qui se rattache à l'essor du familisme, etc. Chez les Sauvages, l'ambition n'a d'autre voie que l'emploi de la violence, parce qu'aucun système d'hierarchie ne réglant les droits à l'avancement, la force est la loi suprême. L'amour, le familisme, sont traités comme l'ambition. L'amitié est privée d'essor, par suite de l'impérieux besoin auquel l'industrie ne subvient pas, et qui fait de chaque individu dénué, l'ennemi de son voisin pourvu. Les relations commerciales ou distributives sont, à très-peu près, inconnues dans cette période sociale.

Pendant la liberté brute dont jouit le Sauvage, l'insouciance qui naît de cette liberté et de la restric-

tion des besoins passionnels, comprimés et réduits au plus faible développement, la demi-attraction inhérente à ces dispositions de mécanisme, tout concourt à lui inspirer une extrême aversion pour l'état barbare ou civilisé, dont les rouages industriel et commercial permettent, il est vrai, plus d'essor aux passions sensibles, mais sont tellement organisés que cet essor ne profite qu'à un très-petit nombre de privilégiés, au détriment des masses laissées dans un état de contrainte, de privation, bien plus insupportable au cœur de l'homme que le mal-être accidentel où peut se trouver le Sauvage.

Dans la société dite *Barbarie*, le rouage industriel subvient déjà aux besoins sensitifs de tous genres : les mets délicats, les logemens commodes, les somptueux vêtemens, la musique, les parfums, le faste, procurent ce bien-être aux riches et aux puissans. Une sorte d'affinité s'établit ainsi entre le ressort passionnel et le rouage social. Mais le véhicule est la contrainte, forçant des esclaves au travail par voie de châtement. Conduite à contre-sens des exigences essentielles de la nature humaine chez les neuf dixièmes de la population, l'industrie n'est encore, comme chez les Sauvages, qu'un rouage de malveillance pour les masses, malveillance *negative* quant à l'état de privation où elles sont tenues, *positive* quant à l'emploi du châtement, de la terreur pour leur faire exécuter le travail répugnant.

Les relations civiles, chez les Barbares, ménagent aussi plus d'essor aux passions affectives. La classification en castes, en fonctionnaires de divers degrés, la



distinction des grades, moins d'incertitude dans la possession des richesses, et quelques chances d'en acquérir sans recours à la violence, constituent, pour l'exercice de l'ambition, autant de voies qui ne sont point ouvertes aux Sauvages. L'amour, le familisme, l'amitié, ont, chez les Barbares, un essor analogue à celui de l'ambition.

Leurs relations commerciales ou distributives ne sont pas nulles comme chez les Sauvages. Elles prennent de l'activité, de l'extension, bien qu'elles se renferment encore dans le trafic proprement dit. De même que les deux autres, ce troisième rouage est faussé par la contrainte, subverti par les spoliations qui le frappent ou le menacent incessamment.

Dans notre civilisation actuelle, les trois rouages sont moins dénaturés qu'en Barbarie. Mais si l'industriel ne travaille plus forcément, comme à Tunis et en Russie, pour échapper au knout, au châtiment, le véhicule n'est que changé, sans cesser d'être cruel et odieux, puisque l'industriel travaille toujours forcément, pour échapper à la famine. Si le travail, les talents, les fatigues de l'apprenti ou de l'ouvrier profitent plus à un maître qu'à lui-même, au moins cet ouvrier, saut l'aptitude, a-t-il, pour devenir maître à son tour, des chances que n'offre point le système d'esclavage personnel usité chez les Barbares.

En Barbarie, la reconnaissance des droits naturels et civils n'est admise qu'avec une extrême restriction. En mécanisme civilisé, cette reconnaissance prend de l'étendue. Nous la voyons même dépasser, sous divers rapports, sa juste mesure, bien que, sous

d'autres rapports, elle n'accorde pas même le nécessaire. En rouage industriel, par exemple, il y a pleine licence pour les constructions et fabrications nuisibles aux passions des sens : on bâtit librement pour priver un voisin des jours et points de vue ; on corrompt impunément l'air qu'il respire ; on l'assourdit par des ateliers à marteaux ou autres fleaux de l'ouïe ; on falsifie ses alimens, boissons et comestibles. Le tout selon le principe qui, sous le nom de *libre concurrence*, constitue le rouage commercial ou distributif en véritable anarchie. Et tandis qu'on organise ainsi les deux rouages commercial et industriel, pour l'exercice désordonné des droits naturels, cent obstacles mis aux relations civiles, entravent le rouage passionnel ou politique. L'instruction est refusée à tel enfant pauvre, de peur qu'elle ne devienne pour lui une voie de fortune ; l'union conjugale est rationnellement, aussi bien que par les mœurs, interdite ou blâmée, entre le riche et le pauvre, entre le roturier et le noble, le juif et le chrétien ; l'ami devenu riche et puissant, ne peut plus déceimment avoir d'intimité avec son ami resté chétif ; le fils élevé aux honneurs est embarrassé d'avouer son père dédaigné. Le préjugé règne, et c'est à l'appréciation du préjugé, non pas pour le dominer et s'en affranchir, mais pour savoir ne point le heurter, pour le respecter au contraire, qu'aboutissent nos études historiques et politiques, c'est-à-dire nos sciences sociales, telles qu'on les a conçues et appliquées jusqu'à ce jour.

Il n'en saurait être autrement. En Civilisation, de

même qu'en Barbarie et en *Sauvagerie*, le mal, comme nous l'avons vu en traitant de la déviation du destin et de la religion de rigueurs, résulte de l'état d'incohérence où vivent les individus, où sont tenus les goûts, les volontés, les travaux. Quand on n'obtient quelque bien-être qu'autant qu'on réprime en soi ses propres passions, ou qu'on froisse plus ou moins les passions d'autrui, chose inévitable en l'absence d'une heureuse combinaison de tous les intérêts, la science doit consister à connaître les voies susceptibles de conduire à ce but avec le plus de certitude et le moins d'inconvéniens. Ne pouvant éviter à l'individu d'être en guerre avec lui-même, en guerre avec les commensaux de son propre ménage; éviter aux familles, aux corporations ou professions diverses, aux communes, aux provinces, aux nations, d'être en guerre entr'elles, il ne s'agit plus que de *régulariser* cette guerre, d'atténuer sa malfaisance. Toutes les études et les tentatives des savans ont dû jusqu'ici tendre à ce but. Jusqu'à quel point l'a-t-on atteint? c'est ce qu'il importe d'examiner, de constater; C'est ce qui peut faire apprécier avec justesse les torts et les mérites des gouvernans et des gouvernés, des hommes réputés sages et de ceux que l'on qualifie rebuts de l'espèce humaine. Une investigation quelque peu approfondie, dont la place est dans un autre chapitre, innocentera les grands criminels eux-mêmes, autant que nous avons justifié les jésuites de la malveillance qu'on leur impute.

L'homme naît dans la richesse ou dans l'indigence; sa vie est laborieuse ou s'écoule dans l'oisiveté. Si l'on

peut se dispenser d'un travail répugnant pour avoir la possession des choses nécessaires à la vie, la science alors consiste à savoir bien conserver cet avantage et à se prémunir contre l'ennui d'une existence sans activité industrielle. L'homme le plus apathique, le plus indolent par caractère, éprouve encore le besoin d'occupations quelconques, plus ou moins excitantes. La vie, c'est le mouvement : tel demeure inerte par l'unique raison que l'occupation vers laquelle son goût naturel le porterait, ne se présente point à lui, ou lui est présentée avec des accessoires qui la lui rendent désagréable, font naître en lui la répugnance. Alors force est à l'oisif, qui ne peut pas plus que le travailleur s'affranchir de l'impulsion passionnelle, d'avoir recours à cent fantaisies bizarres, plus ou moins vexatoires ; et nous voyons surgir ces flaneurs, musards, bourrus, parasites, ces fâcheux de tous les genres, qui, ne pouvant trouver en eux-mêmes une plénitude de vie qu'ils n'y cherchent point, sont le fléau des gens occupés et laborieux. Dire que la faute en est à eux, c'est dire vrai assurément ; mais jusques à quel degré s'élève la gravité de leur tort ? Il n'est pas exclusif ; la société au sein de laquelle ils vivent est fautrice, non moins qu'eux peut-être, car son incohérente organisation est telle qu'elle comporte tous ces travers sans pouvoir les absorber, ou plutôt les faire tourner au profit individuel de celui qui s'y livre, au profit collectif de ceux qui en souffrent.

Faute d'avoir besoin d'employer son activité native à un travail lucratif, et naturellement porté à éluder, à fuir ce qui pourrait lui donner du souci, l'oisif

dirige cette activité dans le sens le plus en rapport avec sa manière d'être. Il impose aux autres le fardeau qu'il ne saurait soutenir lui-même; les ennuis qu'il cause sont pour lui le grand moyen de se soustraire à son propre ennui, inséparable de l'état d'inertie industrielle où il végète. Il est intrigant, médisant, caustique, joueur, parce que le jeu, le caquetage, l'intrigue, sont les grandes occupations de la société au milieu de laquelle il vit; parce que ce sont les voies qui, dans la sphère où se meut cette société, conduisent, à peu près seules, au but qu'elle se propose, celui de se créer des sinécures, des plaisirs qui ne coûtent ni fatigues de corps, ni tourment d'esprit. Supposez que de telles voies ne lui soient point offertes; qu'au lieu de protéger une telle faconde, d'en assurer le succès, sa société n'estimât, ne fît réussir que le mérite réel, le travail utile; vous verriez alors l'oisif changer d'opinion et de conduite, suivre une ligne tout à fait opposée.

Si la force des choses le fait incliner aux travers qu'on lui reproche, lui rend à peu près inévitable la fainéantise, s'accolant à l'habitude de se désennuyer par les ennuis imposés à autrui, les mêmes circonstances sociales obligent plus encore l'oisif à recourir à de fâcheux moyens pour conserver sa fortune et l'accroître. Est-il célibataire et quelque peu prévoyant? l'expérience lui a bientôt appris le danger de la confiance; les fraudes qu'on lui fait, les soustractions, les déceptions de tous genres qu'il éprouve, l'ont bientôt rendu égoïste, avare; il n'aura plus d'humanité qu'en ses paroles; son cœur sera froid, parce

qu'il n'aura pu soutenir l'ingratitude, ou aura vu l'ingratitude là où il n'y a en effet qu'une autre direction ou absorption des pensées et des affaires. Le riche est-il marié, a-t-il femme et enfant? ce n'est plus pour lui seul; c'est, de plus, pour eux, qu'il doit se tenir en garde contre l'astuce de ses voisins, de ses concurrens, fournisseurs, fermiers, ouvriers. Tous ont des intérêts plus ou moins opposés aux siens; tous, comme lui-même, aspirent au bien-être et ne sauraient se faire beaucoup de scrupule d'y parvenir à son détriment, car ils apprécient autrement qu'il ne fait, leurs mérites et leur droit.

Dans l'intérieur de son propre ménage, le riche, non moins que le pauvre, doit être attentif sur ses enfans, sa femme, dont la loi civile lui confère le droit de gérer les biens, de diriger la conduite et les actions. S'il est prudent et économe, et que ses commensaux subordonnés soient d'humeur différente, il y a guerre ouverte, ruse contre ruse entr'eux et lui. S'il est dissipateur ou seulement incapable de veiller à leurs besoins, il les plonge dans la misère. Dans les deux cas, il tombe dans cet enfer de discordes et de collisions où l'on voit croupir la grande majorité des familles, et qui cause mille fois plus de maux aux humains, que ne peuvent leur en faire les entreprises inconstitutionnelles, l'abolition de la liberté de la presse, le faussement des élections, les violations de la charte, et toutes ces mesures de tyrannie pour la réforme desquelles on se livre à de grands ébranlemens révolutionnaires et l'on se fait tuer en vain, comme l'ont tout récemment encore témoigné les événemens

de Paris, de Bruxelles, de Varsovie, de Bristol, de Lyon.

Les difficultés qu'éprouve le riche sont en redoublement chez le pauvre. Pour le pauvre, il ne s'agit plus seulement de conserver un patrimoine, d'éviter l'ennui de l'oisiveté : il faut se créer du bien, atténuer l'ennui, les fatigues de travaux d'une trop longue durée. Chercher et savoir atteindre ce but est sa grande affaire. A cet égard chaque profession, chaque métier a ses voies et secrets spéciaux ; mais, dans tous les états, le pauvre en revient toujours, d'une part, à réduire le plus possible les consommations de ses enfans, de sa femme, puis les siennes propres, s'il ne se laisse point aller à une stupide ou folle imprévoyance ; d'autre part, à gagner le plus possible et le moins incommodément possible, c'est-à-dire, selon le commun usage, en faisant payer le plus cher qu'il peut ses services ou ses produits, au rentier, à l'entrepreneur, au consommateur. C'est là qu'en dernière analyse doit toujours venir et vient toujours aboutir l'emploi pratique des sciences. Toute personne qui, dans le mouvement industriel, n'utilise point ses connaissances mathématiques, physiques, chimiques, littéraires, pour l'accroissement de son bien-être, c'est-à-dire de sa fortune ou richesse, est notoirement tenue pour dupe ou insensée, et mérite d'être traitée comme telle. Par elle le véritable objet de la science, qui est de concourir à l'atténuation du mal, a été manqué.

Mais il arrive rarement que ce que fait l'individu pour atténuer son propre mal-être, ne contribue

point à causer ou accroître le mal-être d'autrui. Si, par exemple, en raison du prix coûtant de matières de bonne qualité, d'un temps plus long mis à la fabrication, il y a moins à gagner sur tel produit en valeur et bien loyal, que sur tel autre n'exigeant pas autant de travail et de frais, le producteur préférera nécessairement émettre une qualité frauduleuse et mauvaise, plutôt qu'une qualité qui ne laisse rien à désirer et ne comporte aucun reproche. Aussi l'ouvrier ou fabricant met et doit mettre toute sa science à réduire ses dépenses d'achat et main-d'œuvre, sans se soucier beaucoup de la qualité, sauf les apparences qu'il conserve de son mieux, et à se faire néanmoins payer le plus haut prix.

En vain les économistes en crédit prétendent-ils que la concurrence est remède efficace à cette impulsion de fraude. Leur raisonnement est un pur sophisme. Quand la concurrence, telle qu'elle se pratique dans notre civilisation, est livrée à l'arbitraire des individus, avec faculté à chacun de tout dissimuler impunément ; quand l'accaparement, la déperdition ou le chômage spéculatif, l'agiotage, l'usure, la banqueroute, le salaire décroissant, l'altération, la contrebande, la piraterie, en un mot, toutes les conséquences inévitables de cette concurrence se maintiennent, elle ne saurait être que mensongère, complicative, anarchique ; elle ne s'exercera qu'au profit des plus adroits et des plus rusés qui se rient des lois, toujours impuissantes, parce qu'elles sont toujours éludées, atteignent au plus un coupable sur cent.

Parcourez un matin le marché aux comestibles dans nos villes. Vous y observerez des milliers de paysans arrivant chargés de fruits, de légumes, de volailles, qu'ils apportent péniblement, un à un, perdant la moitié de la journée dans une marche de plusieurs lieues, venue et retour, et courant la chance de ne point vendre leurs fardeaux. Les offres sont-elles plus nombreuses que les demandes, vous voyez cette fourmilière de petits marchands se donner un mouvement dans lequel ils n'aspirent qu'à s'exclure l'un l'autre ; vous les voyez faire leurs ventes au rabais, souvent à perte, ou forcés de laisser ce dont ils n'ont pu se défaire, en consignment à des revendeurs, toujours prêts à mettre à profit leur détresse. Le hasard veut-il qu'il y ait plus de demandes que d'offres sur la place, alors l'inconvénient est inverse ; ce sont les acheteurs qui sont à la merci des vendeurs, dont tout le talent s'emploie à rançonner le chalant. Dans les deux cas, c'est à qui mentira le mieux, saura le mieux vanter sa denrée ; et voilà tout à la fois l'art et le plus sûr résultat de la concurrence individuelle tant vantée par les sciences économiques.

Combien doit souffrir l'homme doué de sagacité et non dépravé par les habitudes mercantiles, qui contemple ces marchés et foires où se fait le petit commerce ! Il y voit disséminés, sur les bras, le dos, la tête d'une foule d'hommes, de femmes, d'enfans venus de loin, une infinité de menus paniers de grains, de fruits, de racines, de gibier, qui n'auraient pas fait la charge de cinq voitures, et dont le transport a exténué trois cents personnes. Il y voit cette multitude

passer de longues heures dans l'attente, exposée à la pluie, au froid, à un soleil brûlant, mettant tout ce qu'elle a de facultés logiques, à tromper sur la valeur réelle des objets en vente, à obtenir, les vendeurs un haut prix, les acheteurs un rabais, et le plus souvent regagner le logis en maudissant la perte du temps, un trop payé, ou une mévente. L'observateur à son tour maudit cet absurde mode, le plus anti-économique imaginable, qui absorbe une population entière en minutieuses négociations, pour lesquelles il eût suffi de vingt intervenans, et moins encore, si les livraisons et les achats eussent été faits par les délégués de grandes exploitations domestiques, au lieu de ces envoyés, la plupart inhabiles, de mille petits ménages discordans.

Toute la science du commerce se renferme dans ce cercle vicieux. Ce qui s'observe en menus détails aux foires et marchés, se reproduit en extension progressive dans les boutiques, les magasins, les comptoirs : c'est toujours, en dernière analyse, l'art d'acheter en baisse et de vendre en hausse, la complication la plus grande, la fourberie légale, tranchons le mot, fourberie non moins obligée, non moins excusable que la cruauté du militaire, la cafarderie du moine, les *erreurs* du juge, les *subtilités* de l'avocat, les *méprises* du médecin, les noirceurs du courtisan, la pédanterie du littérateur, la grossièreté du manant. Chacun suit naturellement l'impulsion qu'il reçoit de la force des choses, des nécessités où le mouvement social le tient.

Pendant le commerce est le principal véhicule de cette partie du mouvement social que l'on nomme

distribution. « Le commerce est pour le corps social » ce qu'est le sang pour le corps humain. » Et si le sang vicié se manifeste en lèpre, la lèpre industrielle est le témoignage trop frappant des vices du commerce. En Angleterre surtout elle se montre dans toute sa laideur, car c'est le pays où le commerce de fourberie, la concurrence anarchique a atteint le plus haut degré de développement. Là, les onze douzièmes de la population n'ont point de lendemain, sont réduits à l'état du prolétaire, ont pour toute fortune un salaire au rabais, insuffisant, gagné par seize ou dix-neuf heures de travail journalier dans des bagnes décorés du nom de fabriques, mais tout aussi hideux que les prisons.

En face de ces horreurs, le gouvernement ne fait preuve que d'impéritie. Sa taxe des pauvres est une prime d'encouragement à l'avarice du fabricant ou à la paresse de l'ouvrier : le grand savoir, la raison suprême du gouvernement, est l'intervention du gendarme, du constable, du prêtre. Ses lois, ordonnances et réglemens aboutissent presque toujours à renforcer l'action mercantile, à rendre le sort des masses de plus en plus intolérable, dans le même moment où les progrès des sciences certaines, les perfectionnemens des arts industriels, accroissent les moyens d'atténuer le mal et la misère. C'est le commencement de la féodalité mercantile, plus vexatoire et plus ignoble cent fois que la féodalité seigneuriale.

On se récrie sur l'impéritie du gouvernement, comme on l'a fait sur la religion de mystères et de rigueurs ; mais on n'est pas mieux fondé dans les plaintes élevées

contre les gouvernans , que dans celles prodiguées si longuement contre les ecclésiastiques. Les gouvernans , comme les prêtres , ne font que ce qu'ils savent , que ce que les savans leur ont appris. Tant que les doctes historiens , les profonds politiques , ne découvriront point , ne voudront pas même rechercher les correctifs de tant d'incohérences malfaisantes, les reproches faits aux rois , aux ministres , aux administrateurs , manqueront de fondement solides. Les chefs des peuples ne font que ce qu'on a toujours fait depuis Nembrod jusqu'à Napoléon ou Louis-Philippe , depuis Dracon jusqu'à Villèle ou C. Perrier. Ils sacrifient les droits , les intérêts , le bonheur d'une partie plus ou moins nombreuse de la nation , pour sauver la nation entière , pour assurer le bien-être de l'autre partie , qui , si elle n'en jouissait point , demeurerait dans l'impuissance de se livrer aux études , d'assurer l'avancement des sciences , des arts , de l'industrie , pour l'embellissement de la terre , pour l'exaltation de la destinée et de la vie humaine.

La minorité ainsi privilégiée agit conséquemment au principe qui la crée. Elle opère sur elle-même par répétition de ce qui se fait pour la nation , prise collectivement. Les privilégiés aussi forment deux classes , l'une possédant la richesse matérielle , et en général assez dépourvue quant aux facultés de l'esprit et aux bonnes qualités du cœur ; l'autre , riche d'intelligence , de grandeur d'âme , mais mal partagée quant au lucre. Celle-ci a mission de conserver le dépôt des sciences et des arts libéraux , d'en agrandir le domaine : elle s'en acquitte de la même façon que les marchands

pratiquent le commerce, c'est-à-dire que chacun dissimule son ignorance ou ses plagiats, ne songe qu'à faire triompher son œuvre personnelle, sans s'inquiéter beaucoup s'il est dans le vrai ou dans le faux :

« On remplace perpétuellement le travail de chacun »
 » par celui de chacun, au lieu de réduire les travaux »
 » isolés en un seul et commun travail. Chacun veut »
 » faire un ouvrage, au lieu de se réunir à tous pour »
 » en achever un seul, et l'intelligence inégale et brisée »
 » des individus s'épuise en vain où devrait régner »
 » l'intelligence homogène et compacte de l'espèce. »

De cette incohérence dans la culture des sciences et des arts, naît la confusion qui a dû inspirer le mot si juste de Barthelmy sur nos grands dépôts littéraires :

« Ces bibliothèques, prétendus trésors de connaissances sublimes, ne sont qu'un dépôt humiliant de contradictions et d'erreurs. Cette abondance d'idées n'est qu'une disette réelle. » En effet, la philosophie à qui l'on doit cette pullulation de tant de milliers de volumes, se complait éternellement dans les abstractions. Les faits positifs, ceux surtout qui se rapportent aux nécessités essentielles du bien-être de l'homme, semblent lui avoir toujours paru indignes de ses veilles. Elle élude l'observation et l'importance de ces faits, comme si elle craignait qu'ils la missent en défaut. Elle veut que ses amans se repaissent d'illusions; elle ne tient compte que d'une certaine classe d'hommes, celle des puissans, des lettrés, des riches, qui toujours furent en infiniment petit nombre, doués d'intelligence; enfin elle bannit de ses enseignemens l'immense majorité des humains, qu'elle laisse sans édu-

cation, et qui n'est à ses yeux que le stupide vulgaire. Narguant la détresse de leurs propres soutiens, les académies philosophiques mettant au concours : « *Le tableau du bonheur qu'on trouve dans la culture des lettres* ; » tandis qu'elles savent très-bien que ce bonheur n'est autre que « la pauvreté et tous les dé- » goûts imaginables, détraction, plagiat, asservis- » sement, avilissement. » Pourrait-on concevoir de plus choquantes contradictions ?

De la préoccupation des philosophes et des moralistes, obstinés à porter exclusivement leurs pensées et leurs méditations sur la forme du Gouvernement, à accepter le fait de l'existence sociale, tel qu'il se présente fortuitement à eux dans le *ménage de famille*, réduit au plus petit nombre possible de consorts, sans mettre en question si cette base de la société est bien réellement conforme à la nature de l'homme, et se restreignant à constater ce qui, cette donnée admise, doit être considéré comme *vice* ou comme *vertu* ; de cette préoccupation sont résultées toutes les aberrations des sciences philosophiques. Les esprits méthodiques, décidés à n'admettre, de leur côté, que ce qui est rigoureusement exact, et rebutés de résultats aussi décevans, ont trouvé plus commode de taire ce genre d'étude que de l'approfondir. Pour échapper aux difficultés que leur présentaient les faits sociaux, ils se sont attachés aux seuls faits physiques et métaphysiques. Avec l'aide des mathématiques, de cette langue transcendante déjà si perfectionnée, ils ont fait faire aux connaissances de cet ordre des pas immenses, substituant la chimie à l'alchymie,

l'astronomie à l'astrologie, la logique pure à la scolastique, l'anatomie au charlatanisme, analysant les élémens, décomposant toutes les parties, les abordant par toutes les faces, les observant avec grand soin, sans prévention, au lieu de les imaginer; puis, dans une synthèse irréfragable, rétablissant, aussi bien que le comporte *l'intelligence inégale et brisée des individus*, comme s'exprime le docteur Amard, le corps de la science spéciale de leur adoption.

Fatalité bizarre et funeste! les hautes sciences ainsi conquises, qui nous ont révélé le mouvement des astres, l'intime composition des corps, et les admirables inventions qui ont élevé si haut l'art nautique, les arts graphiques et mécaniques, les beaux arts, la littérature; toutes ces grandes gloires de l'humanité n'interviennent qu'accessoirement pour le bonheur de l'homme, n'y contribuent que d'une manière plus ou moins médiate et indirecte, et ce sont elles dont les progrès ont été le mieux garantis, les plus étendus, les plus rapides chez les modernes! Qu'importait de connaître si bien le système sidéral découvert par Galilée, Copernic, Neuton, tandis qu'on négligeait en quelque sorte jusqu'au dédain, la première base du système social harmonique, base qui, nécessairement, git dans l'infime constitution domestique, où se trouvent à la fois les premiers élémens du bien-être et les premiers fermens du mal-être de l'homme! que nous importe de savoir en combien de minutes la lumière du soleil arrive à la terre, de combien de lieues Saturne est éloigné de Jupiter, quand nous ignorons comment le MÉNAGE doit être organisé pour

que nous y vivions dans l'aisance, dans la concorde avec nos femmes, nos enfans, nos frères, en combinaison, et non pas en opposition d'intérêts avec tous les humains ! quelle folie d'employer vingt-cinq siècles à la recherche de la génération des idées, du siège de l'entendement, des lois générales de la gravitation, sans prendre le souci de chercher la voie naturelle et juste d'assurer à tout individu les moyens de subvenir aux premières exigences de la vie, l'instruction, l'heureux essor des passions de chacun et de tous.

A cette intéressante recherche, dont jamais l'urgence ne se fit plus vivement sentir, les savans, les hommes forts de l'époque, se croient très-méritans de préférer leurs éternelles et décevantes élucubrations sur le meilleur système de gouvernement. Partout ils semblent incapables d'aller en avant et ne savoir que rétrograder. Les *libéraux* remontent jusques aux premières phases de la civilisation : ils veulent faire le bonheur des vieilles nations d'Europe au moyen d'un régime de liberté garantie par des *pouvoirs pondérés* ; régime de sénats plus ou moins aristocratiquement élus, qui sans doute s'ajustèrent assez bien aux petits états de Sparte et d'Athènes, qui conviennent encore aux nations neuves, comme celles de Nord-Amérique, mais dont l'existence, de longue ou courte durée, chez les vieilles nations, en Angleterre, en France, en Allemagne, en Espagne, en Italie, n'a fait que multiplier et envenimer les dissidences, assurer les effrayans progrès de la fiscalité, livrer le pays aux fureurs des partis. De leur côté, les *absolutistes*, non

moins rétrogrades que leurs rivaux, ne font que tenter la restauration du servage, de l'obscurantisme, de la monarchie pure, de la théocratie; tous moyens inconciliables avec la liberté, avec la diffusion des lumières tant fausses que vraies, qui va sans cesse croissante, et ne saurait être arrêtée que par la destruction même des peuples.

Combien il eût été plus facile et plus efficace d'opérer d'abord sur les fondemens de l'édifice social, puis de remonter par degré à l'appropriation du faite, que de s'en tenir ainsi à remanier ce faite, en laissant tout le corps vicié et décrépité ! Les essais alternatifs de république, de monarchie pure ou mélangée, ont été assez renouvelés depuis trois mille ans sans atteindre le but, pour convaincre pleinement qu'en passant d'un mode à l'autre, ou en les combinant tous deux avec le plus grand soin, on ne fait que renverser ou déplacer telles sommités sociales au profit de telles autres, et laisser les masses dans le même mal-être. L'indigence, les astuces, les maladies, les discordes, les crimes, ne sont ni moins fréquens, ni moins intenses. Interrogez-les, ces masses : après comme avant une grande révolution, quelque empressement que mette le gouvernement nouveau à faire ce qu'elles avaient désiré, elles répondront que leurs misères sont toujours persistantes. D'un côté, vous entendez les ouvriers et fermiers maudire les difficultés des temps, l'insuffisance du salaire, les excès du travail, l'avarice, les ruses du fabricant ou du propriétaire. D'autre part, le propriétaire et le fabricant se plaindront amèrement de l'insolvabilité, de la grossièreté,

des négligences, des prétentions, des tromperies de leurs fermiers et manœuvres. Et pourtant ces relations d'affaires remplissent la journée, le mois, l'année; tandis que l'action du gouvernement ne se fait sentir qu'une heure, un jour, une semaine, et encore, le plus souvent, par cela seul qu'on la provoque ou qu'on y a recours.

La constitution de l'état, la pondération des pouvoirs, les lois politiques, auraient atteint toute la perfection imaginable dans le sens de nos plus profonds penseurs en crédit, qu'inévitablement leurs résultats différeraient très-peu de ceux observés de tout temps. La longue expérience de l'Angleterre met cette vérité dans toute son évidence, et les faits se perpétuent sous nos yeux. Que n'espérait-on pas de l'émancipation des catholiques d'Irlande? Elle a été octroyée, cette *émancipation*, et les calamités industrielles, familiales, politiques, n'ont rien perdu de leur intensité. Le prétexte des plaintes et des émeutes change; rien de plus. Aujourd'hui on promet au peuple Anglais une réforme parlementaire : autre leurre dont le plus sûr résultat se bornera à déplacer le scandale des élections, en substituant aux bassesses du trafic des bourgs pourris, les dégoûtantes bacchanales où deux candidats rivaux versent à flot, l'âle, le vin, le rum; prodiguent les fallacieuses promesses et font assaut de corrompre les masses d'électeurs. Les *honorables membres des fidèles communes* (c'est la qualification que leur donne le roi) n'auront ni moins de vénalité, ni moins de turpitude. Un Walpole pourra toujours dire qu'il a dans son porte-feuille le tarif de

toutes les consciences du parlement ; un député sera toujours fondé à dire à ses commettans : « Je vous ai achetés cher , il faut bien que je vous revende cher. »

On est homme , on est père , époux , ami , ambitieux , avant d'être député. Les plus patriotiques résolutions , les plus beaux sentimens moraux , sont bientôt ébranlés dans le tourbillon des honneurs , des richesses et des intrigues. La résistance est difficile aux séductions d'une cour brillante , aux amorces du ministère , au désir de se créer une fortune , ou d'accroître celle qu'on a pour soi et les siens. Quelle sottise de ne point assurer notre bien-être , celui de nos enfans , de tout ce qui nous est cher , quand il n'en coûte que quelques bénévoles complaisances , *désirées par le roi lui-même* , fort naturelles et louables assurément aux yeux de quiconque en profite ou espère en profiter un jour , et quand *l'infailible majorité* ne s'en fait pas scrupule ? L'exemple fut toujours contagieux ; ne se soustrait pas qui veut à tant d'entraînement ; et d'ailleurs n'est-on pas en mesure de compenser par de belles paroles , de nobles discours , une conduite qu'on peut si facilement se dispenser d'offrir au grand jour ; conduite universellement tolérée en faveur de celui qui s'écrie : « J'ai six enfans ! .. j'ai fait le bien de cent malheureux qui gémissaient dans le besoin si je ne les avais pas pourvus d'emplois ! »

Ce n'est nullement à dire qu'aucun député n'est consciencieux et ne s'acquitte loyalement de son mandat. Il y aura certes toujours de tels députés , mais toujours en très-exiguë minorité.

Vouloir la vertu , définie générosité , loyauté ,

droiture, et rendre sa pratique à peu-près impossible, tel est le perpétuel cercle vicieux de nos sciences politiques. Si elles eussent observé les choses, au lieu de les imaginer; si elles eussent constaté la loi immuable qui régit toute la création, au lieu de prétendre arbitrer une loi dont la première condition est que l'homme se conformera à ses exigences, et non pas qu'elle sera elle-même conforme aux exigences essentielles de la nature humaine, depuis longtemps on serait sorti de ce *monde à rebours* (comme dit le peuple avec tant de justesse d'expression), et entré dans le *monde à droit sens*, où l'organisation domestique d'abord, puis l'organisation industrielle, commerciale, politique, seront calquées sur les besoins indéfectibles de l'homme, sur ses instincts, ses goûts, ses passions, en contre-partie de la subversion actuelle, où il faudrait, ce qui sera impraticable à tout jamais, que l'homme sût parvenir à limiter, dénaturer, comprimer ses passions et ses besoins, selon une folle législation qui en défend l'essor, qui refuse de reconnaître qu'ils sont tels que le Créateur les a départis dans sa profonde sagesse, dont il ne doit être question que de chercher et constater les voies.

Est-il donc si difficile d'observer, en début d'études politiques, que sur une masse de quinze cents individus, pris au hasard, cent au plus ont aptitude à diriger un mouvement d'ensemble, une exploitation économique et prospère; que cependant tout individu peut et doit être habile en telle branche de fonctions, en telle spécialité, mais que le nombre est très-restreint de ceux doués de facultés ou capacités

suffisantes pour intervenir dans le plus grand nombre des occupations diverses, sinon dans toutes? Ce point de fait bien reconnu, l'absurdité de notre base actuelle devient évidente. Elle impose à tout homme ou femme le soin de pourvoir à tout dans son ménage : ainsi, chaque individu est censé apte à conduire prudemment les affaires, à demeurer en constante sympathie avec les trois ou quatre consorts que le mariage ou la parenté lui assigne, à élever sagement ses enfans... Eh! législateurs ignares! combien de familles, combien d'individus avez-vous rendus honorables et heureux avec ce système contre-nature? ses résultats sont incessamment devant vos yeux : ils vous frappent à chaque pas, vous en souffrez à chaque minute, et vous tardez encore à publier que la seule organisation sociale naturelle sera nécessairement un ordre combiné, où, régis et gérans, chacun ne s'occupera que de ce qui pourra lui plaire, se livrera sans nul inconvénient pour soi ou pour autrui, à ses impulsions caractérielles pures; où ceux que leur caractère exclut de l'éducation des enfans, n'auront point à s'en mêler; où ceux qui répugnent aux détails domestiques, au tracas des affaires, ne savent que les embrouiller ou les mettre en péril, n'auront point à s'en soucier; où les réunions les plus variées s'offriront sans cesse à ceux, toujours si nombreux, qui inclinent à fuir l'insupportable et glaciale monotonie du *doux ménage*, réduit au plus petit nombre possible de coopérateurs.

Tant que cet ordre combiné n'existera point, l'égoïsme devra être ce qu'il est, invariablement at-

tentif à sacrifier tout à ses exigences, parce qu'il n'aura pas d'autre voie de se satisfaire.

En place de l'incohérence générale actuelle, supposez les travaux de la production, de la distribution, de la consommation, se combinant tellement que le même individu y puisse intervenir selon son goût et sa capacité, de telle sorte qu'il s'assure une part relative de bénéfice dans trente ou soixante occupations différentes, se relayant l'une l'autre, celle de midi, par exemple, n'étant qu'une opportune diversion de celle commencée à 10 heures : ainsi intéressé dans un grand nombre d'entreprises, on ne courra plus le risque de manquer d'ouvrage, ni de pain ; l'impéritie de tel malheureux ne sera plus à redouter pour lui et les siens, dans les fonctions où il ne s'entremet présentement que par nécessité et avec dégoût habituel ; ayant sa participation garantie dans toute branche où son inclination le porte à s'employer, il trouvera son compte à ne sacrifier les intérêts ou les droits d'aucune branche.... Mais ce n'est point ici, c'est en traitant de la *Science lumineuse et certaine*, que ces choses doivent être exposées et mathématiquement établies. Alors sera démontré comment s'opère la pleine affinité des ressorts sociaux, nommés passions, avec les rouages du mécanisme, en industrie, en commerce, en relations civiles ou hiérarchie politique. Il ne s'agissait ici que d'insister sur l'incertitude et la confusion de la science dans le présent et le passé. Or, quoique fort abrégée, ma dissertation paraît suffisante dans ce but.

LOI DE CONTRAINTE.

La Loi, définie mise en acte des enseignemens de la Science et des conseils de la Religion, est en ce sens aussi l'expression de la volonté générale. Dans la déviation du destin, avec une religion de mystères et de rigueurs, une science incertaine et confuse, les voies de la loi sont inévitablement coercitives. Elle dit à l'homme : « Ton propre bien, le bien de tes semblables, est au prix de tes privations, qualifiées vertus, économies, sagesse ; au prix de la soumission avec laquelle tu obéiras aux codes, aux mœurs, aux usages convenus, basés sur l'organisme de la société tel qu'il existe, et t'acquitteras d'un travail n'offrant qu'ennuis et fatigues. » Tel est le seul langage que puisse alors tenir la loi, parce que seul il est dans le vrai. C'est l'application du suprême commandement religieux : « Porte ta croix, et marche ! » C'est l'explication du *saint mystère* de la croix, symbole si vénéré, si multiplié dans les campagnes, si mal compris dans les villes, où en effet sa vue doit être atterrante, car elle rappelle à la fois le sort du juste dans nos sociétés subversives, la résignation devenue parmi elles l'unique voie de salut, et témoigne tout ce que sait et peut l'autorité, quand sa haute et dernière raison, son souverain recours, est le supplice. Tant que vous ne saurez être positivement ni justes, ni heureux ; tant que vos voies d'atténuation du mal seront le mensonge, la ruse et la violence, grands et petits, érudits et ignorans, valets et maîtres, ac-

ceptez, portez de bonne grâce, honorez, adorez la CROIX.

Oui, c'est un spectacle pénible, hideux, honteux; oui, ces voies sont cruelles, inhumaines, contre nature. Mais telle est l'irrévocable conséquence d'une science incertaine, d'une religion de rigueur, de la déviation du destin. Le principe de la loi de contrainte étant admis, toutes les oppressions, les misères qui en découlent, revêtent un caractère de légitimité. La raison du plus fort devient à tous égards la meilleure, puisqu'elle seule peut fonder et maintenir l'ORDRE alors possible. Dans le ménage, les intérêts communs, le lien conjugal, la retenue filiale, tout serait compromis, si le père n'avait pas le droit de contraindre ses enfans, leur mère, ses domestiques, à l'obéissance. Sans un tel droit de contraindre, exercé tantôt à l'aide des verges infligées à l'enfant, à l'esclave, tantôt par privation du travail et du salaire ravis à l'ouvrier, ou par emploi de la prison, des fers, du sabre, du gibet, envers les fainéans et réfractaires, sans la pratique de ces ignobles moyens, la cohésion sociale serait nulle. La sûreté des personnes, des propriétés, les avantages communaux, nationaux, non plus que les avantages domestiques, n'existeraient point. On a dit que si toute la science commerciale consiste à acheter en baisse et vendre en hausse, toute la science gouvernementale se résout à tenir la grande majorité, les masses désarmées, sous le joug d'une minorité armée. Ce ne sont pas là seulement des vérités de fait; ce sont, de plus, des nécessités absolues. Le ménage, la corporation,

la nation, le gouvernement doivent les subir, à peine de n'être pas.

La loi de contrainte atténue le mal en assurant à l'industrie le seul véhicule qu'elle comporte, quand l'exercice en est répugnant, quand les bénéfices sont arbitraires, incertains, bornés, pour le plus grand nombre des industriels, à un salaire sans proportion avec la valeur ou le produit réel du travail exécuté, de la fatigue endurée. Alors il faut bien que l'ouvrier puisse être forcé au travail, que l'entrepreneur ou le chef se fasse à exercer la contrainte sans émotion d'humanité, sans même se douter que le travail et la jouissance de son produit bien *entier*, tel qu'il résulte de l'action humaine, soient les premiers droits de l'homme. Le chef ou entrepreneur est lui-même contraint d'employer l'oppression, puisqu'il ne saurait autrement atténuer son propre mal-être, accroître son bien-être, concourir au maintien de *l'ordre* général, que tout relâchement met en péril. L'oligarchie, l'aristocratie, contre lesquelles on a tant déclamé, non sans raison, se reproduiront donc toujours sous des formes plus ou moins fâcheuses, comme des conditions essentielles de la société, tant que la société croupira dans ses périodes connues, sauvage, barbare, civilisée. Pour former les collèges électoraux d'élémens non aristocratiques, pour admettre tous les citoyens au droit de suffrage, en un mot pour que le peuple cessât d'être classé en privilégiés et en parias, en roturiers et en nobles de titre ou de fait, il n'est qu'un moyen, c'est de sortir de ces périodes subversives.

Jusque-là, vouloir et maintenir l'abaissement et la sujétion des masses, sera le DROIT de la minorité investie du pouvoir et des richesses ; de même que se soumettre, obéir, observer *l'ordre légal*, sera le DEVOIR de la majorité pauvre et subjuguée. Le sentiment intime de sa dignité, de l'injuste abjection à laquelle on le voue, ne sera pas détruit dans le cœur de l'homme placé au dernier rang. Souvent on verra l'inférieur tenter de secouer le joug, de s'élever à l'égal des dominateurs. Il y réussit quelquefois ; mais aussitôt qu'il gagne le premier rang, la force des choses lui fait adopter ces opinions et ces voies naguères si détestées de lui. La force des choses ne lui permet point de conserver, bien moins encore d'appliquer ses précédentes vues. Son rôle change, comme ses besoins et ses idées ont changé. Désormais il trouve équitable ce qui auparavant était inique à ses yeux. C'est ce qui explique pourquoi les révolutions, soit qu'elles ne s'étendent pas hors de l'enceinte du palais où siège le gouvernement, soit qu'elles bouleversent une grande ville, une province, un vaste empire, le monde entier, n'aboutissent toujours qu'à un revirement de position sociale, pour un certain nombre de familles ; bientôt, à quelques légères différences près, la société reprend son assiette habituelle et immanquable.

En atteignant leur but d'assurer le seul *ordre* possible dans un état social essentiellement incohérent, les nécessités nées de la loi de contrainte amènent leur contre-effet naturel et désolant. Elles organisent un conflit général, bizarre, curieux, dont un Démon-

crite pourrait passer sa longue vie à se divertir, s'il était permis de s'amuser du spectacle de tant de misères. Chaque industriel n'étant attaché qu'aux intérêts d'une seule entreprise, d'une seule profession, il arrive que tout le monde souhaite, on peut dire forcément, quelque calamité publique. Les soldats, les officiers surtout, désirent la guerre; les rentiers qui ont emmagasiné leur blé, voudraient, pour le bien vendre, voir manquer la récolte ensemencée; les gens de police souhaitent des émeutes où ils puissent se rendre importants, se signaler, mériter de l'avancement; les gens de loi souhaitent force procès; les médecins force maladies, épidémies, pestes, grands moyens pour eux de faire fortune; les architectes, charpentiers, maçons, force incendies; les vitriers, les couvreurs, force tempête et grêle, brisant les fenêtres, renversant les cheminées, enlevant les toits; les accapareurs de tous les genres invoquent la disette; les fabricans d'étoffes, tailleurs, cordonniers, marchands, veulent l'usure rapide des vêtemens; il n'est pas jusqu'à certains entrepreneurs et préposés, faisant des vœux pour qu'il survienne de fréquens enterremens, surtout dans la classe riche, où les héritiers sont forcés à de grandes dépenses en pompes funèbres et en aumônes. Et ici se confirme l'exactitude de la parole évangélique: « Tu vois une paille dans l'œil » de ton voisin, et tu ne vois pas une poutre dans le » tien! » Le militaire reproche au fournisseur son avidité et ses fraudes; le médecin incrimine l'esprit de chicane de l'avocat, qui, de son côté n'est pas en reste de glose sur les prétentions cupides du médecin.

Aucune profession n'échappe à la critique. Chacun s'y livre contre un voisin, un concurrent, une industrie qu'il a en aversion ou dédaigne. On trouve laids et coupables les tours de métier qu'on observe, quand on ne se doute pas de ses propres méfaits.

Pour se maintenir en possession, la minorité qui dispose du pouvoir et des richesses doit veiller à ce que les causes du conflit général se perpétuent. Elle est ferme dans son axiôme politique : « Qui veut do- » miner, divise. » Longtemps avant que lord Byron l'écrivît, elle savait très-bien que : « Le pouvoir ne » gouverne que par la discorde; sa ressource est dans » l'alternative de la ruse et de la force (1). » Toutes ces déconsidérations, ces haines réciproques des professions diverses, sont autant de moyens de subjuguier les uns à l'aide des autres, *d'équilibrer* la contrainte. Devenues des habitudes, des nécessités, les plus monstrueuses injustices ne surprennent point; elles passent inaperçues sous les yeux de l'indifférence.

L'une des plus cruelles de ces dépravations est celle qui redouble la misère du pauvre en le privant des bienfaits de l'éducation comme il l'est déjà des dons de la fortune. Au riche seul est acquis le privilège d'avoir une éducation distinguée et complète, de se donner, de donner à ses enfans autant de maîtres qu'il en désire, de cultiver autant de branches d'instruction qu'il lui plaît, de s'acquérir ainsi et aux siens, des connaissances étendues qui les mettront en état d'accroître indéfiniment leur héritage. De son

(1) Fiancée d'Abydos, ch. 2, v. xx.

côté, au contraire, le pauvre n'a rien, ni jouissance pour le présent, ni espoir pour l'avenir. A sa naissance la société lui dit : « tu es fils de prolétaire ; tu seras prolétaire, vivant du travail de tes mains. Tu peux avoir une organisation parfaite ; en toi peuvent être déposés les germes des plus hautes facultés ; il serait possible qu'en favorisant leur développement on te fît devenir un homme de génie, un Descartes, un Kant, un Napoléon. N'importe ; tu es né ouvrier, tu resteras ouvrier : on étouffera ta jeune intelligence, on rétrécira ta pensée, on la comprimera pour la tenir au niveau d'une truelle ou d'un rabot. Ce n'est point à toi, c'est au fils du magistrat qu'il appartient d'être magistrat, fût-il l'homme le plus sot et le moins moral, et toi l'homme le meilleur et le plus méritant. »

Cependant le but auquel tendent ces odieux mais inévitables moyens, n'est pas toujours atteint. Aujourd'hui comme de tous temps, les statistiques judiciaires constatent que l'une des grandes causes de multiplicité, de gravité des délits et des crimes, est le manque d'éducation, qui, pour être moins absolu, n'est pas moins terrible. Si plus de gens savent lire et écrire, au temps présent, chez le grand nombre c'est plutôt une occasion de fausser davantage ses idées, que de se mettre en état d'apprécier avec plus de justesse ce qui est le *bien* et ce qui est le *mal*, de repousser le *mal*, de pratiquer le *bien*. S'il est de l'essence des demi-mesures de ne faire qu'empirer le mal, une demi-instruction évite rarement ce funeste résultat. Quiconque sait lire et se plaît à lire, incline plus ou moins à préférer les livres qui flattent ses

goûts, l'encouragent à s'y livrer, lui apprennent à mésestimer les règles qui le gênent, les *autorités* qui maintiennent ces règles dans l'intérêt de l'*ordre*. Soit donc qu'ils aient reçu l'instruction dite primaire, soit qu'ils ne l'aient point reçue, soit encore qu'aucune éducation n'ait pu laisser en eux des impressions profondes, parce que leur caractère naturel n'était, par aucune voie usitée, susceptible de se façonner à l'observation des *règles*, les scissionnaires ou gens en rupture ouverte avec les lois et les mœurs, vagabonds, prostituées, filous, voleurs, brigands, connus et inconnus, de tout ordre et de tous degrés, sortiront toujours, pour la plupart, des classes dont le degré d'aisance ne comporte point le loisir des heureuses études qui éclairent l'intelligence, agrandissent l'âme, ennoblissent les sentimens. La contrainte est plus insupportable aux hommes des classes pauvres, parce qu'ils n'ont pas été longuement exercés à la prévoyance, à la prudence, à l'art de bien conduire de lucratives affaires. Quand l'occasion se présente à eux de dérober furtivement ou violemment ce qu'un travail pénible et opiniâtre ne leur procurerait jamais; quand ils se persuadent qu'on ne saurait, par punition, leur faire un sort plus malheureux que celui qu'ils endurent, ils ne peuvent résister à la tentation; le penchant naturel les entraîne dans la seule voie que l'organisation sociale leur laisse de se satisfaire.

Les scissionnaires sont criminels; mais la société est-elle innocente de leurs crimes? Assurément non. C'est elle qui, par l'organisation qu'elle adopte, maintient le défaut d'éducation, place l'homme dans

ces fatales conjonctures où les passions, ressorts de son existence, ne trouvant point de convenables voies d'essor, appropriées à leurs exigences naturelles et indéfectibles, prennent la seule impulsion qu'elles puissent suivre pour se satisfaire, ou se livrent à la COLÈRE, effet de toute passion entravée, colère fouguese qui ne saurait comprendre aucune raison contraire à la sienne propre, et qui toujours fut excusée par les hommes calmes assez avancés pour voir dans ses fureurs les paroxismes des souffrances de l'âme malade, parfaitement analogues aux souffrances physiques du corps après une blessure (1).

(1) Il y a quelques années, les journaux racontèrent la scène tragique survenue dans une ville de province, où un homme jusqu'alors considéré, fonctionnaire public, décoré de la Légion d'honneur, poignarda son fils aîné en présence de la mère et d'un second fils. Cet homme avait la manie des entreprises, sans avoir les moyens intellectuels et moraux de les conduire à bonne fin. Ses moyens financiers consistaient surtout dans le bien de sa femme, dont, aux termes du *code*, l'administration lui était dévolue. Après avoir employé à la construction d'une manufacture, sans l'achever, des sommes déjà considérables, il voulut que sa femme s'engageât dans un emprunt. Elle y voyait d'autant moins de convenance que l'entreprise n'était point de son goût, n'était à ses yeux qu'une fausse spéculation, et son fils, jeune homme de 20 ans, qui pensait comme elle, approuvait et justifiait le refus. Le crime du père n'eut pas d'autre cause. Il ne put supporter l'opposition de son fils; il le tua. Evidemment l'homicide a eu lieu, parce que la loi civile organique de la société, subordonnant les volontés et les intérêts de ceux-ci aux caprices de celui-là, laisse à l'homme dépourvu de capacité suffisante toute licence de s'engager, d'engager les siens, les capitaux d'autrui, les ouvriers, dans une entreprise mal conçue et ruinée. Puis, lorsque l'insuccès vient dissiper son illusion, cette même

Un examen sans prévention et suffisamment approfondi fera toujours reconnaître que les conflits, les discordes, les collisions, causes principales des maux et des crimes qui rongent la triste humanité, sont moins souvent, peut-être, le résultat de la volonté sciemment mauvaise des individus, que des opinions et des coutumes qui régissent la société. Un jour viendra où la plupart de ces coutumes et opinions, aujourd'hui réputées si sages, paraîtront plus absurdes que le duel, jadis en si grand honneur, jugé si raisonnable par nos pères, et qui, aux yeux de toute personne pourvue de quelques données rationnelles, n'est plus qu'un acte d'insensés.

Veut-on chercher la cause de tant d'infanticides dont les horribles récits se reproduisent à chaque session des tribunaux criminels ? On la trouve dans le déshonneur si déplorablement attaché à l'action la plus innocente, la plus conforme au vœu de la nature et du Créateur, la plus honorée même quand elle a été précédée de certaines formules moyennant lesquelles on est convenu de qualifier légitime la passion si vertueuse et si noble de faire le bonheur de celui qu'on aime et de devenir mère ! Que cet injuste pré-

loi ne fait que laisser le malheureux, encore plus égaré, se livrer aux regrets, au désespoir, à la colère. C'est donc parce que la société n'avait point pourvu efficacement à le prévenir, mais au contraire avait en quelque sorte disposé elle-même les circonstances qui l'ont occasionné, que le parricide a été commis. Il ne l'eût pas été, si la *loi* avait réglé l'harmonique combinaison des intérêts et des volontés, plutôt que de créer des élémens de collision inhérens à toute intervention de la *contrainte*.

jugé de déshonneur s'anéantisse ; que la société trouve et pratique le moyen de ne plus laisser à la charge d'une mère indigente ou inhabile, l'éducation, le sort à venir de l'enfant, et l'on n'entendra plus parler d'infanticide. Déjà le préjugé s'affaiblit ; les jurés sont plus attentifs à découvrir des motifs d'excuse, des circonstances atténuantes, qu'à user de sévérité contre une pauvre fille, plus digne de commisération pour les souffrances qu'elle a endurées, pour les cuisans remords qui la rongent, pour la cruelle alternative où la peur de la honte l'a fait succomber, qu'elle n'est rigoureusement punissable.

La lecture de l'histoire est attachante, celle des romans l'est plus encore, parce que, véritables ou fabuleux, les événemens qui y sont habilement décrits éveillent de vives émotions dans le cœur humain, qui se plaît à trouver en de tels récits, l'expression de ses désirs et de ses craintes, l'exposé des causes auxquelles il peut devoir ses peines ou ses plaisirs. C'est donc avec juste raison que la majorité des lecteurs, surtout les femmes et les enfans, préfèrent le roman à l'histoire. Bien conçu et bien écrit, il dépeint mieux, il excite mieux nos sympathies de joie ou de chagrin ; il présente toujours la nature prise sur le fait. On y suit avec charme le jeu des passions ; l'infortune intéresse ; les tableaux du bonheur enchantent. On a pleine conviction que ce bonheur est idéal, qu'on ne le goûtera jamais au sein de nos misères ; mais on a le sentiment intime qu'on aurait été capable d'en jouir, qu'il est possible, qu'il n'est qu'entravé, ajourné. Les métaphysiciens modernes qui révoqueraient en doute

cette possibilité du bonheur, ne seraient point de bonne foi, car ils la prouvent eux-mêmes quand ils posent en principe qu'aucune idée n'arrive dans l'esprit de l'homme si elle n'a d'abord frappé ses sens. Avec cette doctrine, force est d'admettre que, nécessairement, à une époque inconnue, le bonheur fut une réalité, puisque sans cela il ne se retrouverait point dans l'intelligence, ou, si l'on veut, dans l'imagination de tous.

Tableaux exacts des opinions et des mœurs, des vices et des vertus, les romans et l'histoire mettent en évidence depuis assez de siècles le point de fait que ces vertus et ces vices, ou, ce qui revient à la même chose, le bonheur et le malheur de l'homme, sa dignité ou sa dégradation, ne tiennent pas moins aux erreurs, aux défauts de l'organisation sociale, qu'à la volonté mauvaise de l'individu. La loi dispose-t-elle que la couronne royale ne pourra être placée que sur une seule tête, sera héréditaire; qu'à la couronne royale seront exclusivement attribués l'éclat, le rang, le pouvoir suprême? L'indomptable ambition, fortement excitée par ce fatal appât, sera impuissante à se maîtriser: si le meurtre est sa seule voie pour arriver au trône, elle y aura recours, et Sémiramis fera périr Ninus, et Ninias immolera Sémiramis.

Alexandre, César, envahissent tout l'univers connu, parce qu'à la conquête militaire sont attribuées la plus grande gloire et la plus haute fortune. Que l'organisation sociale pacifique et industrielle soit substituée à l'organisation oppressive et guerrière; que le travail utile, rendu plus attrayant que ne l'est un grade

d'officier, soit honoré à l'égal du courage déployé dans la bataille et des succès obtenus par les armes, alors le *noble repos* du vainqueur oisif se délectant longuement *sur ses lauriers* et se faisant servir par des esclaves, ne sera plus qu'un ridicule. La prétendue *vertu des héros* sera à son tour considérée comme un vice; vice plus réel, plus coupable encore que ne l'est la fourberie du valet qui s'enrichit ou seulement se désennuie en trompant son maître, parce que cette voie lui est seule ouverte, comme la voie de la conquête est seule ouverte à l'ambition du guerrier. La conquête causant de plus grands maux parmi les hommes que ne peuvent en faire les tours d'adresse d'un Scapin, il est palpable que le *vice* des héros est plus nuisible, et par conséquent doit être plus sévèrement puni que la fourbe des valets. L'essor vicieux accuse la distribution en maîtres et valets, en oppresseurs et opprimés, vainqueurs et vaincus, beaucoup plus qu'il n'induit la méchanceté, si follement supposée native du cœur humain.

Ce n'est pas encore ici le lieu de démontrer comment les séductions, les débauches, les adultères d'un Alcibiade sont les conséquences de la loi de contrainte prise pour principe de l'*ordre*, tout autant que les ravages guerriers d'un Alexandre, les meurtres des rois et les meurtres juridiques sont dus au règne de cette même loi. Les immoralités passées et présentes, sous le rapport des passions amoureuses, ne seront convenablement excusées et justifiées que lors de l'exposition des moralités futures dans les chapitres qui traiteront de la loi d'attraction, de la science certaine, de la religion de joies et d'évidences.

Il suffit pour le moment d'insister sur l'accord des romans et de l'histoire, à confirmer la grande vérité énoncée, que les causes du mal-être et des torts de l'homme dépendent des assujétissemens où la société le place, non moins que de ses dispositions propres. Dans Corinne, tous les obstacles au bonheur, toutes les douleurs actives, sont dûs aux futiles préventions d'un père, et au respect illusionnel du fils pour de dernières paroles échappées au délire peut-être d'une accablante agonie. Dans Mathilde, les horribles souffrances de Malek-Adhel et de son amante découlent de l'idée étroite que chacun s'est faite de sa religion, d'une foi limitée et restrictive, faussant le jugement autant qu'elle violente la nature. Dans Ivanhoë, c'est l'exagération d'un sot esprit de parti, et le respect déraisonnable voué aux abus de *l'autorité* paternelle, qui font tout le mal. Ainsi, presque toujours le nœud d'un roman ou d'une histoire ne tient qu'à un préjugé, à une opinion fautive, à quelque vice reçu de l'organisation sociale, consacrant la contrainte.

L'AUTORITÉ, réelle, irrécusable, est le *juste* droit acquis à la force sur la faiblesse. L'autorité est bonne, utile, éminemment bienfaisante, quand l'homme qui la revêt sans contradiction et avec l'assentiment général, déploie une supériorité incontestée, prouve en toute circonstance qu'aucun autre n'est plus que lui clairvoyant, habile, ne saurait plus loyalement ni mieux que lui présider aux choses où l'on ne peut se passer d'un chef. Mais ce n'est pas ainsi que, dans la déviation du destin, sous le règne de la contrainte, *l'autorité* est et peut être entendue. Alors, les peuples

forcés de se donner des maîtres ; les maîtres , à leur tour et sous peine de se voir dépouiller des avantages dont ils jouissent , forcés de tromper et d'opprimer les peuples , dénaturent à l'envi l'autorité , en la confiant ou la laissant aux mains de l'incapacité que la naissance ou l'insidieuse intrigue a élevée au pouvoir. Dans tous les temps , cette sorte de subversion fut frappante : jamais ses conséquences n'ont été plus fâcheuses que depuis 1815. Sous quelque rapport qu'on l'envisage , dans quelque branche de l'organisation sociale et à quelque degré de la hiérarchie qu'on l'observe , on voit *l'autorité* presque toujours remise à ceux qui devraient recevoir l'impulsion , plutôt qu'être chargés de la donner , et qui trouveraient , comme tout le monde , plus de convenance et de profit , même pour eux , à suivre le commandement , qu'à prétendre commander.

Les souverains en possession de régler les destinées de l'Europe depuis les grandes catastrophes de l'empire français , n'ont su que mettre leurs trônes en péril. Avec leur folie de vouloir arrêter ou seulement comprimer le mouvement à l'aide de vieux systèmes politiques vermoulus , ils ne font qu'imiter Charles X. Ils tomberont comme lui. Les législateurs , ministres , diplomates , de même que les rois , ne font aussi qu'aller de déceptions en déceptions. Eux seuls ne comprennent point ce que personne n'ignore parmi le peuple. Il leur reste à apprendre qu'avant tout , par forme de préparation , il faut cesser de faire abstraction des besoins et du bonheur individuels ; s'occuper sans délai de pourvoir , autrement que par des

ateliers de charité et de vains débats parlementaires, au bien-être de toutes les classes, et d'abord des plus disgraciées et des plus souffrantes; chercher, découvrir, appliquer les moyens de ce bien-être : (on y parviendra vite, quand on le voudra sérieusement!) voilà la tâche qu'il est urgent de s'imposer et d'accomplir; voilà ce qui seul peut combler les vœux de tous, faire éviter la guerre, prévenir les émeutes, rendre facile l'action du gouvernement.

Ce ne sont point les hommes occupés, laborieux, instruits, vivant dans l'aisance, ayant un avenir, en un mot les hommes heureux, qui inclinent aux bouleversements, s'empressent de prendre part au désordre. Ils ont plus à perdre qu'à gagner dans les révolutions; ils n'aspirent qu'à vivre en sécurité, à employer leur fougue aux luttes émulatrices, à jouir de leur bien-être acquis. Pour extirper tout ferment de trouble, s'acheminer avec sûreté vers l'époque où les armées tiendront campagne, non plus pour détruire, mais pour exécuter les grands travaux industriels, restauration des déserts, défrichement des landes, assainissement des steppes, reboisement des monts, encaissement des fleuves, le premier pas à faire est d'assurer un sort tolérable, *progressif*, à ces multitudes de parias ou prolétaires, stupides machines vivantes, toujours indignes du nom de citoyens, et en qui l'homme ne se montre qu'à l'état abject, brut et grossier.

Quelle autorité de tels êtres, ceux surtout qui, parmi eux, sont parvenus à sortir de la fange, quelle autorité peuvent-ils reconnaître dans ces gouvernans,

fonctionnaires de tous rangs , chefs des peuples dont toute la science et toutes les œuvres n'aboutissent qu'aux plus cruelles avanies ! Ils tiennent ou laissent , sans s'en émouvoir , la moitié des femmes dans la pire des privations , en leur interdisant les amours et la maternité hors du mariage , et ne leur donnant point d'époux ; ils n'ont d'autre secret pour obtenir du travail , que d'affamer l'industriel , l'induisant à se charger d'une famille , femme , enfans , père , mère , frères , sœurs , dont les besoins le forceront à s'interdire toute insouciance , tout repos ; « ils lui font supporter seul » les corvées dont le riche est exempt de droit ou » de fait , et , par contre , le privent seul des droits naturels , chasse , pêche , etc. , dont le riche est en » possession ; ils lui font contracter en pleine santé » des maladies par excès obligés , par vacation forcée » à des travaux dangereux : quand , dénué de tout , » dans le cas de maladie , ils lui donnent un asyle , » c'est dans le triste hôpital , en compagnie des moribonds , où souvent encore on refuse de l'admettre ; » ils lui enlèvent son fils , l'appui de son industrie , » pour les milices dont encore le riche est exempt de » droit ou de fait ; ils le privent de la protection des » tribunaux , car il n'y a point de justice pour le » pauvre , qui n'a pas même de quoi consulter et réclamer , et qui , s'il le tentait , échouerait contre » un riche adversaire en mesure de le traîner d'instance en instance. » Enfin , pour le consoler de tant de disgrâces , les chefs des peuples ne donnent à l'industriel que des leurres de *systèmes représentatifs* , dont le plus sûr et le premier résultat est de

multiplier les impôts, en les revêtant d'un caractère de *légalité* qui interdit toute plainte; des leurres de *droits d'homme libre*, avec lesquels il reste à la porte du collège électoral, et de toutes les assemblées où il pourrait émettre son vote, trouver profit ou plaisir; des leurres de *protection paternelle*, l'autorité, depuis le roi jusqu'au garde champêtre, n'ayant pas à sa disposition le millième des moyens qu'il faudrait pour protéger et secourir tous les malheureux qui souffrent, atténuer leur détresse, sinon y mettre un terme.

Qu'on ne s'étonne donc point de voir *l'autorité* tombée dans le discrédit qui s'accroît chaque jour. Elle a perdu son ancien prestige : son inhabileté, ses recours stationnaires ou rétrogrades, dont l'impuissance et trop souvent la malveillance, frappent tous les yeux, ne sont plus de notre temps. Tandis qu'elle s'arrête, accrochée aux vieilles maximes de Machiavel, aux turpitudes de la police, le monde progresse : les moyens connus de gouvernement ne sont plus en rapport avec les justes exigences des gouvernés. Un *pouvoir*, l'autorité judiciaire, conservait encore quelque estime dans l'opinion publique. Il la perd sans retour depuis qu'il poursuit avec tant de maladresse et si peu de justice, ces prétendus délits de la presse, ces conspirations supposées ou réelles, où accusateurs et juges ne font que témoigner leur infériorité rationnelle et morale, où, sous tous les rapports, langage, tenue, bon droit, générosité des sentimens, haute portée des vues, la dignité est du côté des accusés.

La seule *autorité* puissante aujourd'hui, et d'autant plus puissante qu'elle demeure à peu-près inaperçue

et incontestée, est celle exercée par les écrivains qui disposent de la publicité et par les négocians qui disposent des capitaux. Ces deux *pouvoirs* tiennent sous leur joug de fer le monde littéraire et scientifique, et le monde industriel. Ce ne sont plus les rois, ce sont les banquiers, qui décident de la guerre ou de la paix. Ce ne sont point les vrais savans, ce sont les Zoïles des journaux et des écoles, qui sont en position de confondre le mensonge et de faire triompher la vérité. Ceux-ci annihilent les œuvres du génie, en niant ou taisant ses découvertes; ceux-là neutralisent l'industrie, en la privant des fonds sans lesquels ses plans ne se réalisent point, ses merveilles agricoles et manufacturières ne sortent point du néant. Dispensateurs actuels de la plupart des choses pour la direction desquelles l'autorité publique fut imaginée et établie, les journalistes et les commerçans sont plus malveillans, plus despotes que ne le furent, de leur temps, les inquisiteurs et les seigneurs féodaux. La défense de l'opprimé d'alors était moins difficile à faire entendre, que ne l'est la défense de l'opprimé de nos jours.

Régulariser, faciliter, accélérer les relations, agir en utiles *distributeurs*, pour le plus grand avantage des *producteurs* et des *consommateurs*, concourir à déterminer la plus juste appréciation des œuvres de l'industrie et de l'intelligence, telle est la mission des hommes du commerce et des hommes de la presse périodique. En leur qualité d'intermédiaires, ils sont égaux sinon subordonnés, jamais, à juste droit, supérieurs à ceux qui ont recours à leur ministère. Quand,

dans la participation aux avantages, dans le partage des bénéfices, le moindre lot arrive au *travailleur* qui produit et consomme, et la part la plus forte à l'*intermédiaire* qui distribue, c'est un véritable contresens; la justice est subvertie. Il faut être aussi faussé qu'on l'est dans la civilisation actuelle, pour supporter la vue d'un *ordre* de choses où, d'un côté, les gros émolumens, les honneurs, la renommée, sont pour le folliculaire, pour celui qui ne sait que débiter des réminiscences, arranger d'adroits plagiats, et l'obscurité, le dédain, la misère, pour le génie qui invente, mais n'est point admis à entrer en scène. Sous ce rapport nous sommes toujours comme aux temps où Galilée, Chr. Colomb, Bacon, Descartes, Vico, ne pouvaient parvenir à se faire connaître et écouter. D'autre part, le parallèle des agens de change, courtiers, agioteurs, boutiquiers, mis en regard des magistrats, administrateurs, cultivateurs, fabricans (ouvriers ou chefs), est tout au désavantage de ces derniers. A eux, loyaux *producteurs*, la grande fatigue et le mince salaire; aux adroits *distributeurs* le gros salaire et la moindre fatigue. Un général Foy, un Manuel, un B. Constant s'exténuent, meurent à la tribune, sans que la société subviene à leur fortune; tandis qu'elle garantit, cette même société, un revenu de 30 à 40 mille francs au marchand de savon, de charbon ou de calicot, qui débite pour 300,000 f. de drogue. Les rétributions de tel agent de change s'élèvent au double du traitement d'un ministre; un courtier gagne plus qu'un président de cour souveraine; le moindre banquier, beaucoup plus qu'un laborieux recteur d'université.

Mais telles doivent être les conséquences d'un *ordre* politique et industriel régi par la loi de contrainte, loi inhérente à une science confuse, à une religion de rigueurs, à la déviation du destin. Le temps est venu de sortir de cet horrible cercle vicieux, dont l'issue, facile et sûre, n'est plus une découverte à faire; la preuve incontestable en sera offerte dans ces Transactions, aux chapitres qui traiteront du destin vrai.

En terminant celui-ci, sur la Loi de contrainte, observons que la nécessité de cette loi tient surtout à *l'arbitraire*, qui, dans le faux destin, préside et doit présider à la répartition des produits. Quand le producteur réel n'a pour sa part que la moindre partie de la valeur qu'il crée; quand la meilleure part est pour le maître ou propriétaire, pour le commerçant ou distributeur, les travailleurs frustrés inclinent, sans pouvoir l'éviter, au mécontentement, aux tentatives, presque toujours perfides ou violentes, dans lesquelles ils croient pouvoir placer quelque espérance de redressement. De là vient que, s'il faut employer la force, la contrainte, c'est parce que *l'arbitraire* est base de répartition. Le premier pas à faire dans la voie améliorante, sera donc de substituer, en répartition, la *justice* à *l'arbitraire*. Il y aura justice quand chacun prendra sa part des produits telle qu'elle sera résultée de son concours ou intervention.

Pour opérer la production en quelque genre que ce soit, trois choses sont indispensables : 1° Le *capital*, c'est-à-dire la matière à mettre en œuvre, les instrumens de labeur, les vêtemens, logemens, vivres, sans lesquels on ne serait point en état d'agir.

2° Le *travail* ou main-d'œuvre, fatigue et temps employés à élaborer le capital, à le rendre fécond, à recueillir ce qu'on a obtenu de sa fécondité.

3° Le *talent* ou meilleure direction de la main-d'œuvre, plus avantageux emploi du capital, action de l'intelligence comme le travail est action du corps.

Ces trois élémens de la production sont aussi les *trois facultés industrielles* du producteur, en raison desquelles a lieu son concours ou intervention. La répartition proportionnelle à ces trois facultés est l'unique moyen de mettre un terme à l'arbitraire : elle seule peut et doit conduire à l'abolition de la Loi de contrainte, dont l'utilité sera par elle considérablement atténuée. A la répartition proportionnelle sera due l'heureuse initiative du règne de la Loi d'attraction.

VIRTOMNIUS. -- LE PHALANSTÈRE.

Virtomnius est l'auteur de ces Transactions. Il naquit avec la passion des livres et de la lecture. Son éducation eut lieu au temps des écoles centrales, si décrites, qui avaient pourtant le grand mérite de ne rien coûter aux familles pour l'admission des élèves, et qui justifiaient assez la prétention de ces élèves qu'on entendait se flatter d'y apprendre des *choses*, tandis que, selon eux, on n'apprenait que des *mots* dans les vieux collèges. Virtomnius se trouva bien à son école centrale : il n'entrait aux cours d'étude qu'autant que cela lui plaisait, c'est-à-dire rarement, car il les estimait d'ordinaire fort ennuyeux. En revanche, il fréquentait volontiers une vaste bibliothèque, de cinq à six cent mille volumes, parmi lesquels il avait pleine liberté de vaguer, et qu'il se fût senti le courage de feuilleter tous. Passer sa vie au milieu de ces monumens des sciences et de la littérature, lui eût été plus agréable que de courir aux jeux enfantins, où, tels qu'ils sont organisés, en rapport parfait avec la conduite des hommes mûrs, les petites astuces, les querelles, les combats, se mettent toujours de la partie ; où le plus haut mérite est à celui qui sait le mieux opprimer ses camarades, les tromper, abimer ou détruire vêtemens, meubles, plantes, animaux.

Virtomnius lisait donc, il lisait sans cesse, livré à lui-même, ne consultant que son caprice pour le choix des livres. Peu lui importait le sujet et le style ;

toutes les branches des connaissances humaines étaient de son goût ; toutes les tournures de phrases lui convenaient , pourvu qu'elles exprimassent des pensées. La religion et la morale le ravissaient ; la pratique des plus austères vertus lui paraissait facile autant qu'éminemment honorable. La poésie l'enthousiasmait : il ne pouvait quitter l'Iliade ou l'Enéïde , le Tasse ou l'Arioste , surtout Voltaire , tant qu'il n'avait pas achevé le volume ou l'ouvrage entier. L'histoire naturelle , l'anatomie , la médecine , la physique et la chimie expérimentales , excitaient vivement sa curiosité ; les mathématiques l'attachaient ; la géographie et l'histoire étaient pour lui un délassement bien plus qu'une étude , tant il lui était aisé de conserver la mémoire des faits ; enfin il eût été assez téméraire pour croire qu'il pouvait tout apprendre , tout comprendre , tout connaître.

A son entrée dans le monde , avec l'état qu'il avait embrassé , Virtomnius fut en position d'observer beaucoup. Tantôt employé , tantôt fonctionnaire dans l'administration civile , il eut journallement des rapports très-multipliés avec gens de toutes sortes , de tous les degrés de fortune , de capacité , d'instruction , de toutes les nuances de caractères. Il vécut tour à tour dans le réduit du pauvre et dans le palais du prince. Ses longues lectures avaient quelquefois contenté son esprit , presque jamais son cœur. En vain il avait cherché en elles une satisfaisante définition du bonheur , de suffisantes indications sur les causes du mal et son origine , sur le vrai moyen d'être heureux. Lancé dans le mouvement de la société , Virtomnius

fut plus déçu encore. Partout il avait sujet de s'écrier, comme Oreste :

„ Je ne vois que malheurs qui condamnent les dieux ! „

Tels étaient les sentimens et les idées dans lesquels Virtomnius passa les années de sa jeunesse.

Cependant la philosophie de Héroult-Séchelles, Volney ou Parny ; le christianisme professé dans les églises catholiques ou réformés ; les savans cours des Bertholet, des Haüy, des Monge ; les brillans discours des Mirabeau, des Barnave, des Lafayette, des Châteaubriant ; la politique de Napoléon ; les rêveries des classiques et des romantiques ; les théories subtiles et fallacieuses des économistes ; en un mot, tout ce qui est science et gouvernement au 19^{me} siècle, n'offrant, au gré de Virtomnius, que des fragmens disséminés, sans coordonnance entr'eux, mais constituant, par leur *savante* complication, l'incohérence universelle, il sentait, en 1814, qu'escorté du glacial scepticisme, un dégoût mortel commençait à gagner son âme. La vie lui devenait à charge.

En quelques mois il en eût vu le terme, si de nouvelles études n'étaient venues lui rendre l'*espérance* et la *foi*. Jusques alors sa santé avait été inconstante ; de fréquentes maladies le tourmentaient. Fatigué de l'impéritie de la médecine des facultés, il s'enquit du *magnétisme animal*, dont la frivolité française n'a pas encore permis l'examen sérieux, fait de bonne foi, suffisamment approfondi ; il y eut recours, fut guéri, trouva dans les découvertes de Mesmer, Puy-séguet et Lavater, de premiers indices des vraies lois

de l'humanité dans la vie actuelle, spécialement sous les rapports physiologiques et psychologiques.

Les sublimes pensées des écrivains théosophes, qualifiés *illuminés* par les esprits bornés et froids qui ne les comprennent point; les pages si pleines d'onction, si remplies de vérités universelles, si exaltantes de Fénelon (1), de Swedenborg, de Claude-Louis St.-Martin d'Amboise (2); puis, les livres si lumineux et si doctes de Fabre d'Olivet (3), furent pour Virtomnius une seconde préparation. Ils le mirent en état de bien entendre toute la Bible, ancien et nouveau testamens. Les citations qu'on a lues dans ces Transactions, pages 11, 12, 13, 18, 59, sont extraites de ces auteurs.

Mais eux aussi, quoiqu'avec plus de rectitude et de portée de vues, quoiqu'approchant de beaucoup plus près la vérité et la saisissant quelquefois, s'entenaient encore aux abstraictious, n'envisageaient pas

(1) OEuvres spirituelles, sans en séparer les inspirations de madame Guyon.

(2) L'un des savans désignés par l'assemblée nationale pour le choix du précepteur du dauphin. On a plusieurs ouvrages de St.-Martin, formant une trentaine de volumes in-8. Il est mort en 1804, à Autray, château du sénateur Lenoir-Laroche.

(3) *Les Vers dorés de Pythagore expliqués*; in-8°, 1813. Treutel et Wurtz. *La Langue hébraïque restituée*; in-4°, 1815, imprimerie impériale. Cet ouvrage rétablit le vrai sens des mots hébreux et du Sépher de Moïse. C'est de lui que ce qui a été dit dans ces Transactions, sur la nature d'Adam, le mode des créations, etc., a été en partie emprunté. On doit encore à Fabre d'Olivet, *État social de l'homme*, 2 vol. in-8°, 1823, et plusieurs autres livres. Il est mort en 1826, laissant inédites des œuvres réputées très-précieuses.

les choses sous toutes leurs faces, n'entendaient pas même le sens de leurs propres expressions dans l'étendue d'application que Virtomnius lui a donnée et lui donnera. Plus avancés que les grands génies *classiques*, ils échouaient comme eux; comme eux ils se taisaient sur l'efficace moyen de réaliser leurs plans, d'effectuer leurs conceptions, en les faisant passer de *puissance* en *acte*.

Ce fut dans les jours néfastes de la gloire militaire de la France, en 1815, que Virtomnius comprit enfin la Destinée, la Loi, la Science, la Religion, telles qu'il les a définies, telles qu'une investigation soutenue et sûre les constatera toujours dans leur essence et dans leurs développemens. Virtomnius vit la solution du grand problème, le mot de toutes les énigmes, le centre où viennent converger, pour leur plus grande utilité, toutes les connaissances humaines, bref, la voie infailible pour substituer en tout et partout le vrai au faux et le bien au mal, dans les belles découvertes sur les DESTINÉES GÉNÉRALES, annoncées par CHARLES FOURIER.

Le *prospectus* de la THÉORIE DES QUATRE MOUVEMENTS, volume de 425 pages in 8°, que publia cet auteur en 1808, fut, pour Virtomnius, ce que la voix aérienne avait été pour Paul, l'apôtre de Jésus. Tout ce qu'il n'avait pu jusqu'à lors concilier dans sa conscience, s'éclaircit; tout le mal-être qui s'attache au sceptique constamment déçu, se dissipa en lui. Il voyait bien, comme M. FOURIER le lui écrivit depuis, que ce premier volume, « *sorte d'embryon*, devait » être envisagé comme les statues grossières des Egypte

» tiens ; aucun de nos élèves ne voudrait les avoir
 » faites ; cependant elles ont du prix comme germe de
 » l'art et gages des progrès qu'il devait faire. » Mais
 l'*embryon* suffisait à Virtomnius comme *clef de la science*. Tout ce qu'il y trouvait lui était sympathique ; tout ce qu'il avait lu , étudié , appris depuis quinze ans , pour n'en recueillir que le droit de répéter , en son humilité , le mot de Socrate et de Montaigne : « *Que sais-je !* » tout le chaos philosophique amassé dans son esprit , frappé du trait de lumière qu'il n'osait espérer , se débrouilla comme par enchantement. Le doute s'enfuit : Virtomnius se rendit suffisante raison du mal et de l'erreur. Il sentit qu'il allait connaître de tout le *principe* et la *fin*.

Son premier mouvement , dans ces conjonctures , fut de chercher à se mettre en communication avec le sublime Inventeur de l'ATTRACTION INDUSTRIELLE , dont la résidence lui était alors inconnue. Il lui écrivit à Lyon ; le fit chercher dans cette ville ; sa lettre fut remise , et la réponse ne se fit pas attendre. Elle était à la fois un témoignage de franchise , de modestie et de bienveillance dont Virtomnius fut comblé de joie. Depuis lors il entretint avec l'Inventeur une correspondance persévéramment soutenue.

En 1818 , des circonstances fortuites ayant fixé pendant quelques mois la résidence de Virtomnius dans la petite ville où l'Inventeur s'était retiré depuis deux ans pour s'adonner plus entièrement à ses recherches dans les sciences nouvelles qu'il créait , d'heureuses relations amicales s'établirent entr'eux. Il fut convenu que Virtomnius s'occuperait activement de préparatifs

pour l'impression de l'œuvre que le *prospectus* de 1808 avait annoncée. L'affaire s'arrangea, et le **TRAITÉ DE L'ASSOCIATION DOMESTIQUE - AGRICOLE OU ATTRACTION INDUSTRIELLE** parut en 1822 (1). Le cachet du génie est à chaque feuille de ce grand ouvrage. Les idées y sont si variées, si brillantes, les pensées si originales et si étendues, que Virtomnius avait dû naturellement se livrer à l'intime conviction où il était de l'éclat inoui qu'elles allaient jeter dans le monde scientifique et littéraire, de l'enthousiasme qu'elles allaient exciter partout, comme il remplissait déjà son âme.

L'Inventeur se rendit lui-même à Paris pour surveiller les ventes. Il y prodigua les démarches, les dépenses, sans parvenir à se faire écouter. Aucun rédacteur des journaux quotidiens en crédit ne *daigna* prendre connaissance du **Traité de l'Attraction industrielle**. L'instinct semblait convaincre les savans que leur maître était arrivé, que leur savoir et leur faconde allaient sombrer ; et l'intelligence leur manqua pour s'élever à comprendre qu'une immense carrière de fortune et de gloire s'ouvrait pour eux, que tout leur malheur consisterait à se résoudre à perdre *un* pour gagner *cent* ! Aucun d'eux ne fut assez généreux, n'eut assez de capacité pour lire et apprécier la grande découverte. Deux recueils mensuels, la *Revue encyclopédique*, puis le *Bulletin universel des sciences et de l'industrie* furent les seuls écrits périodiques qui firent des annonces. Dans la *Revue*, ce ne fut qu'un

(1) 2 volumes in 8°, de 1330 pages, édition compacte. Bossange, père, à Paris.

trait d'obscurantisme et d'insigne mauvaise foi (1). L'Inventeur voyant ces dédains et cette malveillance, tenta d'annoncer lui-même : il fit imprimer dans ce but, en 1823, un *Sommaire* du *Traité de l'Association*, brochure de 120 pages, dans laquelle il faisait ressortir l'étrange *pouvoir souverain et arbitraire* contre lequel il luttait en vain, faute d'une police littéraire, d'un jury de garantie en critique, jury dont il démontrait la nécessité et demandait la facile institution.

Ce fut à vue du *Sommaire* que le *Bulletin universel* donna une annonce à son tour (2). Elle fut brève, mais non injuste. On y lut : « Le fond de la théorie nouvelle est un des sujets les plus grands, les plus imposans, les plus fertiles en importans résultats pour le bien-être de l'espèce humaine. . . . A moins d'une marche rétrograde dans la civilisation, l'on peut hardiment prédire que, si le développement de l'esprit humain et de la population n'est point arrêté, la force des choses conduira à l'application de l'idée de M. FOURIER. » L'indifférence pour les vérités nouvelles, ou, plus exactement, la corruption est si grande dans le monde littéraire, que cette recommandation si énergique, si pressante, d'un *Bulletin* à bon droit estimé, passa inaperçue.

Dans le même temps, Virtomnius cherchait, de son côté, à découvrir quelque judicieux appréciateur dont le puissant secours l'aidât à réparer le tort que faisait à la science l'indigne conduite des journalistes de 1823. Il écrivit et fit paraître, en 1824, des

(1) Cahier de mai 1823.

(2) 7^e Section, cahier de février 1824.

APERÇUS SUR LES PROCÉDÉS INDUSTRIELS (1), contenant une analyse succincte du système sociétaire naturel, présentée dans un style plus vulgaire que celui de l'Inventeur, et moins accablant pour les beaux esprits de l'époque. Virtomnius distribua cette brochure aux personnages les plus marquans. Les uns, en petit nombre, *daignèrent* lui accuser réception. La plupart semblaient en quelque sorte trouver bien hardi qu'on osât appeler leur attention sur de grandes choses, et par-là même supposer qu'il leur restât quelque chose à apprendre! Virtomnius dût enfin demeurer convaincu qu'il avait trop présumé des *grands*, en position par leur fortune, de réaliser une magnifique entreprise, ou en possession, par la vogue dont jouissent les produits de leur plume, de donner l'impulsion à la renommée, de répandre la connaissance d'une grande découverte, qui n'a pas d'autre voie pour être signalée au monde. Les dominateurs scientifiques et littéraires, à la langue d'or et au cœur de boue, lui apparurent dès-lors dans toute leur laideur, tels que le comte de Lascazes les dépeignait si nettement à Napoléon dans les entretiens de l'exil de Ste.-Hélène.

Tant de méchante sottise ne rebuta point Virtomnius. Il poursuivait toujours sa recherche, parlant aux uns, écrivant aux autres, distribuant les *Sommaires* et les *Aperçus*. L'Académie de Strasbourg ayant, pour 1828, proposé la question de l'ÉDUCATION MORALE, il lui envoya un mémoire (2). Nulle mention

(1) Brochure in 8°, de 180 pages. Paris, madame Huzard.

(2) Voir *Appendice*, page 169 ci-après.

n'en fut faite dans le rapport du concours : fidèle au vieil usage, la docte compagnie couronna celui qui avait le mieux *rempli les conditions*, c'est-à-dire dont les phrases avaient la meilleure tournure académique, offraient force complimens aux Académiciens, et pas une idée neuve. Cette seconde voie de publicité manquait donc, comme celle des journaux.

Les maîtres de la publicité, pour excuser leur refus d'annonces, se retranchaient dans un insidieux reproche d'obscurité, fait au *Traité de l'Attraction industrielle*. Quoique ne voyant là qu'une ruse, l'Inventeur et ses amis se décidèrent à donner un 3^{me} volume, borné aux seules spécialités du mécanisme d'association, et ne touchant plus à l'exposition d'un système universel et complet : sous le titre de *NOUVEAU MONDE INDUSTRIEL ET SOCIÉTAIRE*, ce livre parut en 1829 (1). Les démarches pour obtenir des annonces consciencieuses et suffisantes recommencèrent avec plus d'activité, et n'eurent pas un meilleur succès que la première fois. Une tentative faite par Virtomnius auprès des directeurs de la *Revue française*, mit plus encore à nu la malveillance du journalisme. Il la signala aux hommes honnêtes, dans le *prospectus* qu'on trouvera à la fin de ce 1^{er} tome de ses *Transactions*. Le *Mercure de France* (2), le *Journal de la Côte-d'Or* (3), l'*Impartial de Franche-Comté* (4),

(1) In-8° de 600 pages ; Paris, Bossange père, chez qui se trouvent tous les ouvrages de M. Fourier.

(2) N^{os} des 9 janvier, 13 mars et 10 juillet 1830.

(3) N^o du juin 1829.

(4) N^{os} des 28 mars 1830, et autres.

furent les seules feuilles publiques qui rendirent loyalement compte du *Nouveau Monde industriel*.

Indigné, comme il devait l'être, du déni de la presse périodique, l'Inventeur publia encore (février 1830) un LIVRET D'ANNONCE, dans lequel il sut faire justice du zoïlisme de la *Revue française*, et du méchant silence des écrivains des journaux. Un an plus tard, en 1831, au moment où la phase Saint-Simonienne avait atteint son apogée, où, s'ils l'avaient su et voulu, MM. Bazard, Enfantin et leurs adhérens, étaient en mesure d'opérer une heureuse transformation sociale pour laquelle leur impéritie est trop prouvée désormais, l'Inventeur fit paraître une nouvelle brochure, intitulée : PIÉGES ET CHARLATANISME *des deux sectes Saint-Simon et Owen qui promettent l'association et le progrès. Moyen d'organiser en deux mois le Progrès réel, la vraie Association, ou combinaison des travaux agricoles et domestiques, donnant quadruple produit, et élevant à 25 milliards le revenu de la France, borné aujourd'hui à 6 milliards un tiers*. Assurément les questions ainsi posées étaient à l'ordre du jour; elles étaient graves et traitées avec la supériorité du génie.... Tous les organes de la publicité se turent (1).

(1) Le procédé de MM. les journalistes de Paris n'est pas peu tyrannique et spoliateur. Ils exigent la remise de *deux* exemplaires de l'ouvrage dont on désire l'annonce. Quand ils veulent bien prendre la peine de lire et de faire un article, ce n'est point d'ordinaire pour rendre compte de la substance, des pensées neuves que renferment les volumes; ce n'est que pour étaler leur propre faconde. Quand on tient à une annonce impartiale, il faut la payer à beaux deniers, et quand le journal garde le silence, il ne conserve pas moins les livres, qui ne sont jamais rendus à l'auteur

S'ils avaient *daigné lire* et se livrer à une critique sérieuse, motivée, fruit d'études faites en conscience, on pourrait ouvrir une discussion, réduire à sa juste valeur le commode reproche d'obscurité, à l'abri duquel il n'est pas difficile de se placer. Mais que *répondre* à gens qui ne *disent* rien? Parmi les personnes douées de quelque portée d'esprit et de quelque générosité de cœur, QUI ONT LU, toutes, sans exception, n'ont fait que céder à l'entraînement de l'enthousiasme. Pas une n'a articulé la moindre objection plausible, de nature à causer un léger embarras. Le seul grief se bornait à l'exclamation : « C'est trop beau ! c'est promettre trop de merveilles ! » Eh, qu'importe le merveilleux des résultats, si la possibilité ou plutôt la facilité de les obtenir est péremptoirement démontrée ? Plus ces résultats sont désirables et brillans, plus grand est le devoir d'en bien vérifier les moyens : voilà tout.

Sans doute les esprits faibles, les cœurs froids, incapables de surmonter les préventions ou préjugés vulgaires et de saisir de vastes calculs d'ensemble, ont pu reculer devant une Théorie qui embrasse tout ce qui existe, ne laisse inexpliqué et en dehors aucun être, aucun phénomène, aucune question, démontre le mouvement universel dans toutes ses branches, tant au métaphysique qu'au physique. Les classemens nécessairement diversifiés, les passages *du grave au doux, du plaisant au sévère*, comme le conseille Boi-

ou à l'éditeur. Et ces messieurs crient sans cesse à l'oppression, à la cupidité des gouvernans !

leau , passages essentiellement méthodiques , arrangés pour présenter tour à tour des vues et des vérités qui se confirment l'une par l'autre , peuvent être des embarras , des difficultés , si l'on veut , pour les esprits bornés et timides. Pour les esprits hardis et vastes , qui savent que l'insuffisance de tous les systèmes scientifiques ou philosophiques imaginés jusques à nous , vient de ce qu'aucun d'eux n'est COMPLET , ces prétendus défauts seront d'éminentes qualités et les meilleurs titres à la confiance : les bons esprits voient que le système de M. Fourier est le premier qui ait effectivement rempli la grande condition , le premier qui ait été présenté rigoureusement complet.

A elle seule , cette condition accomplie de la manière la plus satisfaisante , ne serait qu'une forte induction favorable ; il resterait à prouver que l'Inventeur ne donne point les jeux de son imagination pour le vrai système de la nature , et qu'il a réellement fait la découverte de ce système , en dissipant , par la force de son génie , *l'épaisse nuit* , les *voiles d'airain* dont se sont plaints dans tous les temps et dont se désolent encore les hommes les plus instruits. Or , les prétentions de M. FOURIER se bornent en effet à CONSTATER CE QUI EST. Il ne se présente ni comme prophète , ni comme fondateur de religion ou d'école philosophique , ni comme législateur. Il dit modestement : « voilà les *causes* : voilà les *effets*. » Il procède pour parvenir à la connaissance intégrale des choses , comme le chimiste procède pour en acquérir la connaissance partielle. Le chimiste étudie les corps en eux-mêmes , s'occupant peu ou ne s'occupant point de leurs rap-

ports généraux avec tout ce qui existe, du rôle qu'ils remplissent dans l'immensité, du motif et du but des créations. L'Inventeur de la théorie des QUATRE MOUVEMENTS (1) considère toutes choses dans leurs rapports universels aussi bien que dans leur essence : il en constate à la fois les effets et les causes, l'objet et les fonctions. Dans l'infiniment petit comme dans l'infiniment grand, rien n'est hors de sa sphère. Il ne décrit pas seulement ce qui est, mais, de plus, ce qui doit être, ce qui sera. Les détails auxquels il descend par l'analyse, l'ensemble auquel il remonte par la synthèse, se confirment mutuellement dans ses spéculations ; ils entrent en combinaison parfaite, et chaque fois qu'une preuve mathématique est applicable et désirée, l'Inventeur la donne, à moins qu'on ne soit pas assez avancé dans l'étude de ses théories pour la bien comprendre, cas particulier où il se borne à la faire suffisamment entrevoir. S'il n'a pas encore tout dit, tout publié, la faute n'en est point à lui ; c'est à la société, surtout à ses meneurs, à se l'imputer, puisqu'ils lui refusent ou au moins le privent des moyens de publicité.

Trop impuissans pour contester le fond et les déductions si lumineuses d'une Théorie irréfragable, les critiques, outre le reproche de laisser beaucoup à désirer, reproche dont on vient de voir l'injustice et qui retombe de tout son poids sur eux-mêmes, les

(1) 1. Le mouvement instinctuel. } LE MOUVEMENT PASSIONNEL OU
 2. Le mouvement aromal. } SOCIAL est le pivot des quatre
 3. Le mouvement organique. } autres, pivot ou collectif tou-
 4. Le mouvement matériel. } jours sous-entendu.

critiques ont argué du peu d'attrait qu'offre le style de l'Inventeur, de l'écart où il se jette loin des usages littéraires reçus, de la surabondance de ses transitions et digressions, surtout de l'amertume avec laquelle il tance et châtie le malfaisant orgueil et la triste nullité des philosophes. Il est jusques à des amis de l'Inventeur qui ont incliné à de semblables reproches ; ils y ont ajouté celui de ne vouloir pas agir de la manière qu'ils considèrent comme la plus propre à se produire avantageusement dans le monde et s'attirer des partisans, en mettant mieux la science nouvelle à la portée de tous. Rien de plus déraisonnable que de tels griefs, même dans le cas où, ce qui certes n'est point, ils seraient fondés. Ceux qui les élèvent ne sont qu'inconséquens. Comment perdent-ils de vue qu'on ne saurait être à la fois Jupiter et Mercure ? L'un n'est point tenu de remplir les fonctions de l'autre. Le devoir de l'Inventeur est de faire la découverte, de la donner, s'exprimât-il en patois : le devoir des orateurs ou écrivains de profession, est de suppléer, pour la propagation de la découverte, aux formes qui, pouvant l'accélérer, n'ont point été employées par l'Inventeur. Plus avancés dans la science universelle, les critiques seraient honteux des reproches qu'ils élèvent. Ils sauraient que nécessairement le monde est formé d'individus ; que les facultés départies aux individus-hommes doivent être tellement disséminées entr'eux, que l'un ne puisse en quelque sorte se passer des autres ; que tous soient, en tous sens, portés à former des combinaisons, des accords sociaux le plus multipliés qu'il soit possible, par l'effet de leurs besoins essentiels

et réciproques ; que si un inventeur ne peut à lui seul tout vouloir et tout faire , s'il lui est indispensable , pour réaliser l'œuvre qu'il a conçue , d'avoir nombre d'aides , de courtiers , de disciples , c'est pour le plus grand bien de chacun et de tous.

Où seraient l'utilité , le mérite et la gloire de ceux qui , sans s'élever sous le même rapport au premier rang , sont aptes néanmoins à s'acquérir haute renommée et fortune en figurant comme émules ou continuateurs ? où serait leur carrière , si , à lui seul , le Maître faisait tout ? Platon eût-il paru , aurait-il jeté tant d'éclat , eût-il acquis tant de haute célébrité , si le génie de Socrate ne l'eût point inspiré ? Qu'eussent été les Paul , les Chrysostôme , les Augustin , sans les inspirations de Jesus ? et , de nos jours , Dumont se serait-il fait connaître sans les conceptions de Bentham , dont aussi les écrits sont restés quinze ans dans le dédain ? Que les critiques consentent à y regarder de plus près , à s'éclairer avant de juger ; bientôt ils reconnaîtront la marche providentielle , et toute l'absurdité de leurs attaques.

Il est trop urgent d'employer plus convenablement un temps si précieux. Qu'on s'attache donc plutôt à s'instruire qu'à épiloguer , à saisir la profondeur des vues , la justesse des calculs de l'Inventeur , qu'à lui chercher de vains torts (1) ! Pour pénétrer dans le

(1) Ceci s'adresse peu aux *académiciens* classiques et romantiques. Nous avons vu leur sottise morgue et leur plus sot rire , quand , dans une séance publique , ils écoutaient un jour le rapport des *Aperçus sur les procédés industriels* , etc. A l'égard de ces choses et même envers les Saints-Simoniens , les *doctes aca-*

monde, la vérité nouvelle a deux grands obstacles à vaincre : l'indifférence d'abord ; puis, quand l'attention aura été éveillée, la prévention de difficultés supposées insurmontables, prévention née de ce que dès l'abord on s'imagine qu'il s'agit de révolutionner les peuples, à l'instar de 1688, 1789 ou 1830, de changer violemment des usages et mœurs séculaires, de *changer les PASSIONS.*

L'indifférence cédera, se transformera en enthousiasme, le jour où d'éloquentes paroles se feront entendre, où d'entraînants écrits seront répandus. La difficulté d'exécution disparaît dès l'instant où la question, abordée franchement, de très-près, est enfin dégagée du nuage qui l'obscurcit, vue de loin. Tous ces changemens de mœurs, d'usages, de passions, se réduisent à former une simple entreprise industrielle, du genre de celles qu'on voit créer et réussir chaque jour. Fonder avec les nécessaires modifications que réclament le mécanisme des travaux et celui des relations domestiques, une exploitation à la fois agricole, manufacturière et commerciale, établie sur une lieue carrée au plus, et se constituant au minimum de 500, au maximum de 1800 individus (hommes, femmes, enfans), là se borne toute l'affaire.

C'est l'antipode de ces réformes si péniblement opérées pour passer d'un régime despotique tel qu'il se maintient à Constantinople, au régime mitigé de Pétersbourg, du système absolutiste de Madrid ou

démiciens sont de tous points dans la position où le bel esprit de village est envers eux-mêmes.

Vienne , au système représentatif des Français et des Anglais. Ces décevantes transformations ébranlent , durant des siècles , l'Europe , le monde entier. Pour les préparer et consommer , il faut , à force d'élucubrations , détruire de vieilles croyances , en inculquer de nouvelles , et recourir dans ce but à la voie la plus difficile , qui est d'éclairer et convaincre préalablement les intelligences , c'est-à-dire *élever à L'INSTRUCTION un peuple ayant pour vivre six sous et demi par jour!* Il faut que l'*instruction* mette ces pauvres gens en état de goûter les subtilités d'un doctrinaire , d'un républicain ou d'un carliste , sur les *droits* et les *devoirs* de l'homme *libre* qui meurt de faim , sur l'immense avantage de vivre *sous les lois* votées par une assemblée de représentans élus dans des collèges de censitaires à 50 ou 100 écus , et non par une chambre aulique à la nomination d'un empereur : vraies fumées de liberté , dont tous les partis devraient être las de subir le leurre.

Ce n'est point par des notions intellectuelles adressées à des esprits sans capacité pour les entendre , mais par des faits parlant aux sens , qu'on instruit rapidement les masses et qu'on les amène aux améliorations désirables. Le PHALANSTÈRE (habitation d'une *Phalange* ou association domestique) doit offrir aux yeux et en action , toutes les vertus civiques et sociales ; il mettra en pleine évidence les moyens , pour tous et chacun , d'être riche , éclairé , indépendant , heureux. Parmi beaucoup d'hommes fort honorables d'ailleurs , peu comprendront ces moyens de bien-être , avant de pouvoir en contempler la réalisation , surtout

à une époque où tant d'éducatons ont été faussées : le nombre n'est pas grand de ceux qui sont doués à un haut degré de la faculté d'abstraire, de saisir mentalement une conception vaste et puissante, et ses chances d'effectualité. Les têtes mathématiques sont rares, même dans le monde qui peut se livrer à l'étude.

Heureusement il n'est point nécessaire, pour la fondation d'une Phalange, de faire entrer dès l'abord la persuasion dans beaucoup d'esprits. La conquête d'UN SEUL homme ayant crédit et renom, suffira pour décider et organiser en quelques jours la compagnie fondatrice actionnaire, dont les bénéfiques seront vingt fois mieux assurés que ceux des fermes de Gaillon ou de Roville, des forges de la Loire, des mines d'Anzin. Toute la difficulté tiendra donc à trouver ce fondateur entre les dix mille capitalistes qui sont en position de le devenir; puis aux constructions de bâtimens, et aux préparatifs des cultures et fabriques. Ces préliminaires remplis (et ils tiennent à bien peu de choses!) les demandes d'admission aux travaux, tables et logemens, seront, en un instant, triples et quintuples du besoin. Il y aura plus à se soucier d'écarter les postulans, que d'en chercher ou exciter.

L'organisation d'une Phalange étant purement industrielle, ses occupations et ses mœurs se concilient avec toutes les idées religieuses et politiques du pays où elle s'établit, n'ayant rien de commun, dans ses formes et son but, avec les affiliations secrètes, congrégations ou clubs démagogiques, tout s'y faisant au grand jour, ni le gouvernement, ni le clergé, ni

les tribunaux, ne sauraient avoir sujet de s'en inquiéter. Ils trouveront en elle, au contraire, les avantages qu'ils ont en vain espérés pendant vingt siècles, du petit ménage familial incohérent. La Phalange paiera ses impôts à jour fixe, sans qu'il soit besoin de poursuivre et contraindre aucun de ses membres, les contributions se prélevant sur la masse des produits avant toute répartition de bénéfices : les sociétaires vivant dans l'aisance, ne seront point turbulens, point portés aux émeutes ; tous recevront une bonne éducation, une instruction pratique plus encore qu'intellectuelle, qui leur fera *bien connaître et aimer Dieu* ; tous observeront volontiers les lois en vigueur, parce qu'aucune nécessité ou même une simple occasion ne s'offrira à eux de les enfreindre. Dès-lors les magistrats, les prêtres, MM. du parquet, n'auront aucun motif de sévir contre eux, ou seulement de se plaindre. Loin de là ; le beau idéal qu'ils ont pu imaginer en fait de civisme, se réalisera sous leurs yeux, à leur grand contentement sans doute.

La Phalange sociétaire s'accommode donc de tous les gouvernemens. Que le souverain s'appelle Mahmoud, D. Miguel, Nicolas, Guillaume, Tchien-Lung ou Louis-Philippe, que le système politique soit constitutionnel, républicain ou absolu, il ne lui importe ; ses membres sont dans une position telle, qu'ils peuvent indifféremment remplir les devoirs du sujet ou du citoyen. Dans l'un ou l'autre cas, ils ne feront que jouir, comme aujourd'hui, de la faculté de subvenir par leur travail, aux choses nécessaires à la vie, et ils sauront mieux qu'aujourd'hui se faire estimer,

aimer des chefs des peuples , par leur empressement à se rendre utiles , leur excellent ton de société , leur patriotisme , grandes qualités essentiellement caractéristiques du bien-être et de la réelle indépendance du *Phalanstérien*.

La fondation d'une seule Phalange décidera la réforme sociale de tout le genre humain , parce qu'aus-
sitôt qu'on aura devant les yeux le spectacle de tant de richesse , d'éclat moral et spirituel , d'harmonie , de bonheur , on sera sous le charme ; on voudra jouir soi-même comme on verra jouir. L'imitation de proche en proche sera rapide ; en une ou deux années , elle aura fait le tour de la Terre , car les Sauvages et les Barbares sont hommes de la même espèce que les Civilisés. Si nos méthodes d'oppression , nos astuces et nos misères , nos sbirrhés et nos gibets , notre orgueil et notre cupidité , font horreur aux peuples répandus sur les plus fertiles et les plus vastes contrées du globe , les produits de nos arts industriels et de nos beaux-arts les enchantent : ils s'exposent à tout pour les posséder. Leur accession générale sera donc facile et spontanée , le jour où nous nous présenterons à eux ornés de tout ce qui leur plaît , dépouillés de tout ce qui leur inspire la crainte , la méfiance ou le dégoût. Le premier Phalanstère fondé , sera , quant à son effet heureux dans le monde , comme la goutte de vaccin inoculée sur un point presque imperceptible du corps humain : un atôme de fluide introduit dans la circulation , opère en peu d'instans une sorte de transformation dans tout l'organisme. Ainsi s'effectuera l'avènement de l'humanité entière à l'unité sociale , à la

concorde universelle. Pour amener cet immense résultat, il aura suffi d'une insignifiante initiative qui peut être tentée aujourd'hui, demain, sans causer la moindre perturbation, sans aucunement remuer les opinions, troubler les consciences, diviser les familles, heurter violemment les préjugés, spolier qui que ce soit, porter ombrage à aucune autorité, à aucune croyance ou profession. Quelle folie, quel aveuglement criminel, s'il est volontaire, que de dédaigner, repousser, ou seulement retarder de quelques jours la fondation de la première Phalange !

Hommes puissans du jour, qui vous targuez d'être *positifs* et philanthropes, et de ne prêter l'oreille à aucune utopie, reconnaissez donc que la pire des utopies est la vôtre, quand vous prétendez parvenir à une organisation nationale tolérable, au règne des lois, au bien public et privé, avec tous les élémens du désordre, avec une population composée, aux quatre cinquièmes, de gens qui n'ont point de lendemain, sont esclaves d'un écu, ne vivent et ne peuvent vivre que dans le vice et l'abjection ! Décidez-vous enfin à sortir de l'illusion dont il vous est si honteux de n'être pas désabusés au bout de vingt siècles d'expérience.

Et vous, hommes pieux, qui n'avez point douté de la providence et qui avez foi aux promesses révérees de l'évangile du Christ, rappelez-vous les textes : « L'avènement du *Fils* de l'homme (du bonheur auquel l'homme *donnera l'être*), sera comme l'éclair qui part de l'Orient et se fait voir jusqu'à l'Occident. — « Le royaume du ciel est semblable à un grain de senevé qu'un homme prend et sème dans un champ. C'est la

plus petite des graines ; mais , quand elle a poussé , c'est le plus grand des légumes ; il devient un arbre , et les oiseaux du ciel viennent se loger sur ses branches. — » Le royaume du ciel est semblable à un trésor caché.... » Il ressemble à un marchand qui cherche de belles perles , et en ayant trouvé une d'un grand prix , plein de joie , il va vendre tout ce qu'il a , et l'achète. » (Math. XXIV , 27 ; XIII , 31 , 32 , 44 , 45). Le trésor caché est découvert ; la perle est trouvée ; le grain de senevé vous est offert ; hâtez-vous de le semer. Sachez ne point imiter les Pharisiens des temps passés , et ne point mériter qu'on dise aussi de vous : « Ce peuple m'honore des lèvres , mais leur cœur est éloigné de moi , et le culte qu'ils me rendent est vain et frivole , puisqu'ils enseignent des maximes et des ordonnances humaines. » (*Ibid.* XV , 8 , 9). Les ordonnances et maximes humaines sont celles qui créent des légions d'impies , en vouant à l'ignorance , à l'indigence , au malheur , l'immense majorité de nos frères , dont elles ne font point les colonnes , mais les matériaux bruts de l'église , qui attendent qu'on les sorte des fanges de la carrière.

Virtomnius donnera , dans le second tome de ses Transactions , les rigoureuses démonstrations de la Loi d'attraction , de la Science lumineuse et certaine , de la Religion de joies et d'évidences , de la réintégration de l'homme ; c'est-à-dire l'exposé des moyens certains d'action et d'harmonie de la Phalange alvéolique et des Phalanges progressives de district , de province , de royaume , de califat , d'empire , de cé-

sarat, d'*omniarchat* (1). S'il lui eût été possible de consacrer à la rédaction de ce second tome d'autres heures que celles, extrêmement brèves, du peu de loisir que lui laissent les occupations journalières moyennant lesquelles il gagne sa vie et fait mieux encore que se borner à gagner sa vie, ce complément de ses Transactions ne se serait point fait attendre : il l'eût publié en même temps que ce qu'on vient de lire. Mais Virtomnius subit la loi de la nécessité, comme la subissent tous ceux qui ne sont point nés dans l'opulence. Force lui étant d'ajourner la partie la plus importante de ses publications, il s'y résout, et y voit d'autant moins d'inconvénient qu'à l'heure même tout homme de désir peut prendre connaissance de ce qui lui reste à imprimer. Les livres qu'il a cités, qui sont dus au génie de CHARLES FOURIER, desquels il a extrait tout ce qu'il a déjà dit de mieux (2), ne laissent rien à désirer sur ce qui lui reste à dire. En les analysant ou les commentant, en présentant à sa manière les excellentes choses qui y abondent, Virtomnius ne fait peut-être qu'en affaiblir la portée. Puisse-t-il ne s'être jamais mépris, n'avoir jamais prêté à l'Inventeur une pensée qu'il n'a pas eue ! Il est si facile de faire quelque inadvertance involontaire quand on traite de découvertes si grandioses et si neuves !

(1) L'*omniarchat* est la régie unitaire du globe entier.

(2) Pages 29 et suivantes, 114, 139.

DE L'ÉDUCATION MORALE.

Ex abundantia cordis os loquitur.

Math. XII, 34; Luc. VI, 45.

(*C'est de la plénitude du cœur que la bouche parle*).

« Exposer en quoi consiste l'éducation morale et
 » comment elle peut être donnée le plus efficace-
 » ment aux hommes des différentes conditions de
 » la société, » telle est la question mise au concours
 pour 1828, par la Société académique de Strasbourg.

De tous temps l'éducation morale fut le sujet des méditations les plus graves, et, sans nul doute, les plus importantes, puisque le moral de l'homme est la base de toute dignité, de tout bonheur pour la société en masse et pour chacun de ses membres. L'éducation morale consiste surtout à inspirer, dès le bas âge, les meilleures habitudes d'ordre, d'honnêteté, de justice, de constance, de générosité. Ces habitudes doivent être fortes, pour résister lorsque surviennent les trop fréquentes circonstances où l'on voit tant d'hommes faiblir. Pour être fortes, ces habitudes doivent résulter d'une conviction profonde, due aux leçons de l'expérience autant qu'aux lumières de la conscience, et être devenues une *seconde nature*, selon l'expression consacrée.

A proprement parler, les diverses branches de l'éducation physique et de l'éducation intellectuelle ne doivent être que des véhicules de l'éducation morale.

Hors de cette tendance , leur utilité , si elle ne cesse pas d'être positive , cesse d'être louable , car elle ne peut plus produire le bien ; elle ne fait qu'encourager et faciliter l'émission du mal.

En effet , si l'éducation physique est bien soignée et efficace , c'est-à-dire , si elle a perfectionné , autant que possible , la délicatesse énergique des cinq sens , la force du corps , la solidité de sa pose , son agilité , la dextérité manuelle , la conduite hygiénique , la santé gastrique , enfin , tout ce qui tient , selon les sciences naturelles , au meilleur état physiologique , ne serait-ce pas un leurre désespérant , une conséquence affreuse que de voir ces avantages matériels , loin de seconder un noble essor moral , ne tourner qu'au profit du vice et du crime ?

Et si , de son côté , l'éducation intellectuelle , qui comprend l'art de penser , de raisonner , d'écrire , qui nous initie à toutes les connaissances humaines , nous revêt de la force de la parole , appuyée sur l'érudition et une logique pressante ; si ces puissans moyens fournis par les sciences spéculatives dans une savante éducation intellectuelle , au lieu de soutenir uniquement l'action de l'homme bienveillant , n'ont d'autre emploi que celui qu'en fait le méchant , c'est-à-dire l'homme dépourvu d'une solide éducation morale , ne devons-nous pas plutôt les déplorer que de nous en faire des titres d'honneur ? Séparées de l'éducation morale , administrées isolément , conduites sans être incessamment ramenées à leur grand et véritable but , les deux autres éducations , l'intellectuelle et la physique , seraient donc moins à désirer qu'à proscrire ;

elles seraient comme les vipères qu'un imprudent échauffé dans son sein ; car, de l'aveu de tout philosophe qui ne s'aveugle point, *la race de vipères* est telle encore qu'aux temps où se fit entendre l'énergique exclamation de Jésus. Ceux d'entre les hommes qui croient les voies de la ruse, de la fraude, de la spoliation, de l'oppression, du carnage même, à peu près seules praticables pour conduire sûrement à la fortune, unique garant positif du bien-être national et individuel, et pour maintenir en même temps la cohésion sociale, ceux-là composent l'immense majorité parmi les populations du globe. Et si les chefs de cette majorité n'ont goûté l'éducation intellectuelle et physique qu'en l'absence d'une éducation morale suffisante, pourquoi s'étonnerait-on de voir l'éducation morale être encore une question (1) ?

C'est à cet état de choses qu'est due l'aberration de ces sophistes qui, notamment lors des réformes religieuses aux XVI^{me} et XVII^{me} siècles et lors de l'acheminement aux réformes politiques du XIX^{me}, ont su faire admettre comme une saine doctrine, par des nations entières, le stérile paradoxe de la malfaisance des beaux arts, des sciences, du luxe, en un

(1) Les voies dites coercitives sont en usage partout : on les dissimule fort à propos, en les déguisant sous les dénominations radoucies ou pompeuses : le carnage n'est plus que la guerre légitime dans l'intérêt patriotique, ou la juste punition infligée à un coupable ; l'oppression devient l'action tutélaire d'une majorité qui doit avoir la puissance de se faire obéir ; la spoliation se décore du nom d'impôt légal ; la fraude, la ruse se légitiment aussi en se couvrant du manteau de la liberté du commerce, etc. etc.

mot de tout ce qui témoigne l'activité de l'industrie, accroît les jouissances de l'homme, et déploie sa grandeur.

Toutes les calamités sociales dont on s'est si vivement plaint, qu'on a tour à tour attribuées au philosophisme, au fanatisme, aux passions, à la fatalité, ne provenaient peut-être que d'une seule cause, d'une éducation morale faussée et incomplète.

J'entends par éducation morale faussée, celle qui ne roule que sur des abstractions, omet de présenter sous leur vrai jour et de tenir compte des exigences essentielles de la nature humaine, des usages, des besoins et nécessités caractéristiques du mouvement social, tel qu'il a lieu; des opinions rectrices de ce mouvement, de la valeur réelle des plaisirs et des intérêts de tout genre dont se composent les affaires du monde.

Par éducation morale incomplète, je n'entends pas seulement celle qui manque d'impressionner assez les individus pour les amener à l'état de *seconde nature* dont j'ai parlé; je signale aussi par ce mot *incomplète*, l'éducation morale qui ne s'étend pas à toute la population, se restreint à certaines classes privilégiées, laisse en dehors cette masse de prolétaires, d'ouvriers, d'indigens, que certains gens, dans leur orgueilleux dédain, trouvent si commode d'appeler vile populace, et qui ne sont une vile populace que parce que les conducteurs des nations ne veulent ou ne savent pas les élever à un état d'aisance sans lequel, sauf quelques très-rares exceptions, il n'y a point de bonne éducation possible.

Chaque individu est doué d'une teinte de caractère qui lui est propre : ce caractère se développe en bien ou en mal , pour l'avantage ou le désavantage de l'individu et du public , selon l'impulsion bonne ou mauvaise qui lui est donnée par les entraînemens sociaux et surtout par l'éducation morale.

Jacques appartient à la classe des manouvriers-portefaix , sa femme lave le linge aux buanderies. Le caractère de Jacques est vif , ardent ; celui de Jeanne est tracassier. Dès le bas âge , chez des parens de même métier , ils ont pris pour toute éducation morale , des habitudes de grossièreté et de querelle , les seules qu'ils eussent occasion de contracter : à peine ont-ils pu fréquenter les petites écoles et le catéchisme de la paroisse ; la misère du ménage les a rendus vénaux dès le bas âge ; enfans , ils ont fait avec empressement de petites commissions pour quelques sous. Plus tard , ils ont fait un service moins mal payé , parce qu'il était plus pénible ; plus tard encore , ils ont fait ce qu'ont désiré d'eux les gens , donnant à Jacques une bouteille à boire , à Jeanne un fichu ou une dentelle. Tous les jours ils sont prêts à se vendre au premier venu qui leur offrira de l'or ; et leurs enfans seront façonnés aux mêmes errements.

Simon est tonnelier ; dans son apprentissage même , il s'est convaincu , d'après l'exemple du maître , que le gain était en raison des différences de mesures , des mélanges divers que l'on fait , tantôt au détriment du fisc , tantôt au préjudice de l'acheteur ou du vendeur. Simon a fini par ne voir là qu'une nécessité du métier. Le principal trait de son éducation morale a été l'habitude de la fraude.

Laurent est marchand d'étoffes ; on sait depuis si longtemps que le négoce n'est que l'art d'acheter en baisse et de vendre en hausse, qu'il est bien superflu de disserter sur ce qu'a dû être l'éducation morale de Laurent.

Alphonse est commis-chef dans une administration publique : ayant incessamment devant les yeux le ton des grands, il n'a pu se garer des influences du contact ; il a pris des habitudes de faste , de dépenses ; sa femme a voulu briller, les dettes sont venues, et toute l'éducation morale a dû se diriger vers les moyens d'é luder le paiement, ou de trouver, *per fas et nefas*, l'argent nécessaire pour y subvenir.

Edouard, né dans l'opulence, est habitué au commandement, à se faire obéir, à ne manquer de rien. Enseigné par des maîtres nombreux, prêché, morigéné par ses précepteurs, Edouard ne voit d'un côté que des obstacles à ses plaisirs ; de l'autre, que des moyens de jouissance : lever les uns, goûter les autres, est l'éducation morale du riche. Pour lui la dissipation, les inconséquences, sont ce qu'est la grossièreté pour Jacques, l'astuce pour Simon, la fourberie pour Laurent, l'indélicatesse pour Alphonse.

Toutes les professions, tous les états, dans la société, ont ainsi une tendance spéciale en éducation morale, ce qui n'empêche nullement que, dans chaque état ou profession, il y ait des hommes d'honneur mus par de nobles sentimens. Malheureusement le nombre en est si faible, qu'on ne peut guères le considérer que comme l'exception confirmative.

Généralement les voies de bien-être, dans l'ordre

social tel qu'il existe, sont si rares, si précaires, si peu conformes aux lois de l'honnêteté, de la bonne foi, de la justice; les élémens d'éducation morale y sont d'ordinaire si mélangés, si viciés, que les fraudes, les spoliations, les collisions dont à chaque instant nos yeux sont témoins, si elles ne nous frappent pas nous-mêmes, ne doivent point causer de surprise.

Il s'agissait de faire en sorte que tout individu, dès le moment de sa naissance et dans le cours de sa vie, se convainquît pratiquement que, pour lui-même et pour ses semblables, pour tous les êtres qui peuplent notre globe, l'ordre ou économie et le travail qui subviennent aux besoins les plus pressans de notre nature, la politesse et la bonne foi, la prévenance et la générosité, la droiture et la justice, étaient préférables à leurs contraires, à l'iniquité, à la paresse, à la grossièreté, à l'avarice.

Aucun individu ne devait échapper aux dispositions faites pour inculquer cette conviction à tous. Comme au catéchisme paroissial et aux écoles élémentaires, l'éducation morale devait se distribuer sans distinction de fortunes et de rangs. Ce n'est point en affaire d'enseignement de la jeunesse que de telles distinctions sont utilement observées. Elles sont bonnes pour l'organisation politique des hommes faits. Que les enfans aient entr'eux des distinctions fondées sur le degré de l'aptitude ou du mérite de chacun, rien de mieux, l'émulation étant un précieux moyen qu'il ne faut pas négliger: mais que tel enfant riche reçoive l'instruction administrée avec le plus grand soin par des maîtres de tout genre, tandis que les enfans pauvres, ses voi-

sins, ne reçoivent aucune instruction, cela peut paraître régulier à quelques esprits imbus d'orgueil et de préjugés; cela sera toujours la plus grande entrave aux progrès de l'éducation morale.

Et en voici la raison. Sous le rapport physique, il y a *espèce* humaine, parce que les individus, en nombre quelconque, destinés à la composer, sont similaires, présentent les mêmes formes organiques, sont doués des mêmes facultés, jouissent des mêmes prérogatives. Ces conditions ne rendent aucunement nécessaire, entre les individus, une égalité parfaite de taille, de force, de talens. Avec le même système de charpente osseuse, de circulation artérielle, de fonctions nerveuses, avec le même système de facultés intellectuelles et d'émotions animiques, il peut y avoir entre les individus une infinité de *différences* de détail. Ce sont les *variétés*, les *ténuités* ou nuances dont l'*espèce* se constitue. Hors d'une telle homogénéité des individus, comportant à l'infini les distinctions et variétés, l'espèce humaine ne saurait, au physique, ni se concevoir, ni s'harmonier, ni même exister pour le peuplement et l'élaboration de la surface terrestre. Or, la loi d'ordre matériel ainsi établie, est d'une application tout aussi nécessaire dans l'ordre moral ou social, non par pure convenance d'analogie, mais par une conséquence inévitable de la nature des choses. L'éducation doit donc être *une*, comme la procréation est *une*. A cette seule condition, l'*espèce* humaine peut devenir *espèce* morale. Distribuer aux uns l'éducation des Ilotes, aux autres l'éducation des Fénélon, des Kant ou des Dugald-Stewart, c'est aller directement

contre le vœu du Créateur, contre les exigences les plus graves de l'espèce; ce n'est qu'étouffer criminellement des germes qui devraient donner les plus heureuses productions.

Le premier pas à faire pour rendre l'éducation ce qu'on désire qu'elle soit, efficace et universelle, suffisante dans les individus de toutes les classes de la société, ce serait donc de l'organiser de telle sorte que tous ces individus, sans distinction, fussent appelés à y participer, à recevoir par là leur existence morale avec la même égalité qu'ils ont reçu l'existence physique dans le sein de leurs mères. N'a-t-on pas, avec la plus grande justesse d'expression, nommé l'éducation une *seconde mère*? Pourquoi cette seconde mère ne traiterait-elle pas ses enfans avec la même tendresse, la même équité, ne leur fournirait-elle pas à son tour les moyens d'existence que l'on voit la *première mère* prodiguer aux siens, en les couvrant tous d'une égale sollicitude?

En énonçant ces pensées, je me hâte de l'avouer, les exclamations des politiques à courte vue semblent de toutes parts venir frapper mon oreille: « Eh! s'écrient-ils, si l'éducation est rendue égale pour tous, quelle supériorité les fils des riches et des castes élevées pourront-ils conserver sur les classes inférieures et pauvres? Si les pauvres reçoivent, par l'éducation, la même instruction scientifique, la même force morale et intellectuelle, s'élèvent à la même noblesse de sentimens, comment les façonnerez-vous aux travaux abjects, aux œuvres serviles qui sont leur inévitable partage, et sans lesquels la société ne saurait subsister? »

Je pourrais me borner à répondre que l'un des premiers objets de l'éducation devant être de faire apprécier avec justesse, par chaque individu, et de convertir en opinion générale l'idée de la valeur réelle des choses, si l'on n'a point su convaincre les élèves de la vérité proverbiale qu'*il n'est point de sot métier*; que tout travail a son mérite aussi bien que son utilité; que le droit de propriété est sacré et inviolable; que la fortune acquise par l'industrie de nos pères ou par la nôtre propre, doit être respectée; enfin, si l'on n'a point su inculquer fortement la vérité dans l'esprit, la générosité dans le cœur des élèves, l'éducation aura été manquée, n'aura point rempli ses conditions essentielles (1).

(1) Dira-t-on que l'homme tend toujours à s'élever; que s'il a reçu une éducation au-dessus de sa position sociale, il voudra en changer? Fort bien: très-sûrement, qu'il ait ou non reçu de l'éducation, l'homme, dans les basses classes de la société aussi bien que dans les hautes classes, doit avoir dans le cœur un germe d'ambition qu'il serait très-fâcheux de n'y point trouver, et qui seul porte aux grandes choses. Mais l'essor de l'ambition peut suivre des directions très-variées. Le fils d'un roi de Prusse peut mettre sa gloire à bien faire les souliers; un roi de Naples mettra la sienne à pêcher avec adresse et à bien vendre son poisson au marché; un Infant de Parme, malgré le cours d'études que lui fait faire un Condillac, peut ne rien voir de plus illustre que le premier chantre de la chapelle de son père. Ce sont là des faits; l'homme peut s'élever dans tout état ou profession de son choix; il doit naturellement choisir celui auquel il se sent propre, et la charte a consacré la liberté des vocations. Si la civilisation était plus avancée, toutes les professions seraient à l'abri du dénigrement; elles seraient honorées, rétribuées en raison de la difficulté vaincue, du dégoût surmonté: c'est là qu'il nous faut tendre de tous nos moyens.

Mais, quelque péremptoire que soit cette réplique, devant laquelle l'argument vulgaire qu'on m'oppose ne saurait rester debout, je ne m'en contenterai point. Elle ne serait à mes yeux qu'une sorte de subterfuge.

Le christianisme est préférable à l'islamisme, au brahminisme, à l'idolâtrie, et l'une des premières raisons de cette préférence, c'est que, selon de doctes historiens, il nous a fait passer de la barbarie à la civilisation, en introduisant l'abolition de l'esclavage. Ainsi l'éducation chrétienne nous a fait faire un grand progrès social. Elle a fait disparaître, parmi nous, les obstacles que le classement en maîtres et en esclaves, en tribus nobles et en parias, oppose encore à la sociabilité chez les Orientaux. Avec la marche ascendante de l'éducation, nous avons vu les esclaves devenir des ouvriers libres, et les serfs remplacés par les fermiers. Les valets ne sont plus que des domestiques; les domestiques, aux Etats-Unis d'Amérique-nord, sont qualifiés *aides*, sans que, pour cela, l'activité industrielle, les aisances de la vie, l'ordre public, aient en rien faibli. Il est notoire, au contraire, que les nations les plus éloignées du système d'abrutissement des classes pauvres, sont les nations les plus riches, les plus puissantes, les plus heureuses.

En France, en Angleterre, en Allemagne, la supériorité nationale se fonde principalement sur une éducation populaire plus répandue, et moins disparate entre les diverses classes.

Si la lèpre du *paupérisme* ronge encore la nation anglaise et dépare les merveilles que son industrie offre au monde; si le parlement britannique est (en

1828) à la veille de déporter des millions d'Irlandais au-delà des mers, peut-être le faut-il, surtout parce qu'on n'a pas fait marcher les progrès de l'éducation de pair avec les autres progrès sociaux (1). Supposez un moment que de fortes habitudes d'équité, d'ordre, de générosité, telles que je les ai indiquées comme constituant l'éducation morale en tendance au bien, aient été données à tous les individus, sans distinction : alors les ouvriers devenus raisonneurs et prudents, auraient cessé de se mettre en ménage sans s'être bien assurés des moyens de subsistance de leurs nouvelles familles. Trop éclairés pour se faire illusion sur l'avenir, ils auraient craint de se donner de nombreux enfans pour les voir réduits aux horreurs de la faim et de la nudité, ou voués à des fatigues excessives, de 19 heures sur 24, dans des ateliers mal-sains. Malthus et les économistes de son école n'auraient plus lieu de trembler à l'aspect de cet excès de machines vivantes exposant en offre, sur la place, dix fois plus de travail qu'on n'en demande. De leur côté, les entrepreneurs de manufactures et les commerçans auraient, par cette même éducation, acquis des sentimens de justice en rapport avec la prudence des ouvriers.

(1) Des journalistes politiques dont certes je ne révoque en doute ni les bonnes intentions, ni la science, attribuent les misères de l'Irlande au retard de l'émancipation : c'est une grande méprise. L'émancipation, octroyée ou non, ne peut avoir aucune influence sur le régime domestique des classes ouvrières, et de ce régime uniquement dépend l'aisance ou l'indigence des familles. La preuve de ce fait est qu'en Angleterre même, où la question de l'émancipation n'est pour rien, le *paupérisme* et tous les fléaux qu'il entraîne avec lui se montrent tout autant qu'en Irlande.

Les uns et les autres se seraient ainsi convaincus que le bénéfice ne doit pas être entièrement d'un côté, tandis que l'exténuation et la misère seraient de l'autre. Tous auraient reconnu, d'un plein accord, que le salaire fixé arbitrairement, que ce qu'on appelle *les grandes spéculations*, faites avec trop peu de certitude du placement des produits, ne doivent point exposer, tantôt ceux-là, tantôt ceux-ci, à leur ruine, aux catastrophes les plus cruelles. L'éducation, telle que je l'ai définie, aurait rapidement amené la modification la plus urgente en mécanisme industriel, la participation de chacun aux produits, en raison de son concours à la production.

Au reste, les grands et les riches, loin de perdre à ce qu'aucun individu ne fût exempt d'éducation, y trouveraient une foule de jouissances nouvelles, dont la privation n'est pas la moindre cause des ennuis dont ils se plaignent sans cesse. Dans tous les degrés de la hiérarchie sociale, l'homme ne saurait se passer de relations immédiates avec les autres hommes, de toutes les classes, et d'abord, s'il est riche ou puissant, avec ses secrétaires, intendans, serviteurs, ouvriers. Ce qui choque le plus péniblement un esprit supérieur et un cœur bien né, c'est la présence d'hommes, de créatures de son espèce, qui ne lui sont point sympathiques, qui ont comme lui des bras, des jambes, une tête, un cœur, et néanmoins manquent de tout ce qui pourrait les mettre en harmonie avec lui.

Une éducation mauvaise, la plus déplorable éducation, peut seule porter un homme à rire de son semblable dépourvu de dignité et de bien-être, à

s'amuser de ses turpitudes, à jouir de ses souffrances et de son abjection. Les temps barbares sont passés où tout seigneur, grand ou petit, avait son fou.

Mais si, par une éducation équitablement distribuée, tous les individus étaient rendus polis, instruits, généreux, de combien d'avantages nouveaux le riche se verrait amplement doté ! la recherche de serviteurs ou aides fidèles ne lui causerait plus le moindre embarras ; il n'aurait qu'à choisir. Sa sphère sociale ne se réduirait plus, comme aujourd'hui, au plus petit nombre possible d'amis sûrs, pouvant être avoués ; tout son entourage ne se composerait que de *tels amis* : il ne serait plus forcé d'accepter à ce titre les seuls individus que la naissance, la fortune, l'intrigue ou l'adresse rapprochent le plus de sa personne ; le nombre serait assez grand pour lui permettre de discerner et choisir les caractères avec lesquels le sien tend naturellement à former des accords d'identité ou de contraste, accords sans lesquels la vie est un vide affreux.

L'éducation unitaire, telle qu'on peut la concevoir d'après ce que j'ai dit, serait le plus sûr garant de la sécurité des princes et de la sûreté des trônes, car aucune révolte ne saurait être ourdie par des peuples chez lesquels la discorde ne trouverait plus d'alimens. Le prolétaire serait aussi tranquille que le possesseur d'une fortune, puisqu'il ne serait ni moins éclairé, ni moins moral. L'ambitieux ou le démagogue ne trouverait plus d'adhérens, puisque les *sujets* qui, jusqu'à ce jour, se sont laissés séduire par avidité ou ignorance, seraient désormais trop instruits pour se

soumettre, donner dans le piège; trop à l'abri de l'indigence et trop citoyens, pour se transformer en fauteurs de bouleversemens.

Mais pourquoi donnerais-je au tableau des heureux résultats de l'éducation, un plus long développement? est-il un homme, quelque peu doué de pénétration et de désir, qui ne soit convaincu de l'intime sentiment qu'un peuple en fera toujours l'un de ses premiers titres de gloire, y puisera toujours ses premiers élémens de bonheur! C'est à la recherche des moyens d'éducation qu'il importe surtout de s'attacher.

Dans les temps anciens, l'éducation physique était l'objet d'une grande sollicitude de la part des familles et des gouvernemens. On recourait avec soin à tout ce qui pouvait assurer les forces musculaires, les grâces, l'agilité du corps. Dans les temps modernes, on ne songe pas même à donner à la main et au bras gauche une dextérité qu'ils comportent comme le bras droit. C'est à l'âge de vingt ans, lorsqu'il va commencer son service militaire, que le conscrit apprend à MARCHER. Les gymnases du genre introduit par le colonel Amoros, sont d'institution récente. J'ignore s'il en existe plus d'un en France. Les maisons de traitement orthopédique commencent à se multiplier; mais on n'y admet que les individus difformes; ce traitement a pour but des infirmités à guérir. Il s'agit, en éducation physique, du développement des facultés corporelles à l'état de santé. Cette éducation est abandonnée aux pères et mères, aux seules impulsions que la nature donne aux enfans, aux traditions qui se perpétuent plus ou moins parmi eux,

dans les exercices d'adresse, de force et d'agilité. Tous ces moyens d'une éducation si importante pour parvenir, selon l'adage, à former le corps sain qui doit contenir une belle ame (1), sont notoirement insuffisans. La gymnastique et l'hygiène - pratique sont encore à créer en faveur du bas âge : à Hofwill, en Suisse, dans *l'institution Fellenberg*, quelques essais ont déjà fourni la preuve expérimentale de l'heureuse influence qui en résulte pour l'éducation morale. Dans l'état de choses que présentent actuellement nos villes et nos villages, je ne vois la possibilité d'y introduire les avantages recueillis à Hofwill, qu'autant que chaque école primaire ajouterait à son enseignement de sages leçons sur le régime diététique, sur les dangers du passage subit du chaud au froid, sur l'art de conduire un foyer pour le chauffage et la cuisson, sur les lois de l'équilibre et sur tous les exercices corporels, qui, plus tard, deviendront dans chaque adulte les premiers élémens du travail industriel.

Telles qu'elles existent, nos écoles primaires, les mutuelles surtout, peuvent répandre suffisamment les notions fondamentales de l'éducation intellectuelle. Lire, écrire, calculer, sont des connaissances déjà bien propagées et susceptibles de grands résultats. Les livres sont si multipliés, si répandus ; on a mis un si louable empressement à les rendre élémentaires, c'est-à-dire à réduire au plus mince volume les données les plus substantielles, qu'on s'est de beaucoup rapproché

(1) *In corpore sano anima bella.*

du but. S'il reste encore, en France, quelques parties de territoire où l'enseignement primaire est nul, les efforts que font chaque jour tant de zélés philanthropes pour l'y établir, ne tarderont sûrement pas à être couronnés de succès.

L'éducation morale, dans les petites écoles, se borne à la lecture de quelques préceptes de sagesse extraits des meilleurs auteurs, notamment des livres de religion, et à l'étude du catéchisme du diocèse, appris de mémoire. Le pasteur de la paroisse corrobore l'effet de ces leçons par ses sermons et les exercices pieux du dimanche. Voilà à peu près tout ce que font les institutions publiques en faveur de l'éducation morale. Pour ce qu'elles ne font pas, on s'en rapporte aux chefs de famille, considérés comme étant spécialement chargés d'y suppléer.

J'ai déjà exposé ce que les chefs de famille faisaient et pouvaient faire en éducation de l'enfance et de la jeunesse. Pour eux, nécessairement, toute l'intervention se réduit à transmettre les habitudes qu'ils ont reçues de leurs propres instituteurs, de leurs pères et mères, de leurs maîtres de métier. Trop souvent encore ils ne remplissent pas même ce devoir. Entraînés par leurs travaux journaliers, leurs affaires ou leurs plaisirs, aigris par leurs peines ou préoccupés par leurs amusemens, la plupart des chefs de famille éloignent d'eux toute pensée, tout soin que leur imposeraient les ennuis de l'éducation. La nature semble leur crier que ce n'est pas à eux d'endurer les fastidieux détails de l'enseignement, et de la conduite de ces insupportables bambins, de ces intraitables garne-

mens, qui, du matin au soir, ne font que maladresses et malices, et ne profitent de rien. La mère la plus dévouée, le père le plus flegmatique, sentent dans leur cœur que le *gâtement* est leur fonction la plus naturelle. Ils sont là pour consoler l'élève de ses échecs ou de ses disgrâces, pour l'encourager, non pour le stimuler ou le corriger. Une mère qui fustige son enfant se fustige elle-même, à moins qu'elle ait perdu le sentiment maternel. Acceptons la nature telle que le Créateur l'a faite; n'ayons point la folle prétention de la contredire ou de la réformer: avouons en toute humilité qu'il ne nous est pas permis de lutter contre l'autorité des siècles, appuyée de l'évidence qui frappe nos yeux; que si, depuis trois mille ans et plus, la méthode familiale a échoué en fait d'éducation morale, il est suffisamment prouvé qu'on doit y renoncer et recourir à une méthode meilleure.

Et cette méthode meilleure, où la prendre? Trop méticuleux, redoutant une grande tentative, veut-on encore se restreindre à quelque demi-mesure qui, lorsqu'elle n'empire pas le mal, ne l'atténue que faiblement dans un laps de temps indéfini? Dans ce cas, que l'on mette toute sa volonté à *perfectionner* ce qui existe, sans plus; que l'on ne néglige rien pour rendre les instituteurs actuels, non-seulement dispensateurs de l'éducation intellectuelle, comme ils le sont, mais plus encore de l'éducation physique et morale; que la profession d'instituteur soit rendue aussi honorable, aussi lucrative, n'exige pas moins d'études et d'épreuves que la profession de médecin, de juriconsulte ou d'ecclésiastique. Par ce moyen on opérera

graduellement, à la longue, de louables améliorations, analogues à celles que déjà nous avons obtenues sur divers autres points d'intérêt public, franchement abordés.

Mais la lenteur inhérente à de semblables perfectionnemens, introduite peu à peu dans l'organisation de l'instruction publique, est encore moins de mon propre goût qu'elle n'est du goût bien connu de notre nation française, ou même des savans de tous les pays, à l'époque où nous vivons. Chacun est pressé de jouir; la société est mûre pour le bien-être; tout le monde est excédé de tant de déceptions, d'une si mortelle attente. Les Laharpe et les Condorcet, les Conseils et les Grands-Maîtres de l'Université, ont plus que suffisamment démontré quelles dispositions étaient à faire pour atteindre ce genre de succès. Après ce qu'ils ont dit sur les meilleures méthodes d'enseignement dans les écoles et les collèges des divers degrés, sur les branches de connaissances scientifiques et littéraires, les principales divisions des études et le plus ou le moins d'étendue à leur donner, selon la condition, l'état social et les ressources des élèves; sur l'urgence de créer, dans chaque collège important, un cours de morale; après tant d'éloquens discours prononcés aux tribunes législatives, tant de plans fortement conçus, écrits avec une si haute perfection de style, accueillis avec tant de faveur par les chefs du gouvernement, ce serait, de ma part, trop de prétention que de vouloir faire mieux encore goûter les mêmes vues et les mêmes raisonnemens.

A d'autres aussi je laisserai le soin de dissertar sur

la convenance d'établir de hautes écoles où les élèves les plus distingués puissent aller se perfectionner ; de discuter si tous ces systèmes d'amélioration doivent être réalisés par des corporations religieuses auxquelles on a reproché de ne faire que des hypocrites, ou par des laïques empressés de vérifier les découvertes nouvelles, de les adopter et utiliser, tandis que leurs rivaux les repousseraient par jalousie, prévention ou ineptie.

Ou je me trompe fort, ou cette polémique est usée. Le moment est venu de faire trêve de belles paroles, pour ne s'occuper que de tentatives pratiques, en suivant une voie plus sûre, plus courte surtout, qui nous conduise à des résultats infiniment plus brillants. Je vais essayer de faire connaître cette voie, dût-on, au premier abord, ne la trouver qu'insolite. Mais, pour y entrer, il faut enfin se résoudre à sortir de l'ornière, abandonner le sentier dans lequel on s'est constamment fourvoyé, constater les exigences et les principes vrais de la *nature morale*, comme on a constaté les principes vrais de la *nature physique*; inventer un mode d'éducation entièrement conforme à ces exigences et à ces principes, et, par-là même, favorisant pleinement l'essor de l'homme vers le bien et la vérité.

Sans un tel écart des routes battues, la question posée par l'académie de Strasbourg demeurerait insoluble, car elle serait maintenue dans le cercle vicieux d'où, à mes yeux du moins, elle n'est jamais sortie.

La première exigence de la nature morale est la vie de société ou essor des passions. Nulle morale là où il n'y a point existence sociale : la morale et les

mœurs ne sont que les guides pratiques de toute réunion d'individus susceptibles de s'accorder entr'eux. De leurs accords, qu'il en résulte ou non des froissements pour plusieurs, découlent* abondamment, si je puis m'exprimer ainsi, les substances propres à l'alimentation de l'âme, de même que les substances propres à l'alimentation du corps se tirent des diverses harmonies de la nature matérielle.

Il faut donc, dès le premier moment, placer l'élève au sein de relations sociales à sa portée, telles qu'il y trouve à la fois l'expérience personnelle de ce qui est bon, la connaissance positive de ce qui est vrai, l'entraînement à toutes les qualités du cœur, non par de froids raisonnemens abstraits, mais par le plaisir, l'attraction, le charme.

Isoler l'élève à la manière de l'Emile de Jean-Jacques, pour lui former le cœur par de pures opérations de l'esprit, se borner à des leçons déduites d'observations purement spéculatives, le tenir en dehors d'un mouvement dont il doit incessamment être l'un des rouages, c'est vouloir construire un édifice en supprimant ses bases et ses matériaux. Le sage Burrhus, le docte Sénèque, le meilleur précepteur, s'ils prétendent ne permettre à l'élève d'autre contact que le leur, verront toujours s'échapper de leurs mains dix Nérons pour un Titus. L'enfant, l'adulte que le savant sermone avec le langage le plus persuasif et les plus louables intentions, n'en reçoit une influence durable qu'autant que ses camarades, et, s'il est adolescent, le beau sexe, entreront parfaitement dans les vues de l'instituteur. Si les relations

nécessaires de l'élève avec ceux de son âge, avec tout ce qui constitue le tourbillon social où il circule comme un astre se meut dans son tourbillon planétaire, sont purement incohérentes, contradictoires avec les préceptes d'éducation que le sage s'efforce de lui donner, ne comptez sur le solide résultat favorable de ces préceptes, que comme vous croyez pouvoir compter sur une exception.

Qui n'a pas observé cent fois le petit manège de tout enfant attentif aux graves raisonnemens du précepteur ? il semble en être pénétré ; tout, de sa part, autorise à penser qu'il va se conduire avec réserve et prudence. Un groupe joyeux de camarades se rencontre-t-il à la porte, l'élève, tout en sortant de chez son mentor, ne songera plus qu'à figurer dans les jeux, prendra part aux plaisirs, aux malices, aux désordres peut-être, les plus opposés aux conseils de sagesse qu'il vient d'écouter.

Qu'on se garde bien de croire qu'en une telle conduite l'enfant garde toujours des arrières-pensées. Il lui arrive souvent de prendre la résolution de suivre les préceptes qu'on lui donne. Il est de bonne foi alors, et c'est encore de très-bonne foi qu'il oublie sa belle résolution. La préméditation et la ruse entrent très-sûrement dans l'esprit de quelques élèves, selon les nuances de caractères que la bonne nature leur a départies ; mais il en est plus encore qui ne calculent point et se livrent à l'impulsion du moment, sans qu'on puisse avec justice leur faire le moindre reproche de mauvaise volonté. On les traitera d'étourdis, d'inconséquens ; soit : ce sont des qualifications

qui peuvent rappeler à l'ordre, pour un instant, ceux qu'elles n'aigrissent point. Malheureusement la réprimande, telle qu'on l'exerce dans nos systèmes pédagogiques, conduit plus souvent à de fâcheux qu'à de bons résultats.

Puisqu'il est notoire que l'essor de l'amitié est le premier besoin de l'enfance; qu'isoler les élèves au lieu de les laisser ensemble, c'est les faire souffrir, fausser leur destinée essentielle, sachons utiliser cette vive passion dans leur intérêt, au lieu de la violenter. Elle exige qu'aucun obstacle ne soit mis à la formation des *groupes de camarades*. Il faut donc n'exclure aucun enfant de la fréquentation des autres, leur permettre à tous de vivre comme *pairs et compagnons*; car, encore une fois, ce n'est pas l'enfance qui tient compte des avantages de la naissance, de la fortune et des autres distinctions dont l'âge mûr, que l'ambition domine comme l'amitié domine l'enfance, tire de grands moyens d'ordre politique.

En laissant aux enfans la pleine liberté de se distribuer en groupes d'amis, afin qu'ils jouissent entr'eux des charmes de la société, telle que la comporte leur âge, on aura pourvu surtout à *l'agréable*, c'est-à-dire à l'une des deux grandes nécessités primordiales de la vie. L'activité de ces groupes devant s'exercer sur des objets quelconques, le choix de ces objets doit plus particulièrement tendre à *l'utile*. L'essor passionnel de l'amitié est pour le bien de l'âme; le travail, la gymnastique, les lettres et les sciences, doivent être pour le bien du corps et de l'esprit. Il faut donc réserver à l'enfance et à la jeunesse, comme véhicules

d'éducation, toutes les branches d'industrie et d'études qui peuvent être de leur goût et rentrer dans la sphère de leur aptitude.

Je regarde ces deux conditions d'essor amical et d'essor industriel, comme fondamentales, et pouvant seules conduire à de solides succès en éducation morale. Dès-lors il ne s'agit plus que de donner aux groupes et aux travaux enfantins une organisation telle qu'elle assure en tout sens ce double essor, prévienne toute collision, tout froissement, fasse naître l'enthousiasme pour l'ordre et la vertu, et le perpétue dans tout le cours de la vie.

Une semblable organisation n'est pas aussi *difficile* qu'on est tenté de le croire, quand on craint d'aborder la question, et de considérer de près ce qui est à faire. Les écoles d'enseignement mutuel, les colonies enfantines de Hofwil (1), l'institut de M. Wurtz, au Neuhoff (2), sont là pour témoigner que toute la difficulté se réduit à exciter, à soutenir quelques hommes capables de sortir de l'apathie commune, assez courageux pour se mettre à la tête de l'entreprise, et assez forts pour vaincre les obstacles qu'oppose l'indifférence ou la prévention.

Supposons-le trouvé et en fonctions, ce nouvel abbé de l'Épée, chargé non plus d'élever l'intelligence des sourds-muets à la hauteur de l'intelligence des personnes douées de l'audition et de la parole, mais d'élever le moral de celles-ci autant au-dessus du moral

(1) Revue encyclopédique, tome 34.

(2) Journal de la Société de Strasbourg, N° 3 de 1827.

des classes aujourd'hui les mieux enseignées, que ce dernier paraît au-dessus du moral des laquais et des Lazzaronis ; voici ce que fera ce digne chef de la nouvelle institution.

Il concevra, avant tout, que l'accord amical a lieu par affinité caractérielle, et

affinité industrielle.

Pour régulariser l'essor de l'amitié par l'emploi de ces deux *affinités*, il formera d'abord deux grandes divisions honorifiques, dans chacune desquelles les élèves se rangeront en ne consultant que leur *impulsion spontanée*.

L'une de ces divisions comprendra les caractères de trempe forte, les enfans résolus, à démarche fière, qui se plaisent aux choses hardies, aux mouvemens impétueux, ne craignent ni les fatigues, ni les difficultés, ni même, tranchons le mot, les immondices. A ces caractères au ton rogue et décidé, seront confiés tous les travaux qui, à la portée du jeune âge, exigent un dévouement dont l'adolescence et l'âge viril ne font plus que redouter les inconvéniens. Je veux parler du soin des chemins, des étables et écuries, des boucheries, de toutes ces occupations qui répugnent à l'âge mûr, mais dont la première jeunesse se fait un jeu, en raison de son penchant bien connu pour la saleté (1). On critique ce penchant, on s'efforce

(1) Je m'étonne que beaucoup d'oreilles s'offensent à ces mots *immondices, étables, boucheries, saleté*, tandis que chacun admire ces hommes et ces femmes qui, dans les hôpitaux, les amphithéâtres d'anatomie, sur les cadavres, se livrent à la plus noble des fonctions, celle de soulager la triste humanité des maux dont

de l'étouffer ; il est pourtant aussi donné par la bonne nature , qui ne se trompe jamais dans ses impulsions. Mieux vaudrait cent fois le faire tourner au profit de l'utilité publique et de la morale. Faites du nettoyage de tout ce qui blesse les yeux , l'odorat , l'ouïe , un titre de gloire pour le premier et second âge (3 à 14 ans) , vous le verrez dès ce moment user sa fougue à faire disparaître ce qui vous gêne et vous dégoûte , comme aujourd'hui il l'use à vous incommoder de toute manière. Pour que l'enfance admette l'efficacité de cette gloire à laquelle vous devez l'appeler , il est de toute nécessité de l'enrégimenter ou embrigader ; car , avec l'esprit corporatif (l'expérience militaire en offre la preuve bien palpable dans tous les siècles) , la gloire devient un fait très-positif ; tandis que , hors de la corporation , quelle qu'elle soit , régimentaire , communale , nationale ou autre , la gloire s'évanouit bientôt ou perd toute influence.

La seconde des grandes divisions formées pour l'éducation de l'enfance comprendra les caractères de trempe radoucie ; les petits Sybarites , amans du repos , des petits soins , de la parure , redoutant les fatigues et les obstacles , mais excellent aux choses qui n'exigent que de l'attention et de la délicatesse. A ces

elle est la proie , et d'apporter la santé dans l'empire même de la mort. S'agit-il donc d'autre chose que de la santé et salubrité publique , dans les travaux dont je parle ? Pourquoi ceux qui les exécutent ne seraient-ils pas vus du même œil qu'on voit les anatomistes , chirurgiens et médecins ? tous concourent au plus honorable but , celui de soulager l'humanité , de lui épargner ce qui peut la faire souffrir , ou au moins d'alléger ses souffrances.

caractères au ton mielleux et timide, seront confiés les menus détails des appartemens, des repas, des vêtemens, des parterres. Leurs émules auront le département du règne animal; eux seront plus spécialement chargés du règne végétal. Les uns et les autres jouiront des honneurs et distinctions auxquelles ils auront droit de prétendre, car ce sera le meilleur stimulant pour les initier et les soutenir dans les travaux.

Si l'on veut adopter la méthode sériaire admise avec tant de succès par les naturalistes, les deux premières corporations (qui, ai-je besoin de l'observer? n'ont absolument de commun que le nom avec les corporations d'arts et métiers, monacales et autres, repoussées avec tant d'animadversion), seront considérées comme étant les divisions de *classes*. Passant aux *ordres*, on aura les divisions en tribus, par âge et degrés d'avancement, tribus qui prendront des dénominations particulières pour les enfans de 15 mois à 4 ans, de 4 ans à 6 1/2, de 6 1/2 à 9 ans, de 9 à 12 ans, de 12 ans à 15.

Les *genres*, les *espèces*, les *variétés*, seront déterminés en raison de l'occupation, de la nuance d'étude ou de travail déparée à chaque groupe, auquel tout élève pourra librement s'affilier, en ne consultant que son goût. Ces groupes convenablement associés, combinés entr'eux, formeront des séries que l'on verra se contrebalancer régulièrement, entrer en pondération générale, et faciliter à chaque individu le plein essor de son caractère, pour son plus grand avantage personnel et pour l'avantage commun. Le moyen de cette

heureuse pondération consistera dans la variété à peu près infinie des groupes où chaque individu pourra s'enrôler. Plus nombreux seront les groupes, et plus l'enfant aura de chances d'éducation, de facilité de s'instruire, de tendance à la justice distributive; car, étant intéressé aux succès d'une foule d'entreprises diverses, ce serait pure duperie pour lui de vouloir que l'une d'elles prévale sur les autres. Alors l'équité, le point primordial en fait de morale, ne sera plus une simple combinaison de l'esprit; elle deviendra une nécessité profitant à tous, sans exception.

Je ne saurais trop insister sur l'importance de réserver aux enfans toutes les branches d'industrie productive, agricole, manufacturière et commerciale, qu'ils sont capables de cultiver avec fruit. L'enseignement *abstrait*, tel qu'il a lieu dans nos écoles, ne peut ni fixer l'attention de l'enfant qui, plus encore que l'homme fait, veut du *positif*, ni lui inspirer de l'attachement pour le travail dont il n'est point mis à portée de connaître à l'instant même les bénéfices réels pour lui-même. Aussi voyons-nous les élèves se livrer à des badinages, tandis que le professeur fait sa leçon; ils ne prennent aucune teinte de ces habitudes d'économie, de cette juste appréciation de la valeur du travail et de ses produits, habitudes en l'absence desquelles, à leur début dans les affaires du monde, les nouveaux citoyens ne sont que des inconséquens et des dissipateurs.

Si l'éducation se fait dans un mouvement de groupes industriels tels que je les décris, alors l'enfant use son activité, non plus à des malices¹, à des destruc-

tions , mais à rendre de précieux services , à créer des produits suffisans pour couvrir ses dépenses , et faisant à la fois son bénéfice et celui du public. Pour guider ce mouvement , les chefs d'institution se mettent rarement en rapport direct avec l'élève en bas-âge , qui ne veut pour oracles que ses camarades immédiatement au-dessus de lui. L'enseignement doit donc être donné et reçu de proche en proche , de l'homme mûr à l'adolescent , de l'adolescent à l'adulte , de l'adulte à l'enfant. Les séances de leçons , devenues de vraies séances de travail , devront être rendues attrayantes par la variété des occupations , leur rapide succession , la propreté des ateliers , la bonne humeur des travailleurs. Quant à l'émulation , aux mesures à prendre pour qu'aucun élève ne se comporte mal et ne reste sans progrès , on peut s'en rapporter aux collaborateurs du soin de se ramener mutuellement dans la bonne voie. Ils sauront à merveille employer tour-à-tour , avec succès , non la férule et les pensums , mais la raillerie amicale , la non accession aux groupes et aux grades supérieurs , le refus d'admettre les lâches à tels avantages qu'il faut vouloir conquérir ; moyens dont la grande efficacité peut déjà se vérifier dans les jeux malfaisans et les batailles auxquelles se livrent nos petits garnemens , faute d'être , par de meilleurs procédés d'éducation , entraînés à faire mieux.

Dans l'organisation de travaux et d'études que j'ai décrite , tout enfant recevra nécessairement l'éducation telle que je l'ai définie , et qu'elle doit être pour ne perdre aucun germe de caractère utile , pour rendre en effet tous les individus polis , serviables , unis d'in-

tion. En les faisant participer ensemble , sans exception , aux occupations diverses , chacun optera pour celles qui seront de son goût , lui offriront le plus de chances pour le développement de ses moyens , selon sa capacité ; chacun appréciera avec justesse la valeur et le mérite de chaque chose et de chaque personne , ne sera plus porté à ravalier comme abject le travail le plus répugnant et souvent le plus nécessaire. Tous sauront que la gloire doit être en raison de la difficulté vaincue. Ils sentiront d'eux-mêmes , sans qu'on ait besoin de longs raisonnemens pour le leur démontrer , que , riche ou pauvre , celui qui se dévoue pour le service de ses semblables , doit jouir des plus grandes récompenses. Ainsi , l'impulsion sera éminemment *morale* ; elle aura fait éclore et développer les plus heureux sentimens d'honnêteté , de justice , de générosité (1). Elle ne sera pas moins favorable au régime d'équité , dont l'absence parmi nous remplit toutes les consciences d'amertume. Notre distribution des produits de l'industrie n'a d'autre règle que l'arbitraire. Le plus souvent , celui dont le talent et les fatigues devaient obtenir la meilleure part

(1) Jusqu'à nos jours , le dévouement des Décius , tels en France le chevalier d'Assas , Barra , Viala , l'enseigne Bisson (les plus jeunes ont été les plus intrépides) , n'a guères eu pour but que d'empêcher une plus grande destruction , en se faisant détruire eux-mêmes. Assurément tout homme qui conserve un reste de sentiment moral ne demanderait qu'à sortir de cet infernal ordre de choses. Or , rien ne peut mieux nous acheminer vers l'issue véritable , que de transformer les jeunes élèves en Décius , non plus pour se faire détruire par le fer ou le feu , mais pour détruire eux-mêmes ce qui ferait le plus souffrir leurs concitoyens.

de bénéfice et le plus haut grade, se les voit enlevés, tantôt par le chef de l'entreprise, tantôt par le commerçant ou l'intrigant. Dans leur organisation économique et dès son début, les élèves sentiront la nécessité d'une répartition proportionnelle. Ils sauront que les propriétés foncières, mobilières, ou richesses, l'intervention manuelle, la conception intellectuelle, sont les élémens de toute production. Ils voudront que chacun retire ce qui lui appartient dans la production, en raison du capital, du travail, du talent avec lesquels il y aura concouru. Ce résultat moral ne sera certes pas le moins important. Il sera la première initiative pour la réforme générale de nos incohérences sociales.

Ai-je besoin de dire que toutes ces dispositions d'éducation sont applicables au sexe féminin comme au sexe masculin ; qu'un privilège en faveur de l'un, à l'exclusion de l'autre, serait complètement subversif ; que tous les ouvrages d'agriculture, de construction, de manufacture, d'administration, à la portée des enfans, doivent leur être réservés, pour leur créer des bénéfices en même temps qu'ils leur procurent l'instruction ; que toutes les études industrielles, scientifiques, morales, devront marcher de front, les unes servant à faire désirer et faciliter les autres, toutes se succédant de telle sorte, que celle qui suit, par une habile diversion, soit le délassement naturel de celle qui a précédé ; que les meilleurs stimulans seront l'esprit de corps parmi tant d'associations différentes, à vingt ou trente desquelles chaque individu pourra appartenir, la critique des élèves immédiatement plus avancés, l'ajournement de l'admission à

telle tribu , à tel grade qui n'aura pas été légalement conquis , la certitude de la récompense ; que les enfans victorieux iront redoubler de jouissance auprès de leurs père et mère , tandis que les enfans déçus iront recevoir de leurs père et mère les plus douces consolations. Toutes ces choses découlent de source et doivent être sous-entendues.

Il en est de même à l'égard de plusieurs autres points. Par exemple , tel fils de famille sera , par ses parens , destiné à l'état ecclésiastique ou à l'état militaire , à la magistrature , en un mot à l'exercice d'une profession élevée dans la société , ou simplement à dépenser ses revenus en menant noble vie. Dans ces divers cas , il est toujours sous-entendu que les pères et mères pourront retirer l'élève du nouveau pensionnat , avec la même liberté dont ils auront usé pour l'y faire entrer. L'essentiel est que l'enfant participe au nouveau régime d'éducation jusqu'à l'âge de 12 à 14 ans ; ce sera un laps de temps assez long pour lui faire contracter les bonnes habitudes qui sont le but de ce régime , et pour constater , de la manière la plus certaine , sa vocation naturelle , les moyens sur lesquels on pourra compter en lui pour l'exercice de la profession qu'on lui destine. A 12 ou 14 ans , au sortir du nouvel institut , l'élève aura tout le temps nécessaire pour ses hautes études dans les académies. Seulement , chacun se sera convaincu de la convenance de lui faire suivre ces études , des espérances à concevoir sur l'aptitude qu'il y mettra , sur le plus ou le moins de talens qu'il déploiera dans la carrière que la parenté veut lui faire parcourir. Si cette aptitude

est bien évidente , les parens n'auront qu'à se féliciter de leur sagesse ; si , au contraire , ce qui , hélas ! arrive trop fréquemment pour l'orgueil des hautes classes , le sujet n'a nulle vocation pour l'état qu'on le force d'embrasser , alors les père et mère seront bien avertis des dangers de leur résolution , soit pour leur héritier , soit pour le public ; et si , nonobstant l'évidence , ils persistent à vouloir que leur fils s'acquitte d'une charge à laquelle il est notoirement impropre , au moins seront-ils mieux à portée de pallier les inconvéniens , de prévenir les fâcheuses conséquences inséparables de leur obstination. Dans tous les cas , si l'on consent à me tenir quelque compte des vérités que je crois avoir clairement établies , les nobles habitudes morales acquises par l'élève dans le nouvel institut , ne sauraient , sous aucun rapport , lui devenir nuisibles , et moins encore nuisibles à la société. Il sera éternellement avantageux pour soi-même et pour le monde , d'être aimant , actif , régulier , juste , généreux , quelle que puisse être la position sociale , soit qu'on doive ou non vivre dans l'oisiveté , soit que l'on ait ou non reçu un riche héritage.

J'en conviendrai volontiers , une foule de personnes , d'ailleurs fort éclairées , devront se croire très-sages de ne voir dans ces plans d'éducation qu'une vaine utopie , ingénieuse peut-être ; mais comment me permettrai-je jamais de faire à aucune d'elles l'injure de lui supposer un cœur repoussant la tentative que je propose , un esprit assez fugitif pour ne pas concevoir que cette simple esquisse est tout ce que comporte un écrit du genre de celui-ci ? La société

académique de Strasbourg demande un précis d'indications sommaires, un discours, et non pas un volumineux traité. Je suis dans les termes du programme, quoique je me borne à ces brèves indications. Au surplus, je me sou mets à produire toutes les données complétives que l'on pourra désirer, et qui outrepasseraient de beaucoup l'étendue de ce mémoire préliminaire (1).

Si quelqu'un observait qu'au lieu d'exposer comment l'éducation morale peut être donnée aux hommes des différentes conditions de la société, je ne tends à rien moins qu'à montrer comment la société elle-même devrait être réformée de fond en comble, je me permettrais d'insister sur l'idée-mère de cet écrit. Dans la société telle qu'elle existe, l'éducation morale, pour les classes inférieures surtout, est une impossibilité absolue. Jamais, en les laissant dans leur misère et leur abjection, quelques soins qu'on prenne d'ailleurs, on ne les façonnera seulement à la tempérance et à la politesse. Le manouvrier demeure grossier et stupide, le paysan astucieux, la jeunesse débauchée, les domestiques fainéans et menteurs, les maîtres oppresseurs et oisifs, les gens de commerce, de métier, de robe, plus ou moins fourbes, tantôt avares, tantôt dissipateurs. Ces hideux résultats sont inhérens à la société telle qu'elle existe, parce que son organisation même, fausse, dès le plus bas âge, l'essor des

(1) Je citerai des volumes imprimés, où se trouvent déjà de forts longs développemens sur le sujet que je traite ici. Ce sont ceux du Traité d'Association agricole ou Attraction industrielle, par Charles Fourier. -- 1822. Paris, Bossange père.

passions, dénomination sous laquelle je comprends les ressorts d'activité que le Créateur a mis en nous, comme étant les élémens même de la vie; ressorts qui, selon le mécanisme social où ils sont mis en jeu, tendent au mal ou au bien, sans aucunement rien perdre de leur caractère essentiel. Comme ce qu'il y a de meilleur au monde, comme la société, la religion ou l'homme même, une passion peut, dans son essor, être tour à tour malfaisante ou bienfaisante. Le grand point est de l'accepter telle qu'elle est de sa nature indéfectible, de lui ouvrir des voies qui l'éloignent du mal, lui fassent atteindre ou produire le bien. Or, l'introduction la plus opportune de ces voies est précisément ce que je propose; elle tient à la fondation, en faveur du jeune âge, depuis le sevrage jusques à l'adolescence, d'une première institution où la misère, l'ignorance, la fourberie, la discorde ne pourront pénétrer, parce que, par le fait même de leur organisation, les travaux, les études, les plaisirs les repousseront en tout sens. Vouloir une bonne éducation morale, sans vouloir cette organisation, c'est vouloir la fin en rejetant les moyens. Malgré sa nouveauté et son éloignement des idées reçues, je n'ai pas dû craindre d'en soumettre le plan à l'Académie qui a provoqué l'examen et la solution d'une question si grave, et qui sûrement n'a point entendu ôter au concurrent la liberté de ses conceptions. A leur début, les vues des Galilée, des Colomb, des Descartes, des Paulet, n'étaient point des idées reçues; elles le sont devenues avec le temps, grâce aux inventeurs qui les ont communiquées et publiées, sans se laisser intimi-

der par la difficulté de les faire goûter aux esprits prévenus.

Des hommes méticuleux, dédaignant d'approfondir les choses, argueront seuls de l'impossibilité, je ne dis pas de réussir à fonder l'éducation *sériaire*, mais même de donner cours à la tentative de fondation. Que faut-il donc pour cette fondation? Disposer la grande école d'une bourgade de telle sorte que toutes les conditions indiquées soient remplies. Supposez que les constructions et autres préparatifs entraînent une dépense de deux millions et permettent l'admission de 500 enfans s'instruisant, se formant le cœur et l'esprit, tout en créant de grands produits agricoles, manufacturiers et commerciaux, plus que suffisans pour couvrir l'intérêt de ce capital (1). Est-ce au moment où

(1) Le nouvel institut devra tenir en exploitation à titre de propriété ou de ferme, 500 à 600 hectares de terres arables. Ses bâtimens devront être disposés de telle sorte qu'outre les logemens des maîtres et des élèves il y ait toutes les salles d'assemblée, de travail, réfectoires, ateliers, étables, écuries, etc. nécessaires à un grand établissement où s'exerceront à la fois tous les genres d'industrie. Les directeurs, employés et aides, pour 500 enfans, seront au nombre d'environ 200, nombre suffisant pour tout régir : ce ne sera en tout que 700 individus, la plupart en bas âge, et nous avons déjà des régimens de 2000 hommes casernés dans une seule maison, commandés par un seul colonel. Ces régimens ne s'occupent pas de travaux productifs; le nôtre ne s'occupera que de ces travaux. S'ils sont habilement organisés selon le plan que j'ai exposé, leur produit brut sera, la preuve mathématique en est très-facile, suffisant pour couvrir au moins les $\frac{3}{5}$ es de toute la dépense annuelle. Quant aux $\frac{2}{5}$ es restant à réaliser, les pensions que paieront les parens, et dont le taux sera gradué selon leur fortune, depuis 0 pour les indi-

quelques maisons de banque s'empres- sent de réaliser cinq millions pour le soutien éventuel des fabriques incohérentes de Mülhouse, que le tiers de cette somme doit être difficile à trouver en faveur d'une spéculation cent fois plus certaine pour les commanditaires, et mille fois plus importante pour le pays et la société humaine en général? La tentative de l'éducation intégrale et naturelle se réalisera aussitôt que le désir en sera vivement exprimé par quelques hommes dignes du rang supérieur qu'ils occupent et des richesses dont ils jouissent : s'ils ne craignent pas de se prononcer hautement avec énergie, l'urgence de la tentative sera bientôt publiquement reconnue, et dès le même instant on verra toutes les théories se compléter. Les chances, les calculs vérifiés avec le plus grand soin, rendront les avantages de l'entreprise si palpables, que les souscripteurs se présenteront en foule, se disputeront peut-être les 4000 actions de 500 fr. qu'il faudra obtenir.

Résumons-nous : tant que l'état de choses actuellement existant subsistera, l'éducation morale, si elle n'est pas une pure chimère, ne pourra s'étendre qu'à un nombre infiniment petit d'individus favorisés de la fortune et de mille circonstances fortuites dont le hasard providentiel est l'unique dispensateur. Des palliatifs plus ou moins efficaces, mais dont les bons effets exigent des siècles, marchent avec une lenteur

gens, jusqu'à 12 ou 15 cents francs pour les plus riches, y pourvoieront et bien au-delà. Rien ne sera plus aisé que de satisfaire sur tous ces points les calculateurs et économes les plus difficiles.

désolante, résulteront d'un perfectionnement de nos institutions primaires, secondaires et académiques organisées de telle sorte, que les professeurs plus nombreux, soient aussi plus instruits, et surtout mieux rétribués. L'éducation morale ne sera réellement satisfaisante que dans un ordre de choses où l'enfant deviendra pratiquement, actif pour la production industrielle et scientifique, économe, franc, juste, généreux; et j'ai suffisamment indiqué qu'elle doit être l'organisation de ce nouvel ordre.

Alors, comme aujourd'hui, chacun rendra témoignage de l'exactitude du précepte évangélique que j'ai pris pour épigraphe: *ex abundantia cordis os loquitur*. Oui, ce sera toujours du cœur, tel que l'éducation l'aura formé, qu'émaneront les pensées et les actions de l'homme: il y aura abondance de mauvaises paroles, de vices, tant que le cœur croupira dans nos élémens sociaux incohérens et corrompus; il y aura abondance de paroles décentes, sublimes, de faits généreux, enchanteurs, dès l'instant où le problème de l'éducation morale aura été positivement résolu par une tentative expérimentale fortement conçue, convenablement dirigée et développant toutes les exquisés qualités essentielles du cœur humain.

Puisse la société académique de Strasbourg vouloir la réalisation pratique de cette tentative, comme elle a voulu qu'on en cherchât la théorie!



(1800)

Dans le Mémoire qui précède, sur l'*Education morale*, on a pu entrevoir la nature et la facilité des grandes améliorations qui seront décrites au tome 2 de ces Transactions. Fonder l'*Association*, celle des enfans aussi bien que celle des hommes et des femmes ; la fonder d'abord par forme d'essai ou vérification pratique, pour l'exploitation industrielle d'une lieue carrée au plus, de demi-lieue au moins, de terres en cultures variées, jardins, vergers, forêts, champs, prés, vignes, selon le sol et le climat ; encore une fois, c'est à ce peu de chose que se réduit toute la difficulté de la transformation sociale, du passage de nos incohérences à l'harmonie, de nos corruptions à la vertu réelle, de nos misères à la plus forte somme de bien-être. On a pu voir que le *Phalanstère* sera l'antipode du *couvent*, car rien n'est plus opposé à l'*association* que la *communauté*, surtout la communauté monastique. Toutes les communautés connues, forcées ou libres, urbaines, manufacturières, militaires, commerciales, hospitalières, conjugales, ne font que consacrer la *confusion* des intérêts, l'*abnégation* individuelle : l'*association*, au contraire, favorise l'*essor* individuel, établit la *distinction* des intérêts en tous sens, jusque dans les menus détails. J'ai donné, dans mes *Aperçus* (cités p. 153) sur les *Vices de nos procédés industriels et l'urgence d'introduire*

le procédé sociétaire, les devis d'une première mise de fonds telle que l'exigerait l'organisation de la brillante entreprise proposée, et des bénéfices énormes qu'elle assurerait aux fondateurs. Il serait superflu de reproduire ici ces devis, qui, d'ailleurs, sont infiniment mieux calculés dans le livre du *Nouveau monde industriel* (cité p. 154). Toute personne inclinant à multiplier ses connaissances, agrandir son âme, et accroître sa fortune dans une proportion en quelque sorte indéfinie, peut se borner à lire ce livre et à mettre en œuvre les moyens qu'il enseigne.

Un peuple nouveau va paraître ;
 Sa race couvrira la terre en un moment,
 Et de l'empire prêt à naître,
 La justice sera l'éternel fondement.

RACINE *le fils.*

FIN DU TOME 1^{er}.

LE

NOUVEAU MONDE

INDUSTRIEL ET SOCIÉTAIRE,

OU

INVENTION

DU PROCÉDÉ D'INDUSTRIE ATTRAYANTE ET NATURELLE,

DISTRIBUÉE EN SÉRIES PASSIONNÉES,

PAR CH. FOURIER.

In-8° de 592 pag., prix 7 fr. Paris, 1829, BOSSANGE père.

PROSPECTUS.

L'AUTORITÉ, en affaire de religion ou de gouvernement, est déjà bien dépouillée du prestige dont, à une autre époque et utilement peut-être, elle avait su s'environner : mais ce prestige se maintient, à peu près intact, dans la république des lettres. A-t-on, par exemple, à dévoiler la partialité ou les fautes de M. Guizot, directeur général d'administration au ministère de l'intérieur ? on peut compter sur l'audition et l'examen. S'agit-il de signaler les erreurs ou le peu de bonne foi de M. Guizot, directeur de la *Revue française* et docte professeur en la nouvelle Sorbonne ? n'espérez plus que le public s'empresse d'être attentif : attendez-vous plutôt aux subterfuges de la prévention. Bien connue de nous, cette chance de défaveur prématurée ne nous intimide point. Il est encore des esprits assez judicieux pour se plaire à entendre la voix du bon droit s'élevant contre la ruse ou le despotisme des dominateurs du monde savant, avec autant de force qu'en mettent ces dominateurs dans leurs plaintes si énergiques contre le despotisme ou le jésuitisme des gouvernans. C'est vous, esprits impartiaux, dignes juges qui savez penser par vous-mêmes, c'est vous que nous adjurons ! nous venons vous soumettre les faits ; vérifiez-les : puis décidez si les hommes qui, de nos jours, occupent le poste d'où les moines du 17^e

siècle fulminaient leurs sentences et leurs sarcasmes contre un Galilée, doivent absolument réussir à entraver, sinon étouffer les vérités nouvelles, au moment où un puissant génie parvient à les découvrir et tente d'en enrichir la science ?

Le 15 avril 1829, M. Mesnier, libraire à Paris, écrit à M. Muiron, directeur-gérant de l'*Impartial*, feuille politique et littéraire de la Franche-Comté, pour lui demander l'insertion du *Prospectus de la Revue française, 2^e année*. M. Muiron s'empessa de remplir ce vœu avec pleine loyauté. Dans l'espoir bien légitime sans doute d'une juste réciprocité, M. Muiron, à son tour, transmet à M. Mesnier, avec prière de la faire insérer dans la *Revue française*, une annonce du *Nouveau Monde industriel*, etc. Cette annonce était ainsi conçue :

» Toujours les grands réformateurs dans l'ordre de la pensée
 » ont vu traiter de rêveries leurs plus puissantes conceptions,
 » et la vérité proscrite, opprimée, abreuvée de poison, cou-
 » ronnée d'épines, déchirée sur la croix, a recueilli pour tout
 » hommage, l'injure et la risée; condamnée comme le crime,
 » elle a été insultée comme la folie. » (*Revue française*, mai 1828,
 page 104).

Peut-être conviendrait-il d'avoir constamment ce fait devant les yeux, pour écarter la prévention et se mettre en mesure d'apprécier avec justesse l'idée du *Nouveau Monde industriel et des Séries passionnées*.

Il y a déjà vingt ans, un Français annonça qu'il avait découvert la *Théorie des destinées générales* : dans son livre, imprimé en 1808, il offrit les notions préliminaires d'une science entièrement neuve, dont l'objet était la démonstration mathématique des lois du mouvement social. Comme toute autre branche du mouvement universel, écrivait M. Ch. Fourier, le mouvement social peut et doit avoir ses phases d'harmonie et d'incohérence. Si dans l'ordre matériel les astres gravitent tantôt en planètes et en orbites réguliers, tantôt en comètes et en orbites irréguliers; si les mêmes sons musicaux deviennent tour à tour une mélodie enchanteresse ou une cacophonie insupportable; si les mêmes substances organiques sont pour notre être en état de maladie les véhicules des plus atroces douleurs, et en état de santé les moyens des plus vives jouissances; si cette *dualité* universelle est le grand trait caractéristique de toutes les manifestations phénoménales, et cela, parce que l'unité de système est l'attribut essentiel du créateur, aussi bien qu'elle est la seule loi susceptible de coordonner les créations entr'elles; si, enfin, toutes ces vérités sont évidentes, ce qu'à coup sûr aucun esprit juste ne contestera, force est de reconnaître que les éléments primordiaux du

mouvement social, les PASSIONS, doivent aussi tendre alternativement au mal ou au bien, selon que les voies d'essor qui leur sont ouvertes, leur donnent une impulsion subversive et d'incohérence, ou une impulsion harmonique et combinée.

Les voies d'essor des passions sont les différentes périodes sociales que parcourt le genre humain. Les périodes déjà franchies, de même que celles où les nations crouissent encore, sont du genre subversif ou incohérent, puisque les Sauvages transatlantiques, les Barbares d'Afrique et d'Asie, les Civilisés d'Europe et d'Amérique, s'obstinent à refuser l'adoption de mœurs, d'usages, de relations unitaires, demeurent éternellement ennemis, n'aspirent qu'à se subjuguier les uns les autres; en un mot, ne suivent, surtout chez les peuples policés, d'autre loi de cohésion sociale et d'ordre général que la *loi de contrainte*, et sont, par le fait, voués à tous les fléaux politiques, au premier rang desquels figurent l'indigence, la fourberie, l'oppression.

Par opposition du bien au mal, les périodes sociales de genre harmonique ou combiné, seront celles que régira la *loi d'attraction*, seul état de choses conforme à nos vœux et aux exigences indéfectibles de notre triple nature, physique, morale, intellectuelle : en nous entraînant par le charme à l'exercice de l'industrie, et nous assurant ainsi l'abondance des biens et des plaisirs, la loi d'attraction mettrait tous les sexes, tous les âges, toutes les classes, riche, moyenne et pauvre, en pleine jouissance des bienfaits politiques, et d'abord de la richesse graduée, de la vérité pratique et de la plus complète indépendance.

Tandis qu'il se présentait comme ayant inventé les procédés infailibles par l'emploi desquels, et en moins d'une année, doit s'opérer l'introduction d'aussi éblouissans résultats, en vain M. Fourier insistait-il pour en obtenir la vérification préalable et l'essai. De telles promesses étaient si insolites, si gigantesques, qu'il n'y avait rien d'étonnant à voir le nouveau réformateur subir le sort commun. Qu'il y eût ou non du vrai dans ses prétendues découvertes, ne devait-il pas compter qu'on leur ferait d'abord un dédaigneux accueil?

Christophe Colomb fut, sept années durant, repoussé, bafoué, traité de visionnaire, par les esprits les plus éclairés, les plus sages de son siècle : enfin Isabelle accorda à ce grand homme les vaisseaux dont, sans qu'aucune avanie pût le décourager, il avait sollicité avec tant de persévérance la libre disposition; et sa découverte, d'abord faite en théorie, et considérée comme une folie, parce qu'on s'obstinait à ne point se mettre effectivement en état de la juger, fut bientôt réalisée en acte, à la grande surprise des sceptiques détracteurs.

M. Fourier aussi persévère, et depuis vingt ans, à demander la libre disposition d'une lieue carrée de terrain, avec les ca-

pitaux nécessaires pour donner aux édifices et aux cultures une distribution propre à favoriser en tout sens l'essor harmonique des passions et le jeu de l'attraction industrielle. Loin de vouloir qu'on s'en rapporte à lui sur parole, il invoque un examen suffisamment attentif et approfondi, expose ses preuves, laisse les entrepreneurs de la fondation sociétaire nantis des valeurs qu'ils voudront consacrer à l'essai, et démontre que ces valeurs ne courent aucun risque de perte.

Tel a été le but du *Traité de l'Association domestique-agricole*, qui parut en 1822. M. Fourier avait mis quinze années à compléter ses théories, à chercher et résoudre les divers problèmes qui se rattachaient aux calculs de l'attraction passionnée : fort de la science que tant de travail lui avait acquise, il publiait en deux volumes in-8°, édition compacte, le début de ses œuvres, qui comportaient encore sept autres volumes de la même dimension. Selon l'usage, la remise de deux exemplaires du *Traité de l'Association* fut faite à tous les journaux en crédit, et l'auteur se livra aux plus pressantes démarches pour obtenir d'eux une annonce sommaire, même très-réduite, précisant les plus remarquables des questions et solutions nouvelles qu'il proposait. Aucune feuille quotidienne n'a accordé cette annonce. Le seul écrit périodique qui ait offert à ses lecteurs une mention sérieuse des ouvrages de M. Fourier, fut le *Bulletin Universel des sciences et de l'industrie*, 7^e section, livraison de février 1824. On y a lu : « l'idée-mère de M. Fourier est du plus » haut intérêt ; elle est de nature à fixer les pensées des hommes » occupés du bien public et du perfectionnement de la civi- » lisation..... Le fond de la théorie nouvelle est un des sujets » les plus grands, les plus imposans, les plus fertiles en im- » portans résultats pour le bien-être de l'espèce humaine..... » A moins d'une marche rétrograde dans la civilisation, l'on » peut hardiment prédire que si le développement de l'esprit » humain et de la population n'est point arrêté, la force des » choses conduira à l'application de l'idée de M. Fourier. »

Après avoir exprimé ainsi son opinion, M. de Férussac, trouvant que le plan des premiers écrits de cet auteur embrassait un cadre trop étendu, présentait trop de vues qui semblent ne pas se rattacher assez directement aux preuves, et ne pas être assez à la portée des lecteurs peu exercés à saisir un très-vaste ensemble d'idées, M. de Férussac a émis le vœu que M. Fourier donnât, sous la forme d'abrégé, en un volume, le précis de ces belles découvertes.

C'est ce volume qui vient de paraître sous le titre : *Nouveau Monde Industriel et Sociétaire*. Nous savons que plusieurs personnes l'ont accueilli avec enthousiasme, et il paraît certain que tout amateur de vues réellement neuves sur les moyens d'une réforme sociale facile, qui n'exige aucune intervention

du gouvernement, et ne saurait porter aucun ombrage aux gouvernans, se plaira à donner quelques heures d'étude aux théories de l'Attraction passionnée. Cette étude, en effet, doit exciter une vive curiosité, si, comme l'auteur le prétend, le nouvel ordre social qu'il propose, offre le moyen, 1° de quadrupler subitement le produit effectif, et de vintupler le relatif, la somme des jouissances; 2° d'opérer l'affranchissement des Nègres et esclaves, convenu de plein gré avec les maîtres; 3° l'accession générale des Sauvages à l'agriculture, et des Barbares à nos mœurs; 4° l'établissement universel des unités de relations, en langage, monnaies, mesures, typographie, etc. etc.; enfin, utilise nos vices les plus décriés et les plus malfaisans, et, sans faire subir la moindre altération à leur essence ontologique, les transforme en élémens des plus brillantes vertus.

Telle était l'annonce demandée à M. Mesnier par M. Muiron. Mais loin de la donner, le n° 9 de la Revue française (p. 270) a publié l'article suivant :

« La société a subi de nos jours les plus grands changemens. Le mouvement de progression qui l'entraîne s'est manifesté aux yeux les moins clairvoyans, et le spectacle de ces grandes nouveautés, en détournant les esprits sensés des systèmes chimériques, a encouragé au contraire les esprits hasardeux à enchéirir par la spéculation sur la réalité déjà si merveilleuse. Deux choses surtout paraissent avoir frappé l'imagination des réformateurs, savoir, d'une part, la puissance de l'association, et de l'autre, les misères de l'inégalité. L'idée leur est venue de recourir à l'une pour remédier à l'autre, et de là les doctrines et les essais de Robert Owen, de miss Vrigt, et de la secte du *Producteur*. De là les systèmes diversement nuancés de *coopérantisme*, d'*industrialisme* et de *collectisme*.

« Le système *harmonien* dans lequel est écrit le livre de M. Ch. Fourier, appartient au même ordre d'idées et de recherches. Sans doute la différence est grande pour l'esprit, le sens, le talent; mais enfin l'auteur suit une direction analogue avec une conviction au moins égale. Lui aussi, il imagine qu'on peut réformer la société à la manière des couvens; seulement il a la prétention d'admettre, dans l'unité d'organisation qu'il propose, une variété infinie de fonctions qui réponde à celle des esprits, des vocations et des goûts. Il combat à la fois l'uniformité tyrannique que *la secte owéniste* impose aux travaux de ses adeptes, et l'excessive division de travail qui règne dans la société commune. Selon lui, celle-ci est dans un ordre faux, puisqu'il ne se maintient que par la contrainte exercée sur les penchans et les passions de chacun. Son but est au contraire de les employer et de les satisfaire également, et c'est pour cela que la civilisation et la morale, qui les façonnent ou les répriment, sont des motifs toujours pris en mauvaise part dans son ouvrage.

« Telle en est à peu près l'idée générale. Si nous passions au détail, nous apprèterions à rire à plus d'un lecteur. Il est impossible d'accumuler

plus de choses bizarres dans un style plus grotesque, et le titre, déjà passablement extraordinaire, est loin de donner l'idée du contenu des six cents pages qu'il précède. Nous choisissons les exemples au hasard. Les passions sont diverses; le secret est de les grouper et de les faire concourir au même but: l'accord s'établit par le moyen de trois passions peu connues, *la cabaliste*, *la papillonne* et *la composante*: ainsi se forme le *passionnel des séries*. Autre exemple: Il est important, en harmonie, d'étudier les caractères des enfans; or, les enfans en bas âge, c'est-à-dire *les nourrissons et poupons*, se divisent en *benins, malins et diablotins*. A l'âge de 4 ans, ils passeront dans la tribu des *bambins* où ils seront élevés par les *mentorins*. Ces échantillons des classifications et du langage de M. Ch. Fourier ne sont certainement pas choisis parmi les plus singuliers. On pourrait faire cent citations plus divertissantes. Nous y renonçons par égard pour le sérieux et la bonne foi qu'il montre dans tout son livre, et nous laissons le lecteur décider s'il doit faire plus intime connaissance avec une théorie que l'auteur assimile aux plus grandes découvertes, telles que celle du Nouveau-Monde et celle du café. 7

Après avoir lu ces deux pièces, l'annonce envoyée et la diatribe qu'on lui a substituée, quel homme d'honneur, s'arrêtant un moment à considérer avec quelle loyauté l'insertion sollicitée par M. Mesnier avait été faite, et avec quelle confiance M. Muiron avait demandé une insertion réciproque, quel homme d'honneur pourra se défendre d'un juste mouvement d'indignation? Si la réciprocité ne pouvait être accordée à M. Muiron, le devoir de MM. de la Revue française était de lui renvoyer sur-le-champ le volume et l'annonce, et de s'abstenir d'en faire aucun usage. Mais non, ils ont agi envers lui avec tout l'arbitraire dont pourrait user une autorité illégale et inique:

Illégale, puisque le droit de ces messieurs se bornait au rejet de la proposition, au refus d'aider un éditeur comme cet éditeur les avait aidés eux-mêmes. Rendre le mal pour le bien, nuire à qui s'empresse d'être utile, ce ne sera jamais suivre des voies légitimes.

Inique, en ce que, dans sa malveillance, le rédacteur de l'article de la Revue française non-seulement évite de remplir son devoir, qui était de donner une analyse exacte de l'ouvrage, mais avance comme étant la pensée de M. Fourier, précisément tout le contraire de ce qu'écrit cet auteur.

Il s'agit de sévères calculs sur les impulsions naturelles des passions humaines: ces calculs sont une découverte jusques à ce jour inouïe. Il y a impossibilité absolue d'exprimer des idées neuves sans recourir à des mots nouveaux. M. Fourier prend ces mots nouveaux où il croit les trouver:

il les propose en déclarant ne point tenir à sa nomenclature, en sommant les érudits d'en créer une meilleure. On ne lui tient nul compte de cette déclaration : sans préciser, sans discuter aucune des graves questions qu'il soulève, on se borne à la tentative de vouer le livre et l'auteur au ridicule, en rapportant quelques phrases décousues et quelques expressions qui, bien qu'elles n'aient pu être évitées, bien que leur sens soit expliqué par leur emploi même, ont le tort extrême de n'être point usitées dans les revues littéraires, et de n'avoir jamais figuré dans les discours académiques.

M. Fourier saura pulvériser d'aussi misérables tactiques : qu'il suffise ici d'opposer MM. les rédacteurs de la Revue française à eux-mêmes : on lit dans leur n° 9, huit pages seulement avant leur malveillant article sur le *Nouveau Monde industriel*, le passage que nous allons rapporter :

« L'ouvrage de M. de Blainville, c'est tout lui; c'est le fruit de ses longues et laborieuses recherches, de ses méditations profondes; c'est la mesure, jusqu'à un certain point, de sa capacité. *Oserions-nous donc LE JUGER sans une étude SÉRIEUSE de ses doctrines?* Et alors même qu'une critique consciencieuse nous conduirait au blâme ou à l'éloge, pourrait-on voir autre chose dans nos paroles que l'expression d'une opinion tout individuelle? La science, pour prononcer définitivement sur la valeur d'un grand ouvrage, a besoin de temps et de travail; car la science, c'est tout le monde réuni en une seule croyance résultant d'un seul jugement; et il faut, par conséquent, pour qu'elle soit fixée sur un point de discussion quelconque, que les vues propres à l'auteur et infusées par lui dans tous les esprits, aient subi cette espèce d'élaboration sans laquelle elles ne peuvent s'assimiler aux masses, et faire partie des dogmes établis. »

Voilà donc l'équité de MM. de la Revue française ! Envers M. de Blainville, des égards, de la retenue, de la modestie. Envers M. Fourier, de la légèreté, du pédantisme, du sarcasme. M. de Blainville, dans son cours de physiologie, enseigne-t-il donc une science moins conjecturale et beaucoup plus connue que la science de l'Attraction? Non; la physiologie ne s'appuie point encore de données mathématiques, et tout est mathématique dans la science mise au jour par M. Fourier. Lui aussi, et plus qu'aucun autre, procède du connu à l'inconnu. Ses découvertes ne sont que la continuation des savans calculs de Newton, appliqués à la démonstration des lois de *l'attraction passionnelle ou industrielle*, comme ils l'ont été d'abord à la démonstration des lois de l'attraction matérielle. Qu'importe, dans cette étude, l'emploi des mots *cabaliste, papillonne, composite,*

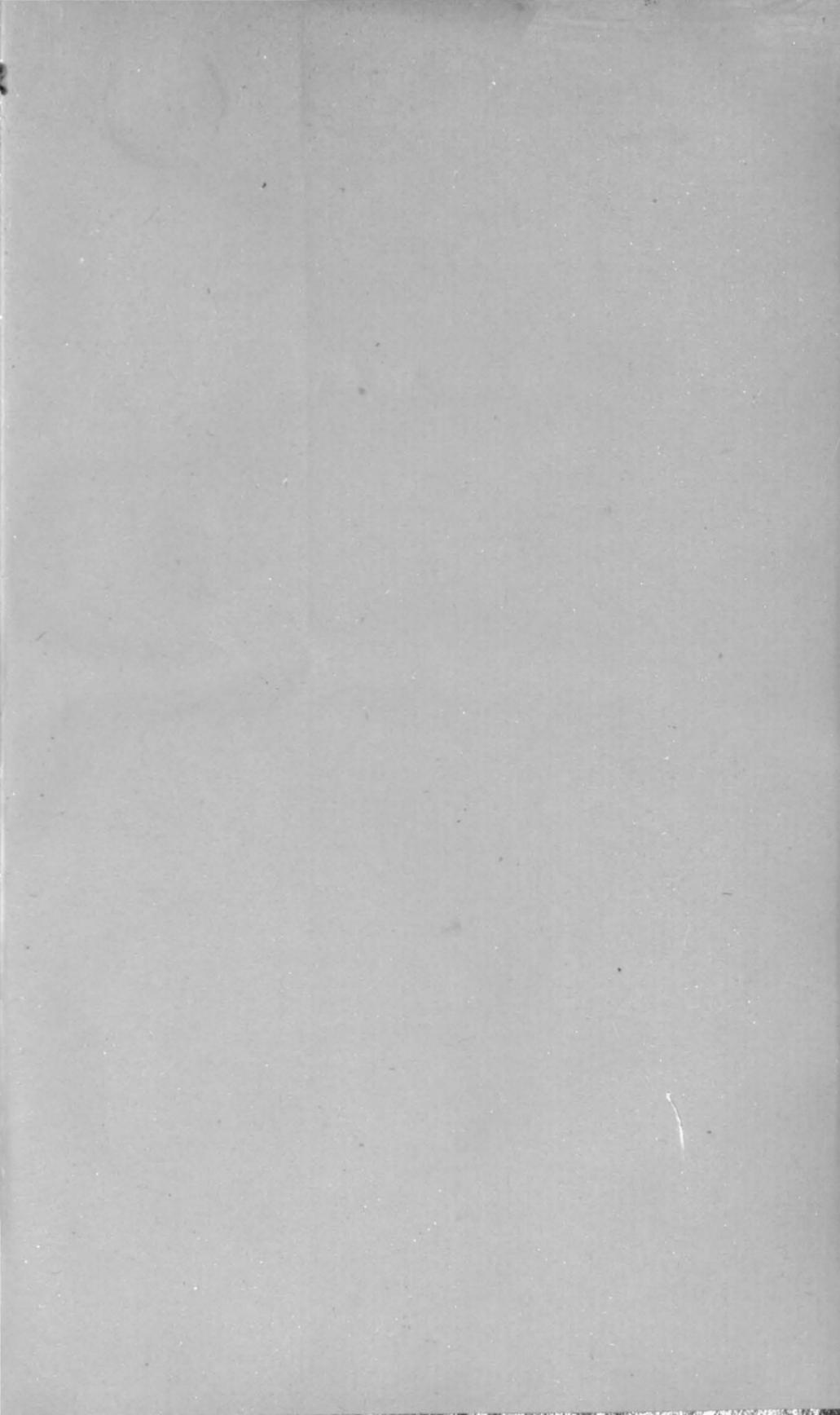
benins, malins, diabolins, bambins, mentorins, si, avec ces mots, la formation des accords sociaux naturels, les moyens d'harmonier les caractères, instincts et passions, les âges, les sexes et les fortunes, sont exactement démontrés? Étrange partialité ou inconséquence! Ces mots sont frappés de ridicule par les rédacteurs de la Revue, au moment même où ils citent avec une sorte d'éloge les barbares néologismes de *zootaxie, zoobiologie, zooétique, zoonomalogie, zooiatriologie!* Et vantez, après cela, l'attention que mettent ces messieurs à observer leurs propres principes, à ne point JUGER un auteur, sans avoir fait une *étude SÉRIEUSE* de ses doctrines.

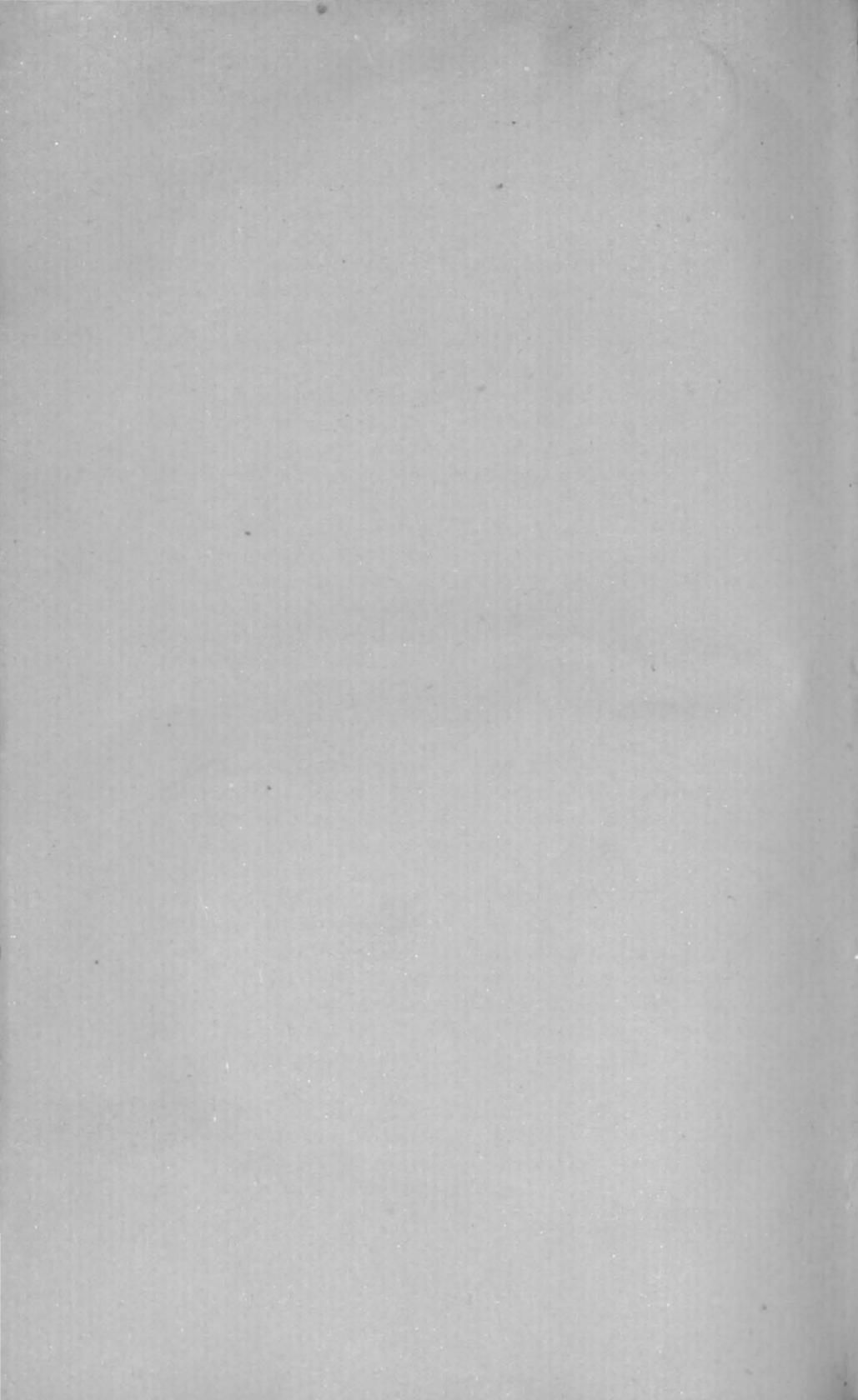
Mais à lui seul, le talent littéraire ou le bel esprit ne suffit point pour être en état de comprendre des calculs mathématiques et des faits qui tôt ou tard ne peuvent manquer de devenir les élémens d'une psychologie enfin positive. Il faut être de plus doué d'une grande âme, avoir profondément médité sur la nature essentielle de l'homme, sur ses besoins et ses exigences, sur la loi rectrice de toutes les harmonies de l'univers, sur Dieu, ses attributs, ses fins et ses voies. Si vous avez lu les pages 417 à 450, 526 à 576, du livre de M. Fourier, sans éprouver d'émotion, sans sentir votre esprit s'associer à des vues sublimes et votre destinée s'ennoblir, humiliez-vous: votre jugement est faussé; vous êtes incapables de saisir les vérités universelles, et de suivre l'élan du génie vers les plus hautes régions de la science.

Et si vous avez compris; si, dans vos insidieux sarcasmes, vous ne suivez d'autre impulsion que celle d'une noire envie; si vous n'êtes animés que de la crainte de voir vos erreurs dévoilées, vos systèmes renversés et avilis..... méchants, soyez couverts de honte!

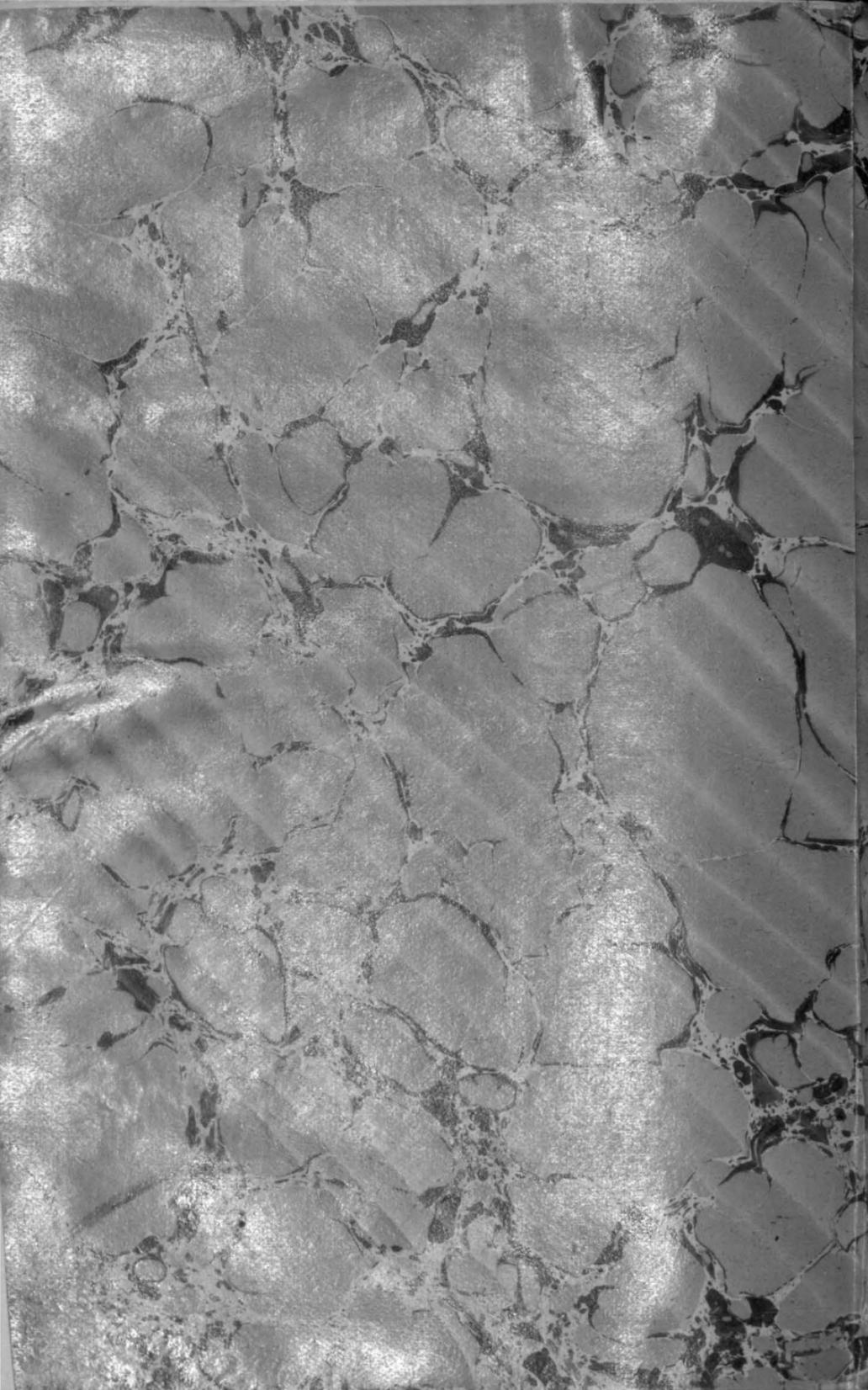
Le style de M. Fourier est âpre; *son livre est amer à la bouche*; qui le conteste? Est-ce donc de littérature qu'il s'agit dans ses découvertes? Des calculs sévères, le moyen sûr d'extirper tous les fléaux politiques, de faire participer tous les hommes à la plénitude des biens sociaux, voilà ce qu'il faut y chercher, et ce qui y est. La stupidité ou la ruse, la présomption ou la mauvaise foi pourra seule y voir autre chose, et seule applaudir aux mauvaises plaisanteries de la Revue française. Tout écrivain faisant profession de loyauté, s'il croit ne pouvoir s'interdire de justes critiques sur le style, n'en fera pas son unique affaire: la *forme* ne sera rien pour lui; le *fond* sera tout.

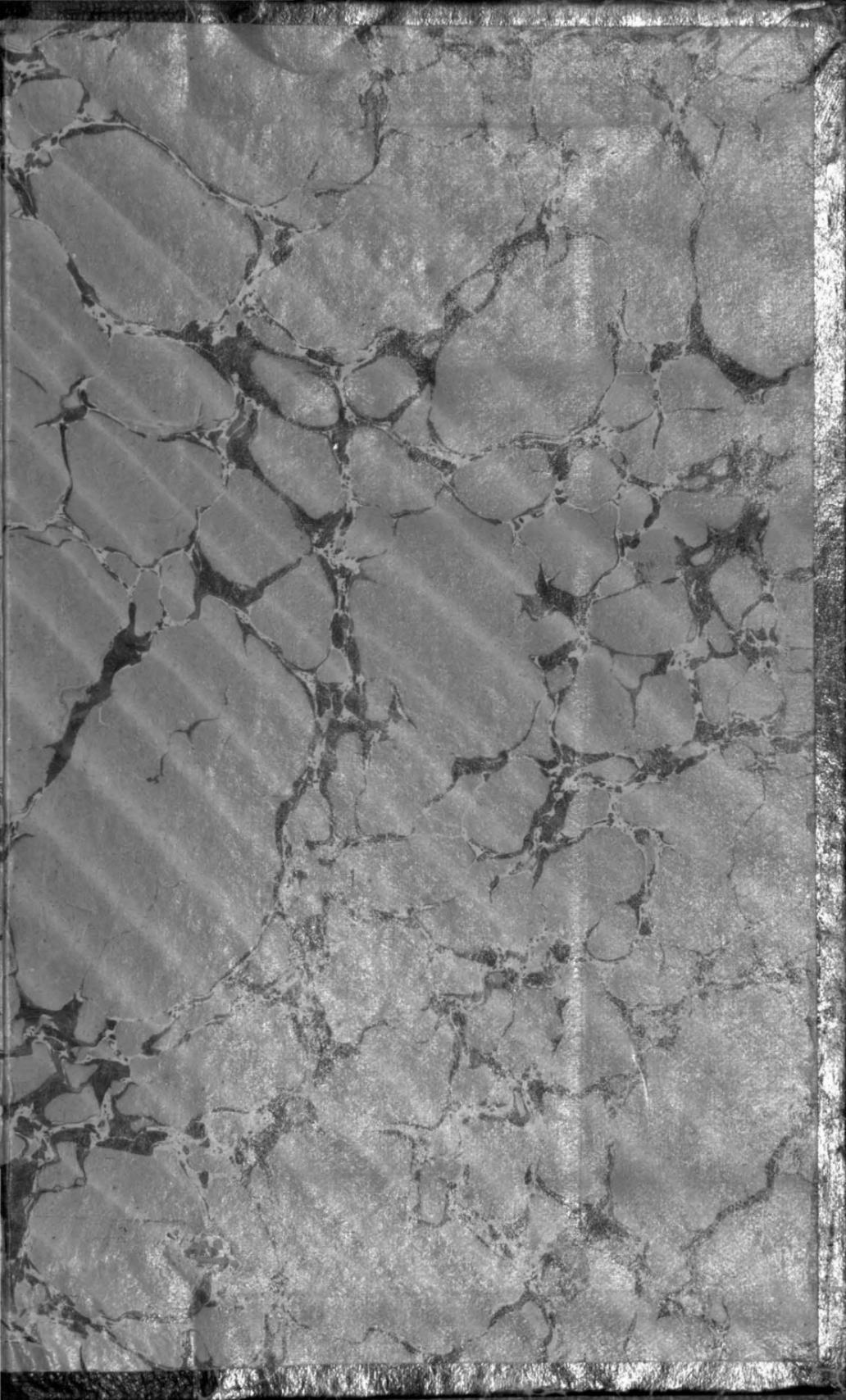


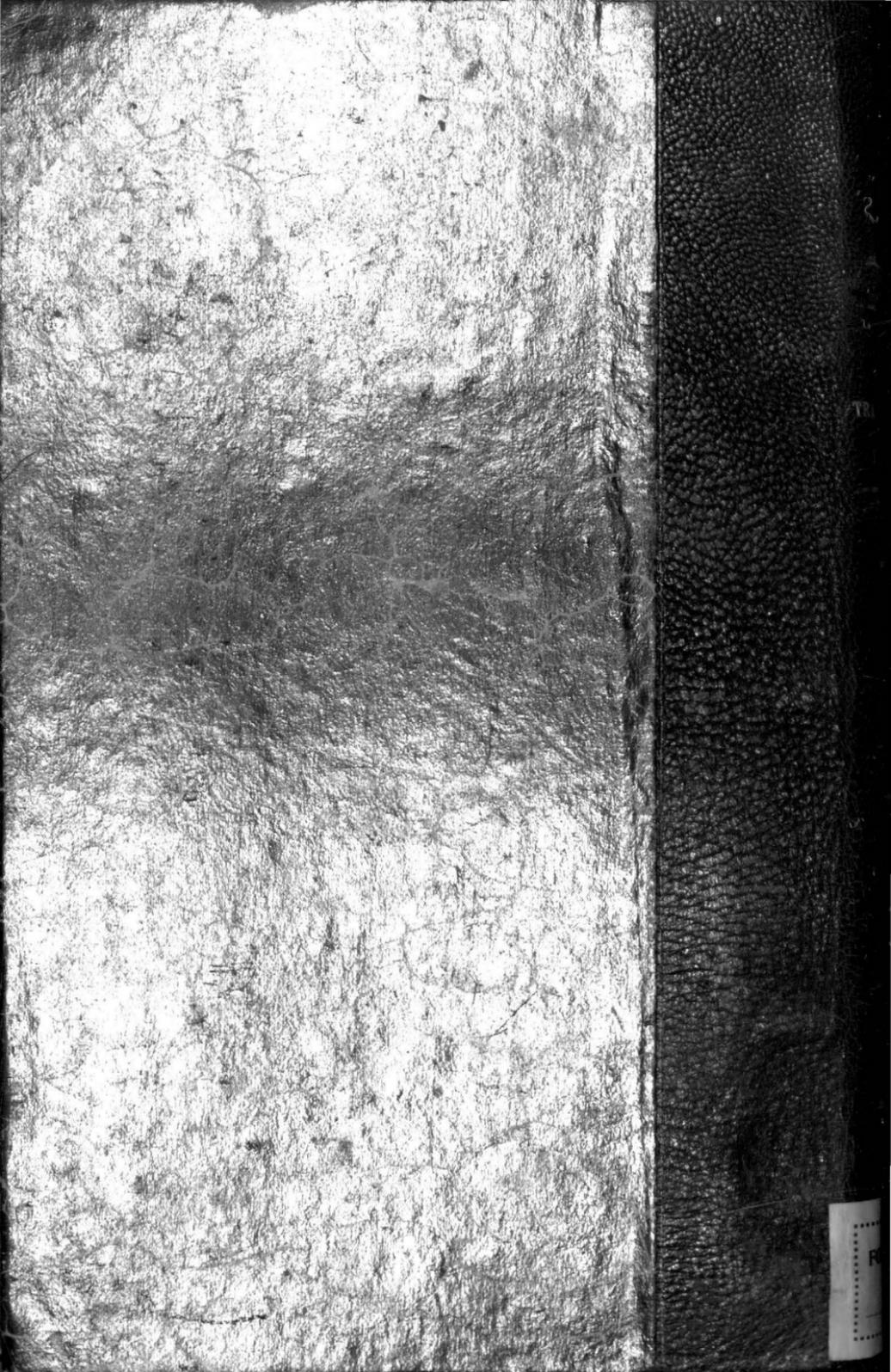












.....
R
.....